



LES ANTIQUITÉS ROMAINES DE DENYS D'HALICARNASSE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR BELLANGER.

TOME PREMIER.

Contenant la préface du traducteur, celle de Denys d'Halicarnasse, et le livre premier.

A CHAUMONT,
de l'Imprimerie de COUSOT, Imprimeur du Dép.
AN VIII RÉPUBLICAIN.

PRÉFACE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

LA durée des empires peut être comparée à la vie des hommes : on y distingue l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse. L'empire Romain, qui, dans son origine, n'étoit pas plus considérable que sont les fleuves dans leurs sources, passa par tous ces dégrés. Son enfance fut sous les rois pendant deux cens quarante-quatre ans, son adolescence depuis l'établissement du Consulat, jusqu'à ce que Rome eût subjugué toute l'Italie, et son âge mûr depuis ce tems-là jusqu'au siecle d'Auguste. Rome dans ce troisième âge osa prétendre à la monarchie universelle, et elle y parvint. Elle détruisit la superbe ville de Carthage qui lui avoit opiniâtrement disputé la primauté ; elle

subjuga les Macédoniens; elle porta la terreur de ses armes jusques dans le sein de la Grèce, dans l'Asie, dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules, et toutes ces provinces furent assujetties à lui payer tribut. Il ne se trouvoit plus aucune nation qui lui disputât la souveraineté, qui fût jalouse de sa gloire, ou qui refusât de lui obéir: les Grecs étoient presque les seuls qui portoient impatiemment ce nouveau joug; et dans l'impuissance de le secouer, ils cherchoient au moins à se dédommager par quelque endroit. Depuis plusieurs siécles ils croyoient avoir seuls la science, la noblesse, la vertu et la politesse en partage. Leur prévention sur ce point alloit si loin, que le philosophe Anacharsis étant venu à Athènes, vers la quarante-septième olympiade, pour lier une étroite amitié et un commerce de science avec Solon; un Athénien

lui reprocha qu'il étoit Scythe de nation, comme si c'eût été un opprobre de n'être pas né en Grèce. Dès lors ils traitoient de Barbares tous les peuples qui n'avoient avec eux aucune liaison ni de langage, ni de commerce, ni de parenté, et dans la suite, ils comprirent sous un nom si odieux les Romains mêmes, quoiqu'ils gouvernassent leur république au moins aussi sagement que les villes de la Grèce les mieux policées. Cette injuste distinction de tout le genre humain, en Grecs et en Barbares, fut long-tems en usage. Elle parut si odieuse à ceux même d'entre les Grecs qui jugeoient sans prévention, qu'ils ne purent s'empêcher de s'en plaindre dans leurs écrits: Il vaudroit beaucoup mieux, dit Eratosthene, distinguer les hommes par leurs bonnes ou mauvaises qualités, par leurs vertus et leurs vices; car il y a bien des mé-

chans parmi les Grecs, et beaucoup d'honnêtes gens entre ceux qu'on appelle Barbares. La prééminence d'estime et de gloire dans laquelle les Grecs se maintinrent pendant une longue suite d'années, sur-tout depuis la fameuse bataille de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre, augmenta de plus en plus leur vanité. Après la mort de ce conquérant, Rome jetta les plus solides fondemens de sa grandeur, et porta les plus rudes atteintes à la liberté des Grecs. Mais l'orgueil de ceux-ci ne diminua en rien. A mesure qu'ils avançoient vers leurs décadence, ils rappelloient le souvenir de leur ancienne gloire, et pour se venger de leurs vainqueurs, ils répandoient dans leurs écrits, que Rome n'avoit eu pour fondateurs, que des vagabonds, gens sans nom, sans demeure fixe, nés dans l'esclavage, et que leurs descendans n'étoient redeva-

bles de leur empire, qu'à un injuste caprice du sort. Telles étoient les calomnies qu'ils débitoient de toutes parts. D'un côté, ils se persuadoient que si la Grèce étoit assujettie au joug d'une domination étrangère, elle méritoit un sort plus favorable; de l'autre, ils publioient que si Rome s'étoit élevée sur leurs ruines, la fortune y avoit eu plus de part que la vertu et le courage. Ce fut pour détruire dans l'esprit de ses compatriotes, de si injustes préjugés, et pour leur inspirer des sentimens plus équitables et plus conformes à la vérité, que Denys conçut le dessein de composer son Histoire Romaine. Il se proposa pour but de faire voir que les fondateurs de Rome étoient Grecs d'origine, qu'ils ne furent rien moins que des gens méprisables et inconnus, que cette ville fit d'abord sortir de son sein, un nombre infini de grands hommes, recommandables

par leur piété, par leur tempérance, par leur courage, et en qui toutes les vertus civiles et militaires se trouvoient réunies dans un degré de perfection, dont les Grecs et les autres peuples n'avoient jamais approché. Cette entreprise lui parut d'autant plus nécessaire, qu'elle pouvoit contribuer non-seulement à rendre la domination Romaine plus supportable aux Grecs, qui ne haïssoient ce nouvel empire, que parce qu'ils n'en attribuoient l'origine et l'accroissement qu'au hazard, mais encore à faire respecter la mémoire de ces hommes illustres qui avoient rempli si dignement leur destinée, et dont les actions étoient peu connues, parce qu'il ne s'étoit trouvé aucun écrivain qui en eût fait une histoire exacte.

Denys fut fils d'Alexandre, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface ; on ne sait rien de particu-

lier ni de la condition, ni des actions de son père. Il naquit à Halicarnasse, autrefois appellée Zephyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province. C'étoit aussi la patrie d'Herodote, père de l'histoire et prince des historiens. Cette ville n'est pas moins célèbre pour avoir donné naissance à ces deux historiens, que par le superbe tombeau de Mausole, une des sept merveilles du monde. Après s'être acquis beaucoup de gloire et de réputation dans son pays, par la beauté de son génie et par l'étendue de son savoir, Denys sortit d'Halicarnasse et vint à Rome vers le milieu de la cent quatre-vingt-septième olympiade, dans le tems que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il eût à soutenir contre Antoine. Il demeura 22 ans dans cette capitale du monde. Il y apprit la langue Latine pour se mettre en état de consulter les his-

toriens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs tant Grecs que Latins, qui avoient parlé du peuple Romain, et par le commerce qu'il eut avec les plus savans de Rome, il s'instruisit à fond de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de l'ouvrage qu'il méditoit : c'est le témoignage qu'il rend de lui-même dans sa préface. Avec ces secours et ces avantages, il se mit à écrire les Antiquités Romaines. L'ouvrage entier parut sous le second consulat de Claude Neron avec Calpurnius Pison, vers la première année de la cent quatre-vingt-treizième olympiade, l'an de Rome selon Caton 745, selon Varron 747.

Il est difficile de déterminer l'année de sa naissance, le tems de sa mort, l'âge qu'il avoit quand il vint en Italie, et lorsqu'il publia son histoire : on ne peut fixer toutes ces époques que par de légères conjec-

tures. Il est certain qu'il vécut encore quelques années après avoir achevé son ouvrage ; car Photius nous assure qu'il en fit un abrégé en cinq livres. On ne peut pas douter non plus qu'il n'eût atteint l'âge viril lorsqu'il vint à Rome. En effet, il commença dès-lors à faire les recherches nécessaires pour son dessein. Mais il faut convenir qu'il n'étoit pas fort âgé, puisqu'il étoit encore en état d'apprendre une nouvelle langue. C'est ce qu'on peut prouver par l'histoire et par la chronologie. Au reste, quand Denis d'Halicarnasse n'auroit pas dit lui-même dans sa préface, qu'il vivoit du tems d'Auguste, Strabon nous l'apprendroit dans le quatorzième livre de sa géographie, où il observe que la ville d'Halicarnasse a donné deux grands hommes, savoir Herodote, et de notre tems, dit-il, Denys l'historiographe. Strabon témoigne

qu'il écrivoit son ouvrage géographique sous les empereurs Auguste et Tibere; d'où il est facile de conclure que Denys vivoit aussi dans cet heureux siécle, qui est un de ceux qui ont le plus favorisé les Muses. Keckerman se trompe donc lorsqu'il dit dans son traité de l'histoire, que Denys est un des censeurs qui se sont le plus vivement déchaînés contre Plutarque: il ne se souvenoit pas que celui-ci vivoit sous l'empire de Trajan, et que Denys écrivoit long-temps auparavant sous Auguste. Il est vrai que Suidas fait mention d'un Denys d'Halicarnasse qu'il met sous l'empereur Adrien successeur de Trajan; mais celui-ci fut surnommé le Sophiste et le Musicien. Son talent principal consistoit dans la musique. Il écrivit quatorze livres sur cette matière, vingt-six autres de l'histoire de cet art, et un traité où il expliquoit les endroits de la

république de Platon, qu'on ne peut pas entendre à fond sans une connoissance parfaite de la musique. Le même Suidas, dans un autre endroit, parle d'un Denys surnommé l'Atticiste, qui vivoit sous l'empereur Adrien et qui avoit fait un lexicon des dictions Attiques, comme nous l'apprend Photius : mais il ajoute que cet Atticiste, qui sans doute n'est pas différent du musicien, étoit un des descendans de l'historien. Jean Meursius et Gerard Vossius trouvent un troisième Denys d'Halicarnasse plus ancien que ces deux-ci, contemporain de Polybe, sous les règnes de Ptolémée Epiphanes et de Ptolémée Philometor. Mais ce Denys n'est pas différent de celui qui a écrit les Antiquités Romaines. Meursius et Vossius se sont trompés quand ils ont fait deux historiens, l'un sous les Ptolémées et l'autre sous Auguste. Aschamp et quelques autres ne se

sont pas moins trompés, lorsqu'ils ont confondu l'auteur des Antiquités Romaines avec un autre Denys qui enseigna dans la maison de Cicéron, ou avec l'affranchi de M. Varron.

Pendant que Denys demeura à Rome, il ne borna pas son travail à la composition de l'histoire de cette ville. Son tems étoit partagé : il en donnoit une partie à la rhétorique ; il paroît même qu'il professoir publiquement cet art, ou qu'il l'enseignoit en particulier. C'est ce qu'il insinue dans son traité de l'arrangement des mots adressé à Rufus Melitius : „ Voila, dit-il, mon cher Rufus, le but que se doivent proposer ceux qui veulent écrire d'une manière qui fasse plaisir, soit en vers, soit en prose.... Mais ce que je n'ai pu vous dire en détail dans ce traité, je vous l'expliquerai dans nos exercices journaliers „. Genulius et Henri Etienne croient qu'il donna

la plupart de ses traités de rhétorique et de critique avant son histoire Il y paroît en effet comme un critique exact, austère, inexorable: il donne à l'éloquence des loix si pleines de sévérité; il met cet art tellement à l'étroit, qu'il semble en ôter presque toute la réalité et le réduire à la simple idée, sans espérance de pouvoir être pratiqué. Dans la rigueur de ses maximes, il n'y eut jamais de parfait historien ni de véritable orateur. Il trouve des défauts jusques dans le style de Platon; il ne pardonne ni à Herodote, ni à Xénophon, ni à Thucydide. Une si grande inclination à reprendre les autres, est une marque qu'il composa ces traités dans le feu de la jeunesse. Il s'étoit déja acquis une supériorité de réputation parmi les savans de son siécle; il étoit lié d'amitié avec Pompée, Ammée, Tuberon et le rhéteur Cécilius dont parle Longin dans son

traité du Sublime. Quand il n'y auroit que la prière que lui fit Pompée de donner son jugement sur les premiers historiens Grecs, particulièrement sur Herodote, Thucydide et Xénophon, c'est une preuve évidente de l'autorité qu'il avoit de son vivant parmi les personnes de la plus profonde littérature : rien n'est plus capable de nous faire juger de l'estime universelle où il étoit. Mais ce n'est point ici le lieu de le considérer comme rhéteur; il faut nous borner à sa qualité d'historien.

Tous les talens nécessaires pour bien écrire l'histoire, se trouvoient réunis dans Denys d'Halicarnasse. Il avoit fait une étude particulière de la philosophie ; il étoit parfaitement instruit des mœurs et de l'histoire de sa nation avant que de venir à Rome. Ce fut sans doute le désir d'acquérir de nouvelles connoissances qui l'attira dans cette ville. Là il

étudia de près le génie des Romains, leur caractère, leurs coutumes, leurs loix, leur culte, leur gouvernement et tous les ressorts de leur politique. Ces premières connoissances ne servirent qu'à piquer sa curiosité. Il voulut pousser plus loin ses recherches, et remonter de siécle en siécle jusqu'aux tems les plus reculés. Il fouilla dans les annales, dans les registres des censeurs, dans les commentaires des pontifes, dans les plus anciens auteurs Grecs, et mit à profit toutes les connoissances qu'il en put tirer. Suffisamment instruit de l'ancienne histoire d'Italie et de l'origine des Romains, il donna d'abord par manière d'essai son premier livre des antiquités Romaines; le second suivit bientôt après, et dans la suite il composa les dix-huit autres.

Dans ces deux premiers livres, il fait des recherches des tems fabuleux qui ne sont connus que par les

écrits des poëtes. Il sait tirer de ces monumens des connoissances sures pour établir ce qu'il avoit le plus à cœur, que les Romains étoient originairement Grecs, et que ses compatriotes devoient se consoler dans la nécessité de leur obéir, puisqu'ils leur étoient unis par les liens de la parenté. Dans les livres suivans, il ne laisse échapper aucune occasion de prouver la même chose. Ce sont apparemment ces premiers livres qui ont donné le nom d'Antiquités Romaines au reste de l'ouvrage.

De vingt livres dont son histoire étoit composée, il ne reste plus que les onze premiers qui vont jusqu'en l'an de Rome 312. Les neuf derniers ont été perdus par l'injure des tems. Ils renfermoient tout ce qui s'étoit passé depuis l'an 312 jusqu'à la guerre des Romains contre Pyrrhus roi des Epirotes, inclusivement, c'est-à-dire, jusqu'au commencement

de

de la première guerre Punique, qui répond à la troisième année de la cent vingt-huitième olympiade. Denys ne poussa pas plus loin son histoire, peut-être par déférence et par respect pour Polybe, qui avoit commencé la sienne en la cent vingt-neuvième olympiade, ou plutôt, parce que n'écrivant que pour débrouiller les premiers siècles de la république Romaine, qui jusqu'alors n'avoient pas été bien éclaircis, il lui paroissoit inutile de remanier les siécles suivans qui avoient déjà été traités par d'habiles plumes. On ne peut assez regretter la perte de ces derniers livres. On retireroit de grands avantages de l'ouvrage complet qui ne laissoit rien à désirer sur l'histoire Romaine, depuis les premiers tems que l'Italie commença à être habitée, jusqu'à l'an de Rome 487 ou 488. Henri Glarean dans sa chronologie sur cet historien, adres-

sé en 1532 à Ferdinand, depuis empereur d'Allemagne, se plaint fort de cette perte. Il souhaite que l'ouvrage entier paroisse bientôt, et il ne doute point qu'il ne soit caché dans la bibliothéque de quelque savant. Mais ses souhaits n'ont point été accomplis jusqu'ici. On n'a pu trouver les derniers livres. Il n'en reste que quelques fragmens sur les Ambassades, qui ont été donnés par Fulvius Ursinus, et d'autres sur la Vertu et le Vice, que M. de Valois a fait imprimer en 1634 sur un MS apporté de l'isle de Chypre par M. Fabri de Peiresc, Conseiller au parlement de Provence. Ces fragmens nous viennent de l'Empereur Constantin Porphyrogenete qui avoit fait des extraits des meilleurs auteurs: mais ce ne sont que des morceaux détachés et fort imparfaits. Sigismond Genelius a cru que Denys d'Halicarnasse avoit eu intention de conti-

nuer son histoire jusqu'à la guerre Punique, mais que la mort l'avoit enlevé quand il eut fait l'onzième livre, et que jamais il n'acheva tout l'ouvrage. Le témoignage des anciens prouve le contraire. Photius parle des vingt livres des Antiquités Romaines de notre historien. Evagre, dans le cinquième livre de son histoire ecclésiastique, dit qu'il avoit commencé l'histoire d'Italie par les Aborigenes, et qu'il la continuoit jusqu'à Pyrrhus roi des Epirotes, où commençoit Polybe. Etienne de Byzance dans son dictionnaire des villes, cite les livres 15, 16, 17, 18 et 19; ce qui ne nous laisse aucun lieu de douter que Denys n'ait conduit son ouvrage jusqu'au terme qu'il s'étoit proposé. Gelenius a donc été trompé par quelques endroits de la préface qu'il a mal entendus. Il s'est persuadé que Denys l'avoit composée avant le corps de son his-

toire, et qu'une mort précipitée l'avoit empêché d'exécuter les promesses qu'il y fait. Mais il est certain qu'à l'exemple de Thucydide, il ne la fit qu'après avoir achevé tout l'ouvrage. Il ne paroit pas probable qu'un auteur aussi sensé eût fait de si belles promesses au commencement de son histoire, dans l'incertitude s'il seroit en état de les exécuter.

Photius, comme j'ai déja dit, nous apprend que Denys avoit fait un épitome de ses Antiquités en cinq livres, avec beaucoup d'élégance, mais peu d'agrément pour les lecteurs, parce qu'il en avoit retranché tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire. C'est une nouvelle preuve contre Genelius, qu'il avoit achevé son ouvrage en vingt livres. Cet abrégé, continue le même Patriarche, est très-utile; il ne contient rien de superflu. Denys y parle avec

autorité, comme s'il avoit le sceptre à la main. Sa diction est exacte, mais concise, genre d'écrire propre pour les épitomes, mais peu convevable dans un ouvrage historique plus étendu. Nous n'avons plus cet abrégé : la perte en seroit moins sensible, si les neuf derniers livres de la première composition nous restoient. Les abrégés sont les vers rongeurs de l'histoire, pour me servir de l'expression d'un auteur moderne: ils n'ont servi qu'à la détruire, et souvent ils ont été enveloppés sous les mêmes ruines.

Plusieurs écrivains se sont étudiés à faire le caractère de Denys d'Halicarnasse : ils n'ont parlé qu'avec éloge de son histoire des Antiquités Romaines. Strabon entre les anciens, Plutarque, Eusebe, S. Cyrille d'Alexandrie, Evagre, Etienne de Byzance et Photius l'ont citée ou s'en sont servis avec fruit. Nicolas

de Damas qui vivoit du tems d'Auguste, en avoit copié plusieurs endroits dans son histoire universelle, entr'autres ce que Denys raconte de Faustule, intendant des bergers d'Amulius et pére nourricier de Remus et de Romulus, lorsqu'il fut mené devant le Roi par les gardes qui étoient aux portes de la ville. On trouve ce morceau qu'il avoit emprunté de notre historien, dans les extraits que Monsieur de Valois nous a donnés, et c'est une preuve que non seulement il écrivoit après lui, mais qu'il faisoit beaucoup de cas de son ouvrage. Paul Manuce, Antoine Muret, Sigonius, Glarean, Balthasar Boniface, Goropius Becan, Christophorus Mylæus, Sigismond Gelenius, Onuphrius Panvinius, Sylburge, Ferrare, Bodin, Paul Benius, Thomas Dempster, Antoine Possevin, Juste Lipse, Joseph Scaliger, Casaubon, Ryckius, Saumaise,

le père Petau, Marsham, Adam Rupert, Whear, Hanckius, Christianus Wilhelmus Eybenius, Thomas Pope Blount, Monsieur le Clerc et plusieurs autrés écrivains modernes qui ont examiné ses Antiquités avec attention, y reconnoissent beaucoup d'exactitude, de fidélité, de recherches, d'éloquence et d'amour pour la vérité. Personne, selon eux, n'a mieux connu ni mieux observé toutes les règles de l'histoire. C'est un des premiers maîtres dans l'art d'écrire. Il avoit un génie sublime, une critique solide, un discernement exquis, une profonde érudition. Herodote, Thucydide, Xenophon, ces auteurs si recommandables par leur gravité et leur éloquence, sont les seuls à qui il céde le premier rang; il marche de pair avec tous les autres, et est souvent au-dessus d'eux. Le sujet qu'il a choisi est intéressant par lui-même; c'est l'origine, le pro-

grès, l'accroissement du plus vaste empire qui fut jamais, et pour ainsi dire, l'Histoire du monde entier. Il traite cette matière avec tant de diligence, qu'il évite tous les défauts qu'il a repris dans les autres. Il fait la censure des historiens Romains, qui ont inséré dans leurs écrits, des choses contraires à la vérité: il en montre la fausseté par la chronologie; il découvre leurs erreurs, leur mauvaise foi, leurs calomnies, et les réfute par de solides raisonnemens. Il discute ce qu'ils ont dit de plus apparent; il les compare l'un avec l'autre; il pèse, il examine leurs raisons, et ne se rend qu'aux preuves les plus certaines. Tout ce qu'il rapporte, il le puise non seulement dans les plus excellens auteurs Grecs, tels que sont Callistrate, Cephalon de Gergithe, Arctinus, Damastès de Sigée, Demagore, Denys de Chalcide, Eratosthene, Philiste de Syracuse, Phanodeme, Timée de

Sicile, Xanthus de Lydie, Zenodote de Trézene, mais encore dans les meilleurs écrivains de l'histoire Romaine, dans Calpurnius Pison, dans Cincius, dans les annales, dans les commentaires des Pontifes, dans Elius Tuberon, Cneus Gellius, Licinius Macer, Porcius Caton, Venonius, Valerius Antias, Fabius Pictor, les tables des censeurs, et plusieurs autres monumens que Tite-Live lui-même a pris pour guides. C'est sur cette foule d'écrivains qu'il appuie ce qu'il avance. Il ne les suit pas à l'aveugle et sans un choix judicieux. Souvent même il les reprend, il en fait une critique sévère, et releve les fautes dans lesquelles ils sont tombés, ou par négligence, ou par ignorance. Par-tout on le voit ennemi de la flatterie et du mensonge, plein de zèle pour sa religion. Vossius a observé qu'il se déclare pour la philosophie des

Stoïciens. Il combat le vice quand il en trouve l'occasion, et dans les éloges qu'il fait des personnes vertueuses, on le reconnoît lui-même peint au naturel. Par le récit des belles actions des anciens Romains, il exhorte leurs descendans à les imiter. Il leur fait comprendre que puisqu'ils ont par leur naissance de si beaux exemples de vertu, ils doivent préférer l'amour du travail et de la gloire, à une vie molle et paresseuse, soutenir l'éclat de leur origine par des sentimens élevés, et ne pas se déshonorer eux-mêmes par des actions indignes de leurs ancêtres: c'est-là le principal but que doit se proposer un historien. Il ne se contente pas de représenter les exercices de la guerre; il pénètre jusque dans l'intérieur du gouvernement, il y conduit ses lecteurs, il décrit les exercices de la paix qui contribuent au bon ordre

du dedans. Il ne met pas simplement dans sa narration les divers événemens, il les représente toujours conjointement avec leurs causes; il entre dans les vues des premiers auteurs de chaque entreprise; il examine les moyens dont ils se sont servis pour la faire réussir; il n'oublie pas les moindres circonstances; il donne là-dessus des avis importans à ceux qui écrivent l'histoire, et par les réflexions morales et politiques qu'il a soin de faire de temps en temps, il rend son ouvrage utile à tout le monde; il examine les différents états monarchiques et d'aristocratie où les Romains se sont trouvés; il les compare l'un avec l'autre; il démêle ce qu'ils avoient de bon et de mauvais, et par ce moyen, il donne des règles de conduite et de politique pour toutes les différentes formes de gouvernement. Son histoire n'est pas moins

agréable qu'utile par les digressions dans lesquelles il ne s'écarte jamais, que pour apprendre quelque chose de nouveau et d'instructif; c'est par là qu'il récrée ses lecteurs et qu'il réveille leur attention. Photius le loue sur-tout de ne les avoir employées que fort à propos. Celle qu'il fait dans son septième livre pour décrire le cours de la tyrannie d'Aristodême, surnommé le mol, est une des plus belles. Les autres où il prouve l'origine des Romains par la ressemblance des cérémonies de leur culte avec celles des Grecs, ne sont pas moins intéressantes. Il se sert souvent d'oraisons directes à l'exemple de Thucydide, de Xenophon et des plus célébres historiens. Quoiqu'il ait repris Theopompe d'avoir employé mal à propos quelques comparaisons, l'usage qu'il fait des parallelles ou rapports d'actions, montre assez qu'il ne condamnoit

que ce qu'elles avoient de vicieux. Il ne fait pas difficulté de s'en servir lui-même, et lorsqu'il rapporte l'action de Tarquin le superbe, qui, pour toute réponse au serviteur que son fils Sextus lui avoit envoyé, abattit en sa présence la tête de quelques pavots qui s'élevoient au-dessus des autres, il remarque que Thrasybule avoit pratiqué la même chose à l'égard de Periandre. Quand il traite de la création et du pouvoir absolu des dictateurs Romains, il ne manque pas d'observer que ce fut vrai-semblablement à l'imitation des Grecs, qu'on érigea cette nouvelle magistrature dans Rome, puisque les Mityleniens avoient autrefois élevé Pittacus à une semblable dignité, pour les défendre contre quelques exilés qui leur suscitoient une guerre.

Quelques auteurs ont reproché à Denys d'Halicarnasse d'avoir débité des contes avec trop de certitude et

de déférence. Le rasoir qui sur la parole de l'augure Attius Névius coupe une pierre par la moitié, Castor et Pollux qui combattent pour les Romains contre les Latins, les fleuves du Vulturne et du Glanis qui remontent vers leurs sources en faveur des habitans de Cumes, la statue de la Fortune féminine qui par deux fois prononce une phrase Latine d'une voix intelligible et distincte, devant toutes les dames Romaines assemblées, sont, dit-on, des visions qui ne méritent aucune créance. On ne peut disconvenir qu'il n'ait rapporté de ces sortes de fables, et qu'il ne s'en soit servi pour prouver la providence contre ceux qui la nioient. Mais il paroit excusable sur ce sujet. Enveloppé dans les ténébres de l'idolâtrie, pouvoit-il se dispenser de rapporter ce qu'il trouvoit écrit dans les annales et dans les historiens les plus autorisés? Cette

crédulité lui est commune avec la plupart des autres écrivains de l'antiquité païenne. Herodote, Plutarque, Dion Cassius, Tite-Live, et une infinité d'autres sont tombés dans le même défaut. Pour un trait de superstition qui se rencontre dans l'Historien Grec, on en trouve plus de dix dans l'Historien Latin. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes, les coqs et les poules ont changé de sexe: ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Combien de spectres et d'armées prêtes à se choquer dans l'air? Combien de lacs et de fleuves de sang? Jamais historien n'a tant rapporté de ces vaines créances du peuple qu'on en trouve dans Tite-Live.

Si l'on compare Denys d'Halicarnasse avec Tite-Live, celui-ci paroîtra plus éloquent. Mais l'Historien

Grec est plus exact, et mérite plus de foi sur les faits qu'il rapporte, parce qu'il les avoit puisés dans les meilleures sources. Il décrit la situation des villes, les mœurs des habitans, leur police, leur gouvernement. Il nous donne une idée suffisante des divers agrandissemens de Rome; de ses édifices les plus remarquables; des loix de Romulus, de Numa, de Tullius; des assemblées par curies, par centuries, par tribus; de la distribution du peuple Romain en différentes classes, à proportion des biens et des revenus de chaque citoyen : enfin, il descend dans le détail d'une infinité de choses, dont les auteurs Romains n'ont parlé que superficiellement. Cette exactitude lui est commune avec Polybe et avec les autres Grecs qui ont traité l'histoire Romaine en leur langue. Comme ils n'écrivoient que pour l'instruction de leurs compatriotes, il

il étoit nécessaire qu'ils leur expliquassent clairement toutes les particularités qui distinguoient le gouvernement de Rome de celui des autres républiques. Denys parle plus honorablement des Romains, que les Historiens Latins n'ont parlé de sa nation. Quoiqu'il sût le mépris qu'ils en faisoient, il ne s'en plaint en aucun endroit de ses écrits. Sa modération naturelle l'emporte sur de justes ressentimens, et loin d'user de représailles, par tout il attribue à la vertu, à la valeur, et à la protection des dieux, les progrès surprenans de l'empire Romain. Son attention scrupuleuse à marquer l'ordre des temps, l'a fait regarder comme un des plus excellens auteurs. Il embrasse près de mille ans; il range chaque événement à sa place, il marque la durée du regne de chaque roi; il suppute, il critique, il discute la chronologie des

plus anciens écrivains; il en tire des preuves, pour fixer la prise de Troie, la fondation de Rome, l'établissement du consulat et les plus célèbres époques. C'est en quoi il excelle au-dessus de Tite-Live et de tous les historiens. La chronologie est l'œil de l'histoire: celle-ci fournit la matière; la chronologie lui donne la forme; on compare l'histoire privée de ce flambeau, à un animal qui a les yeux crevés et qui marche à l'aveugle. „ Hecatée Milesien et tous ceux qui ont écrit avant Herodote, chargeoient leurs livres, dit Scaliger, de toutes les antiquités qu'ils tiroient des monumens et des écrits des poëtes; mais pour avoir négligé de marquer l'ordre des temps, ils causèrent plus de travail à la postérité, qu'ils ne lui apportèrent d'avantages; Thallus, Théopompe, Castor, Eratosthene et Denys d'Halicarnasse ont écrit

avec plus d'ordre et de lumières ». La seule note qui est à la fin du premier volume, et qui contient une récapitulation chronologique des regnes de Tullus Hostilius, d'Ancus Marcius et de Tarquin l'ancien, peut suffire pour en convaincre.

A l'égard de son style, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à Photius. C'est à ceux qui savoient le Grec comme leur langue maternelle, de prononcer sur une matière dont un François ne peut juger qu'au hazard. Ce savant patriarche, qui a toujours passé pour un critique d'un jugement exquis, considère le style de notre historien comme extraordinaire et nouveau, mais accompagné d'une simplicité qui le rend agréable. Il ajoute que l'élégance de son discours, corrige et adoucit quelque rudesse qui se trouve de temps en

temps dans sa diction. Il le loue fort d'avoir usé de plusieurs digressions qui récréent l'esprit des lecteurs, lorsque l'égalité d'une narration historique commence à leur être ennuyeuse. Les louanges que lui donne Photius, ne doivent point être suspectes. Denys d'Halicarnasse, qui s'étoit acquis tant de réputation dans les Belles-lettres, pouvoit-il rien produire qui ne fût très-poli et digne de son nom? Il se sert quelquefois de termes poëtiques, de même que Tite-Live et Thucydide. Dans le feu de sa jeunesse, lorsqu'il concevoit les choses dans la plus haute perfection, rien ne lui paroissoit accompli; il avoit fait de l'histoire de celui-ci, une critique inexorable. Plus avancé en âge, il changea d'avis sur plusieurs points, jusqu'à emprunter les termes, les tours de phrases, les pensées de cet ancien historien, et à imiter ce qu'il

avoit trouvé en lui de répréhensible. Il employe aussi des Latinismes, c'est-à-dire des tours Latins sous des termes Grecs. Il s'en sert lorsqu'il y est contraint par les matières dont il traite, comme lorsqu'il parle des prisonniers de guerre qu'on vend à l'encan, ou de la manière des Romains de compter les jours de chaque mois par les Kalendes, par les nones et par les ides; ce qui lui est commun avec Polybe, Plutarque, Dion Cassius et les autres qui ont écrit en Grec l'histoire Romaine. Il emploie les mêmes tours latins dans d'autres occasions où il lui étoit facile d'exprimer sa pensée, sans s'éloigner du génie de la langue Grecque, et cette imitation lui est particulière. On ne doit pas être surpris, qu'après un séjour de 22 ans, dans la ville de Rome, il ait mêlé quelques tours d'une langue étrangère, avec sa langue mater-

nelle. Au reste, ces imitations de la langue latine ne lui sont pas fréquentes. Son style, d'ailleurs, est clair et fort intelligible ; de sorte que, quelques savans en ont conseillé la lecture, à ceux qui veulent apprendre le Grec.

Paul second, qui fut fait Pape le dernier jour d'Août de l'an 1464 et qui mourut en 1471, fournit deux manuscrits Grecs, des Antiquités Romaines, à Lapus de Biraguc ou de Castiglione, Florentin, sur lesquels il lui ordonna de traduire Denys d'Halicarnasse. Lapus s'acquitta de ce devoir, et dédia sa version à Paul second. Elle fut imprimée à Trevise, *in folio*, en 1480, et à Paris, chez Galliot du Pré et Pierre Vidoue Libraires jurés de l'Université, *in folio*, en 1529, revue et corrigée par gens doctes, comme il est marqué dans le privilège. Elle contenoit les onze livres

qui nous restent aujourd'hui : *est conversum*, *Sanctissime Pater*, dit le traducteur, à la fin du livre onzième, *id omne quod in ambobus tuis codicibus Græcis repertum est.* Je ne vois pas pourquoi le dictionnaire de Moreri et M. Baillet prétendent que Lapus écrivoit vers l'an 1440. En effet, il est certain qu'il donna sa traduction de Denys d'Halicarnasse entre 1464 et 1471, puisque Paul second étoit déjà Pape, lorsqu'il la lui dédia ; et que cette traduction est un de ses principaux ouvrages. Les deux manuscrits Grecs que ce Pape fournit à Lapus et l'ordre qu'il lui donna de les traduire en Latin, marquent qu'il avoit quelqu'amour pour les sciences. Cependant, si nous en croyons Platine, il haïssoit fort les Belles-lettres ; il traitoit d'hérétiques tous ceux qui s'y appliquoient, et il exhortoit les Romains à ne pas faire

perdre le temps à leurs enfans dans ces sortes d'études. Cette haine venoit apparemment de ce que, destiné d'abord pour le commerce, il avoit commencé ses études fort tard et y avoit fait peu de profit, comme l'insinue le même historien. On a remarqué, il y a long-temps, que la traduction de Lapus n'est ni fidelle, ni élégante: il n'avoit aucun talent pour cet exercice; il n'y a rien que de rude et de grossier, dans tout ce qu'il a fait. Il est vrai qu'il s'est attaché servilement aux termes de ses auteurs, mais il n'en a pu attraper la pensée, et leur a fait perdre toutes leurs graces. Sa phrase est tellement louche et embarassée, que souvent on ne sait si c'est un Grec ou un Latin qui parle; on sait seulement qu'on ne comprend pas ce qu'il veut dire, à moins qu'on ne soit accoutumé aux tours particuliers de la langue Grecque. Quoique

la version de Lapus soit très grossière, on lui a cependant obligation d'avoir donné Denys d'Halicarnasse en Latin, dans le temps que les belles lettres commençoient à revivre en l'Italie, et l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a rendu le Grec, lorsqu'il ne l'entendoit pas, est une preuve de sa bonne foi. Henri Lorit, surnommé Glarean, fit une nouvelle édition de cette traduction Latine, à Basle, en 1532, *in-folio*. Il en retrancha au moins six mille fautes, comme il le témoigne dans sa préface, et y ajouta une table chronologique.

Robert Etienne, donna, en 1546, le texte Grec des Antiquités Romaines, *in-folio*; jusqu'alors, ce texte n'avoit point été imprimé. L'édition d'Etienne est en fort beaux caractères; elle contient les onze livres qui nous restent; mais l'onzième est un peu dérangé et mal en ordre.

Peu de temps après, Sigismond de Ghelen, connu sous le nom de *Sigismundus Gelenius*, entreprit une nouvelle traduction des Antiquités Romaines. Il étoit natif de Bohême, d'une très-bonne famille et d'un père savant, qui avoit traduit en sa langue, la Folie d'Erasme. Il sortit assez jeune de son pays, pour voyager en Allemagne, en France et en Italie, où il apprit le Grec, sous Marc Musurus, natif de Candie, qui enseignoit dans l'université de Padoue. De-là, revenant en Allemagne, il passa par Basle. Il s'y fit connoître à Erasme, qui l'estima fort, et qui conseilla à Jean Froben, de lui donner l'intendance de son imprimerie. Ghelen accepta la commission, et s'en acquitta très-bien. Au milieu de cette pénible occupation, il ne se contenta pas de corriger le travail des imprimeurs, il s'érigea lui-même en traducteur

et en critique. Il fit des notes sur Pline et sur Tite-Live: il traduisit les Antiquités Judaïques de Joseph, l'Histoire Romaine de Denys d'Halicarnasse, quelques Homélies de S. Jean Chrysostome, l'Histoire Ecclésiastique d'Evagre, l'ouvrage d'Origene contre Celse, les œuvres de Philon et celles d'Appien; ensuite il entreprit la version des œuvres de S. Justin Martyr, et il les avoit déjà traduites pour la plupart, lorsqu'il mourut. Il fit aussi une édition d'Arnobe et d'Ammien Marcellin. Voilà beaucoup d'ouvrages pour un seul homme, fort occupé d'ailleurs: aussi ne sont-ils pas très estimés. Erasme donne une très mauvaise idée de son travail sur Pline, et son édition d'Arnobe a été fort condamnée. Il avoit beaucoup d'esprit, mais il étoit trop hardi dans ses corrections, il donnoit trop aux conjectures, et avoit trop bonne opinion de lui-même.

M. Gallois estime que sa version de Joseph, ne fait pas grand honneur à l'original : et pour nous renfermer dans ce qui concerne la traduction des Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse, quelque élégant et quelque disert qu'il ait voulu paroître, il a tout gâté, par la liberté qu'il s'est donnée, de joindre plusieurs périodes ensemble, ou d'en séparer une en deux ou trois phrases, outre qu'il a ajusté à sa fantaisie, un grand nombre d'endroits qu'il n'a point entendus. Elle fut imprimée à Basle, *in-folio*, en 1549, et il la fit sur l'édition Grecque de Robert Etienne, qui ne parut qu'en 1546: il n'y employa donc, tout au plus, que trois ans; c'est bien peu, pour un si grand ouvrage. Il ne traduisit que les dix premiers livres : il ne toucha point au livre onzième, parce qu'il lui parut fort mal en ordre, dans l'édition Grecque; mais

il le fit imprimer à la fin de sa traduction, tel qu'il le trouva dans celle de Lapus de Birague. La même version fut ensuite imprimée à Hanover en 1615, *in octavo*, revue et corrigée par Sylburge, et distinguée par chapitres.

Avant la fin du seizième siecle, Frideric Sylburge, un des plus savans hommes de son temps, travailla à une nouvelle édition de Denys d'Halicarnasse, qui fut imprimée chez les héritiers d'André Wechel, à Francfort, en 1586, *in-folio.* Il corrigea le texte Grec, sur deux manuscrits, l'un de Venise, et l'autre de Rome. Il y ajouta la version Latine de Gelenius, corrigée en une infinité d'endroits, et augmentée du livre onzième, qu'il traduisit lui-même, les extraits des ambassades donnés par Fulvius Ursinus, revus sur le manuscrit de Julius Pacius, et traduits en Latin, la chro-

nologie de Glarean, le livre *de origine gentis Romanæ*, les notes de Victorius, de Brodæus, de Muret, de Leopardus, d'Henri Etienne, de Camerarius, de Xylander, de Canterus, de Cujas, de Wolfius, etc. C'est la première édition Grecque-Latine, de cet auteur; elle est fort estimée de même que les autres éditions de Sylburge. Sur la fin du siecle passé, on réimprima Denys d'Halicarnasse à Leipsic, *in-folio*, en 1691. Cette édition n'est qu'une très méchante copie de celle de Sylburge, peu correcte et en mauvais papier; on n'y a pas ajouté la moindre chose.

Emilius Portus, professeur à Lausanne, travailloit à faire une nouvelle traduction Latine des Antiquités Romaines, dans le même temps que Sylburge étoit occupé à son édition. Il paroît même par l'avertissement au lecteur, à la tête

de ses notes, que cette version étoit presque achevée lorsqu'il reçut la nouvelle que les Wechels pensoient à donner une édition Grecque-Latine. La traduction de Portus a été imprimée *in-douze*, chez Antoine de Harsy, en 1590; ensuite *in-folio*, à Lyon, en 1592, avec ses notes, celles d'Henri Etienne, et de Casaubon, les extraits des ambassades, accompagnés des versions Latines du même Portus, d'Henri Etienne et de Sylburge; puis à Geneve chez Jacques Stoer, *in seize*, en 1603.

Enfin, Monsieur Hudson, bibliothécaire de la bibliotheque de Bodley, a donné une nouvelle édition de toutes les œuvres de Denys d'Halicarnasse, en deux volumes, *in-folio*, à Oxford, en 1704. Elle est en beaux caractères et en beau papier. Le premier volume contient les Antiquités avec les extraits des ambassades, et les extraits de la vertu et

du vice, tels que les a donnés M. de Valois. L'éditeur a mis à côté du texte Grec, la traduction Latine de Portus, et les notes au bas de chaque page, avec les additions et les variantes d'un manuscrit de la bibliotheque Vaticane, ancien de 700 ans, pour les dix premiers livres; et d'un autre manuscrit de la même bibliotheque, moins ancien, pour l'onzième livre. Il a préféré la traduction de Portus, à celle de Gelenius, parce qu'il l'a jugée plus exacte, plus littérale et plus propre à faire entendre le texte Grec. Quoiqu'il proteste dans sa préface, qu'il l'a corrigée, il y a cependant laissé plusieurs fautes. Cette traduction ayant été faite sur l'édition Grecque de Robert Etienne, il falloit au moins la rendre conforme au texte Grec de l'édition d'Angleterre, retrancher les fautes d'impression qui s'y étoient glissées, réformer les

phrases

phrases ambiguës et qui peuvent être prises dans un sens contraire à la pensée de l'auteur, par ceux qui ne savent pas le Grec, et qui sont peu versés dans la connoissance de l'Histoire Romaine. Tels sont les endroits suivans, dont la plupart ont déja été relevés par des lettres critiques, insérées dans les Mercures de Janvier, de Février, de Mars, d'Avril et de Mai, de cette année 1723.

1. Page 57 de l'édition d'Angleterre : *Cephalon Gergithius*, *Scriptor antiquissimus*, *anno secundo post bellum Iliacum aït urbem fuisse conditam.* Le Grec porte *generatione secunda*, dans les MSS de Lapus, à en juger par sa traduction *fol.* XVIII, *ligne* 9, de l'édition de Paris 1529, dans l'édition de Sylburge, dans celles d'Oxford, de Leipsic et d'Etienne.

2. Page 296. *Quidam equites Sa-*

binos captivos adduxerunt, *quos ad lignationem egressos comprehenderant.* Cette phrase me paroît ambiguë : *equites*, dans le Grec, est au nominatif ; mais ceux qui ne savent point le Grec, peuvent croire qu'il est à l'accusatif, et qu'il se rapporte à *Sabinos captivos.* L'éditeur leur auroit épargné la honte de s'y tromper, par une légère transposition, en mettant *equites quidam sabinos captivos adduxerunt.*

3. Page 285. *Caius Mucius cui cordo cognomen erat*,...... *facinus magnum aggressus est.* Il est certain que *Cordus* étoit le surnom de ce brave Romain. Aurele Victor *l. de viris illustribus*, l'appelle ainsi, et nous voyons dans Tacite et dans les autres historiens, plus d'un Romain qui portoit ce surnom : Cremutius, par exemple, s'appelloit aussi *Cordus.* Faute cependant de savoir l'histoire, on peut croire que *Cordo* dans la

traduction de Portus, est le nominatif, et qu'il fait au génitif, *Cordonis*; de même qu'on dit *Fronto*, *Frontonis*, *Cicero*, *Ciceronis*, *Capito*, *Capitonis.* Pour garantir les lecteurs de cette bévue, on auroit mieux fait de changer la phrase en celle-ci: *Mucius cognomento Cordus, etc.* On peut dire la même chose de ces endroits de la traduction Latine, *Archonte Athenis Myro*, page 303, *Archonte Athenis Callia*, page 622, *Archonte Athenis Philisco*, page 652 et 653, et de plusieurs autres, où tout lecteur n'est pas en état de distinguer si ces noms propres sont à l'ablatif absolu, et s'ils font au nominatif *Myro* ou *Myrus*, *Callia* ou *Callias*, *Philisco* ou *Philiscus.* La chose seroit claire si on lisoit dans le Latin *Cum Archon esset Athenis Myrus*, ou *Callias* ou *Philiscus*, etc.

4. page 52. *Anno trigesimo post conditum Lavinium, Ascanius Æneæ*

filius, *ex oraculo Æneæ dato*, *alteram urbem condidit*, *et ex Laurentinis et cæteris Latinis*, *quotquot meliores sedes habere cupiebant*, *traduxit in urbem recens exstructam*, *indito ei nomine Alba.* Dans l'édition d'Etienne, sur laquelle Portus a traduit, comme il le témoigne dans son avertissement au lecteur, il y a ici une lacune. Portus l'a suppléée par la version de Lapus, où on lit, *folio* 16 *verso* ligne 19: *Trigesimo deinde anno post constitutionem Lavinii*, *urbem alteram... condit Ascanius...ac Laurentum aliorumque Latinorum quoscumque melior conditio delectavit*, *traduxit in novam urbem*, *indito urbi nomine Alba.* Mais Sylburge ayant trouvé dans le MS de la bibliotheque de saint Marc de Venise, *les Laviniens* au lieu des *Laurentins*, n'a point fait difficulté d'insérer cette leçon dans le texte de Denys d'Halicarnasse. M. Hudson

a suivi son exemple, parce qu'il a trouvé la même leçon dans le MS de la bibliotheque du Vatican, et que d'ailleurs, elle est autorisée par la suite de l'histoire. Il devoit donc mettre aussi *les Laviniens*, dans la traduction de Portus, au lieu des *Laurentins*, pour rendre au moins la traduction conforme au texte. Faute d'une précaution si nécessaire, il expose un homme, qui traduiroit ce passage en françois, et qui feroit profession de suivre l'édition d'Angleterre, à être convaincu de s'en être rapporté aveuglément au Latin et de n'avoir pas seulement jetté les yeux sur le Grec. Mais cette faute n'est rien en comparaison de la suivante.

5. page 124 et 125. *Salii sunt quidam saltatores... Per urbem ire solent cum tripudiis......... Eorum unusquisque gladio est accinctus, ac manu dextera lanceam aut virgam,*

aut aliquid hujusmodi tenet, læva vero peltam Thraciam gestat........... In theatralibus pompis et spectaculis.. pueri puberes, induti tunicis elegantibus, galeas et enses et palmas gestantes, ordine incedunt.... à ludo Ludiones appellati, imaginem quandam saliorum, meo judicio, referentes. Il est certain, et par l'histoire et par le texte Grec, que les Saliens, de même que les jeunes danseurs qui étoient une image et une représentation des Saliens, portoient des boucliers, et non pas des palmes. Aussi lit-on *parmas*, dans la traduction de Gelenius, et dans celle de Lapus *folio* 45 *verso ligne* 34. *Palmas* n'est donc point une faute du traducteur, mais une faute d'impression. On la trouve dans l'édition Latine de Portus, *in-folio* 1592, page 70, et dans l'*in-seize* de 1603 page 180, d'où elle est passée dans l'édition Grecque-Latine d'Oxford.

J'ai consulté l'index de l'édition Latine *in-folio*; j'y trouve *parmæ Ludionum*, page 70. C'est une preuve certaine qu'à ladite page 70, il faut *Parmas* au lieu de *Palmas*.

6. Page 121. *Hunc locum, ubi sacer ignis servatur, Vestæ Romulus non consecravit. Validissimum autem hujus rei argumentum est, quod sit extrà Romam, quæ quadrata appellatur, quam ipse munivit. Vestæ verò communis templum in præstantissimo totius urbis loco ferme omnes locare solent, at nemo extrà mœnia.* C'est encore ici un de ces endroits ambigus, qu'il auroit été à propos de rendre plus clairement. On ne sait si *urbis* s'entend de Rome en particulier, ou d'une ville en général; si *verò* est pour *atqui*, et s'il marque la mineure d'un syllogisme; si *omnes* s'entend des fondateurs des villes ou des historiens qui ont parlé du temple de Vesta; si *locare* si-

gnifie ériger un temple, ce qui s'entendroit du fondateur d'une ville, ou s'il signifie seulement, rapporter historiquement en quel endroit il est situé. *Atqui* au lieu de *verò*, *cujus cunque urbis*, au lieu de *totius urbis*, *erigere* ou *extruere*, au lieu de *locare*, auroient pu ôter cette ambiguité.

7. Page 375. *Ne verò quisquam vestrum*, dit Appius Claudius, en parlant du peuple révolté contre les Patriciens,... *horum desertorum motu... terreatur..... Habemus eorum obsides ipsas uxores et parentes et reliquos cognatos...... quos in cognatorum conspectu statuentes trucidabimus, si ausi fuerint nos aggredi, tanquam ipsos quoque extremis enecaturi cruciatibus. Qui si hoc intelligerent, mihi credite, mox ad vos venirent supplices cum lamentis, inermes, quantumvis duris conditionibus sese vobis dedituri. Graves enim sunt*

istiusmodi necessitates, et quosvis arrogantes animos frangere et penitus dejicere possunt. Le mot Latin *necessitates*, signifie une dure nécessité. Mais si l'on ne consulte que le Latin, et si l'on ne fait pas attention à ce qui précéde, on peut le prendre pour parenté, pour liaisons du sang. C'est un de ces mots à double sens, qui trompent ceux qui ne réfléchissent point On n'auroit pas mal fait de mettre à sa place quelque autre terme moins ambigu. Lapus, Gelenius et Portus l'ont pris dans le sens de *nécessité*, comme on le voit par les épithetes, *acres*, *véhémentes*, *graves*, qu'ils y ajoutent et qui ne conviennent guères aux liaisons du sang : mais tous les lecteurs ne font pas attention aux épithètes pour déterminer la vraie signification d'un mot à double sens.

8. Page 428 : *Sicinnius... multùm secum ipse cogitabat quid faciendum*

esset. Quem cum consilii inopem animadvertisset L. Junius Brutus, popularis ille concionator ac tribunus plebis..... solus cum solo egit. L'an de Rome selon Caton 261, on élut pour tribuns, Lucius Junius Brutus, Caius Sicinnius Bellutus, Caius et Publius Licinius, et Caius Icilius Ruga, page 395. On donna à ces cinq tribuns, de la première création, deux substituts, qui furent appellés Ediles, page 396. L'année suivante, 292 de Rome, Spurius Icilius exerçoit le tribunat: Sicinnius et Brutus étoient pour lors édiles, page 413. L'année d'après, 263 de Rome, sous le consulat de M. Minucius Augurinus et d'Aulus Sempronius Atratinus, Brutus étoit encore édile avec Sp. Icilius Ruga, page 422: les tribuns leur ordonnèrent de se saisir de Marcius; ils s'avancèrent pour le prendre, mais les patriciens le défendirent; le len-

demain les tribuns se rendirent à la place publique; le tribun Sicinnius déclara que les tribuns condamnoient Marcius à mort, pour avoir rudement repoussé les édiles, le jour précédent; les Patriciens s'opposèrent à l'exécution de la sentence, et ce fut à cette occasion que Brutus, cet orateur populaire, s'aboucha avec Sicinnius. Brutus étoit donc édile, et non pas tribun, le jour que les tribuns lui ordonnèrent de se saisir de Marcius. Ce fut le lendemain qu'il s'aboucha seul à seul avec Sicinnius : il étoit donc encore édile, du moins je ne crois pas qu'on puisse prouver qu'en une nuit, il eût passé de l'édilité au tribunat. Portus, par conséquent, s'est trompé en lui donnant dans cette occasion le titre de *tribunus plebis.* Il y a dans le Grec, *dèmogogos* : ce mot signifie proprement un homme qui gagne le peuple, qui le mène, qui le con-

duit par ses discours. Portus l'a rendu par *tribunus*. C'est en effet une épithete qui peut convenir aux tribuns, parce qu'ils haranguent le peuple, et qu'ils le tournent comme ils veulent : elles conviennent aussi aux édiles, qui souvent s'entremettoient dans les assemblées, et se mêloient de donner des avis. Mais dans l'endroit dont il s'agit, la qualité de démagogue ne peut donner celle de tribun à Brutus, qui, comme je l'ai fais voir, n'étoit alors qu'édile ou substitut des tribuns.

9. Page 300. *Primum ovatio sic dicta estab eventu.* Cette expression n'est pas claire pour tout le monde. *Ab eo quod tunc eveniebat* auroit rendu le Grec plus littéralement et d'une manière moins ambigue, au lieu qu'il n'est pas impossible, que, faute de réflexion, on s'imagine que la phrase de Portus veut dire qu'ovation signifie évenement.

10. Page 596. *Pars una ad urbis præsidium est relicta, cui præerat L. Fabius vir Consularis.* Le Grec, la traduction de Gelenius et celle de Lapus, portent *Quintus* au lieu de *Lucius*. Et Tite-Live parlant de la même année, s'exprime en ces termes *Quintus Fabius præerat urbi.* Il falloit donc mettre *Quintus* au lieu de *Fabius*, dans la traduction de Portus, afin de la rendre conforme au texte Grec.

11. Page 14. *Maxima* (Pelasgorum) *pars per loca mediterranea se contulit ad Dodoneos suos cognatos. Mediterranea* s'entend du milieu des terres: mais ce mot approche trop de la mer que nous appellons aujourd'hui Méditerranée; il falloit mettre une autre expression à sa place, afin que personne ne fût en danger de s'y tromper. Et page 417. *Legati.. ex maritimis et Mediterraneis emporiis...frumentum.... advexerunt.*

Mediterraneis distingue les villes du milieu des terres, d'avec les villes maritimes. On peut croire néanmoins que ces deux mots sont synonymes, et qu'ils ne signifient tous deux que la même chose, savoir : les ports de la Méditerranée.

12. Page 22. *Pelasgi .... urbem Crotonem... ceperunt ; atque, hac belli sede usi, eam quæ nunc Tyrrhenia vocatur condiderunt.* Je ne crois pas qu'il ait jamais eu de ville appellée *Tyrrhenie.* Denys veut donc dire que les Pelasgues peuplerent la Tyrrhenie, et qu'ils y bâtirent des villes. Mais si l'on n'a pas bien étudié la Géographie ancienne, on s'imagine facilement qu'il y a eu une ville appellée *Tyrrhenie. Eam* est susceptible de deux sens dans le Latin, de même que dans le Grec. Il auroit été bon de l'expliquer en ajoutant *regionem* ou *provinciam.*

13. Page 49 : *Dardanus .... in eâ*

quæ nunc Troas appellatur, urbem.. condidit, agris ipsi à rege Teucro datis . . . . . hunc autem . . . . . . ex Attica in Asiam migrasse et Xypeteensis pagi principem fuisse tradunt. Il est certain que *hunc* se rapporte à *Teucer* et non pas à *Dardanus*, et que Teucer avant que de passer en Asie, étoit prince du bourg de Xypète, dans l'Attique, selon Strabon. On ne s'y tromperoit point, si l'éditeur d'Angleterre avoit ajouté *Teucrum* après *hunc*, et s'il avoit mis cette phrase de Lapus, folio 15 verso ligne 12: *Commigrasse ex Attica in Asiam populo Exypotea imperantem*, à la place de celle de Portus qui n'est pas assez littérale, et dont les deux mots *principem fuisse*, semblent dire que le bourg où Teucer régna, étoit en Asie. Et page 22. *Ex Pelasgo... natus est Phrastor; ex hoc Amyntor; ex Amyntore, Teutamides; ex Teuta-*

mide, *Nanas: hoc regnante Pelasgi...: pulsi fuerunt.* Si l'on ne réfléchit, on ne voit pas tout d'un coup, si *hoc* se rapporte à *Nanas* ou à *Pelasgue*, etc. L'éditeur pouvoit ajouter *Nana* après *hoc*, et personne ne s'y seroit trompé.

14. Page 293. *Castra posuit...: Valerius.......ad Anienem fluvium, qui ex urbe quæ Tibur vocatur, præceps et cum impetu de alto saxo labitur.* Si l'on ne sait pas que le Teverone a sa source bien au-delà de Tibur, on peut se méprendre à cette expression, *ex urbe labitur*, et on s'imagine que le fleuve prend sa source de cette ville.

15. Page 57: *ait Æneam....è Molossis Italiam appulsum.* Comment distinguer si *Molossis* marque une ville ou une contrée, un pays, une province, à moins qu'on ne sache qu'il n'y a jamais eu de ville appellée *Molossie.*

16. Page

16. Page 588. *Senatus verò, tribunis plebem legis agrariæ stimulis iterùm concitantibus, Æmilioque altero consule ipsis favente, quod vellet pauperes demereri atque eos sublevare, partem aliquam de Antiatum agro, superiore anno armis capto et occupato, illis dividere decrevit.* Comment deviner si *quod vellet* tombe sur le sénat ou sur le consul Emilius; à moins qu'on ne consulte le bon sens et qu'on ne fasse attention à ce qui suit et à ce qui précède. C'est une de ces phrases à double sens, qu'il falloit rendre plus claire et plus conforme au Grec. Elle n'est point ambigue dans la traduction de Gelenius pag. 615: *Tribunis rursùm Plebeios ad petendam agrorum divisionem concitantibus, et adjuvante illos Æmilio consule, senatus demereri ac sublevare inopes cupiens, decrevit eis dividi etc.* Il est évident que c'est le sénat,

et non pas Emilius, qui vouloit gagner le cœur des pauvres, et qui cherchoit à se concilier leurs bonnes grâces. Cette dernière traduction est plus littérale et plus conforme au Grec que celle de Portus, *senatus cupiens*.

17. Page 620. *Romani .... sacro sanctos feciales ad eum miserunt, deos geniosque testantes, si suum jus obtinere non potuissent, se pium justumque bellum inferre coactum iri.* Dans le Grec, *testantes* se rapporte à *Romani* et non pas à *feciales*; car il est au nominatif. Dans le Latin, au contraire, il semble qu'il se rapporte à *feciales*.

18. Page 632. *Retuli quatuordecim coronas vicias .... et octo alias quibus à summis imperatoribus ornatus fui.* On ne voit point par le Latin, de quelle espèce étoient ces huit dernières couronnes. Le Grec marque que Siccius les avoit reçues, pour

s'être comporté avec valeur dans les combats. La traduction de Portus marque la même chose dans l'édition Latine *in-folio* de 1592, pag. 347: *et octo alias quibus ob operam in acie navatam à summis imperatoribus ornatus fui.* L'éditeur d'Angleterre a oublié ces cinq mots: par cette omission, un lecteur, qui ne sait pas le Grec, est fort embarrassé; il se persuade aisément, que ces huit couronnes étoient des couronnes civiques: quoique dans le premier membre de la phrase, Siccius ait déja parlé des couronnes civiques.

19. Page 650. *Legislator creatus est Appius, et cum eo.... ex reliquis patriciis quos ille charos habebat*, M. Cornelius, M. Servilius, L. Minucius, etc. Le Grec porte *Sergius* dans l'édition de Sylburge et dans celle d'Angleterre, *M. Servilius*, dans celle de Robert Etienne. On convient que la meilleure leçon est

M. Sergius; elle est autorisée par Tite-Live et par Denys d'Halicarnasse, en plusieurs endroits. Gelenius et Portus ont suivi la leçon de Robert Etienne, parce qu'ils traduisoient sur son édition Grecque. Mais Sylburge et M. Hudson ont mis dans le texte Grec *M. Sergius*: ils devoient donc, pour rendre le Latin conforme au Grec, substituer *M. Sergius* à *M. Servilius*, celui-ci dans la traduction de Portus, et celui-là dans celle de Gelenius. Faute de cette attention, les lecteurs qui ne consultent que le Latin, y sont trompés.

20. Page 675. *Vir de plebe L. Virginius, rebus bellicis nulli secundus, cohortis cujusdam dux, quinque illis legionibus præfectus fuerat qui inÆquos expeditionem fecerant.* Le Grec signifie, qu'un certain Plébéien, nommé Lucius Virginius, un des plus braves qui fût dans

toute l'armée, commandoit en qualité de Centurion, une compagnie des cinq légions qui étoient sur les terres des Æques. La traduction de Gelenius présente le même sens, page 709. *Vir quidam ex plebeis L. Virginius, nullo bellicis virtutibus inferior, inter quinque agmina Æquis opposita, centuriæ cuidam dux præfectus erat.* D'ailleurs, il est certain et par Tite-Live et par Denys d'Halicarnasse dans la suite de cette histoire, que Virginius n'étoit que centurion, dans une des cinq légions que commandoient les Décemvirs. Au contraire, selon la traduction de Portus, c'est Virginius luimême, qui, de simple colonel d'un régiment, étoit parvenu au commandement de ces légions. Au reste la traduction de Portus ne présente pas un sens si contraire à l'histoire dans l'édition de 1592, *in-folio;* la voici. *Vir de plebe L. Virginius,*

rebus bellicis nulli secundus, qui in quinque illis legionibus Cohortis dux erat, præfectus erat iis qui in Æquos expeditionem fecerant. Elle signifie que Virginius commandoit, non pas à cinq légions, mais dans ces cinq légions en qualité de chef d'une cohorte. L'éditeur d'Angleterre au lieu d'éclaircir ce qu'il y avoit d'obscur dans cette phrase, l'a rendue plus obscure et plus contraire à l'histoire par la transposition de quelques mots.

21 Page 677. *Est mihi paterna serva*, dit Claudius, qui vouloit enlever la jeune Virginie, en qualité d'esclave, pour la livrer au Décemvir Appius, qui en étoit passionément amoureux, *quæ per multos annos mihi servivit. Huic gravidæ, quod ipsi esset familiaris et cum ipsa consuetudinem haberet, persuasit virginii uxor, ut si peperisset infantem, sibi traderet.* Le Grec signifie:

j'ai une esclave que mon père m'a laissée, et qui me sert depuis long-temps; pendant qu'elle étoit enceinte, la femme de Virginius, chez qui elle alloit souvent et dont elle étoit amie, l'engagea à lui donner son enfant, dès qu'elle l'auroit mis au monde. Le Latin de Portus peut être ambigu pour ceux qui ne font attention ni à la bienséance, ni à la vraie signification des termes. On s'imagine que *paterna serva* étant la même chose que *serva relicta à patre*, on doit rapporter *ipsi* à *patri*, et que *consuetudinem habere* doit s'entendre du commerce d'un maître avec son esclave; sur ce principe, on fait dire à Claudius, que son père avoit eu commerce avec son esclave, et qu'elle en étoit devenue enceinte: on ne fait aucune attention que cela ne convient point dans la bouche d'un fils, et que les enfans nés du commerce d'un maître

avec son esclave, n'étoient pas ordinairement traités comme esclaves. C'est le Latin de Portus qui en est la cause. Il veut traduire élégament, et il fait tomber ses lecteurs, dans de grandes absurdités. Gelenius ne les expose point à de pareilles bévues: *Est mihi ancilla paterna*, dit-il, page 710, *quæ jàm admodum longo tempore mihi servit; ea cum esset gravida, virginii uxor, ad quam familiariter itabat, ei persuasit ut, cum peperisset, infantem sibi daret.* Cela est clair; on voit qu'il ne s'agit point ici de commerce d'un maître avec son esclave, mais de fréquentes visites d'une esclave chez une dame voisine.

22. Pag. 678. *Quandoquidem Claudius, per quindecim annos se nullâ affectum injuriâ dixit, hoc judicium celeriter peragi vult, si quis alius de rebus tantis decertaret, se atrocem perpeti injuriam existimaret.... Nos*

verò etc. c'est-à-dire, selon le Grec, puisque Claudius veut que l'affaire soit promptement décidée, lui qui pendant l'espace de quinze ans ne s'est jamais plaint qu'on lui eût fait aucun tort, un autre que moi, dans un cas pareil, se plaindroit peut-être qu'on lui (*à cet autre*) feroit une injure atroce..... Pour nous etc. Il est évident, par le Grec, que le premier *se* se rapporte à Claudius, et le second à cet autre qui seroit dans un cas pareil. Mais cela n'est pas si clair dans le Latin, où un lecteur, moins judicieux qu'imaginatif, peut rapporter les deux *se* à Claudius et prendre la phrase dans ce sens, Claudius... s'il se trouvoit dans un cas pareil...... se croiroit fort offensé, etc. La traduction de Gelenius est moins ambigue, parce qu'il n'a point mis cette expression *si quis alius*, ni les deux *se* qui peuvent faire tomber dans l'erreur.

Quoniàm litem Claudius citò decerni vult, dit-il, page 712, *cùm tamen intrà quindecim annos de nullâ conquestus sit injuriâ, alius quispiam in ejusmodi discrimine atrocem sibi injuriam fieri quereretur..Sed nobis* etc.

23. Page 694. Les Ariciens et les Ardeates sont en procès pour des terres; ils prennent les Romains pour juges de leur différent. Scaptius représente que ces terres n'appartiennent ni aux Ariciens, ni aux Ardeates, mais à la république Romaine. Le peuple assemblé étoit prêt à donner ses suffrages et à les mettre dans deux urnes, l'une pour les Ariciens, l'autre pour les Ardeates. Sur les remontrances de Scaptius, on prend d'autres mesures; on fait apporter une troisième urne pour le peuple Romain: c'est dans cette urne que la plupart du peuple met ses suffrages; par-là, les terres en question se trouvent adjugées

aux Romains, les Ardeates et les Ariciens en sont frustrés. *Tertiùm jusserunt urnam in unâquâque tribu poni pro populo Romano; . . . . . :* dans le Grec, ce qui signifie qu'on mit une troisième urne dans chaque tribu. La traduction de Portus dit, au contraire, qu'on apporta des urnes pour la troisième fois, ou que le peuple donna ses suffrages pour la troisième fois, quoiqu'il ne paroisse point qu'on eût donné les suffrages avant que Scaptius eût fait ses remontrances. Il faudroit donc mettre *tertiam urnam*, dans la traduction de Portus, au lieu de *tertium urnam.* Celle de Gelenius est claire et conforme au Grec, page 730 : *Jusserunt tertiam urnam pro populo Romano poni, in quam mitterentur suffragia.*

24. Dans la même page. *Ex Hetruscis quoque Veientes se ad defectionem parare dicebantur.* Le Grec

signifie qu'entre les peuples de la Tyrrhenie, les Veiens paroissoient se disposer à une révolte, contre la république Romaine. C'est le sens de la traduction de Gelenius, page 730. *Veientes inter Hetruscos defectionem parare dicebantur.* Mais ces termes de celle de Portus, *ex Hetruscis*, semblent insinuer que les Veiens se détachoient des Hetrusques et se révoltoient contre les villes de leur nation.

Ce n'est pas seulement dans la traduction de Portus qu'on trouve des ambiguités et des différences entre le Grec et le Latin. Il s'en rencontre dans la traduction Latine des extraits sur les vertus et les vices, faite par M. de Valois, et l'éditeur d'Angleterre n'a pas moins négligé celles-ci que les précédentes.

25. Page 708. *Cum Venusiam, quæ à Postumio capta erat, bis mille colonos senatus mitti censuisset*, etc.

Le Grec porte vingt mille, ou plus littéralement, deux fois dix mille, ... *Bis mille* est donc une faute: elle se trouve dans les extraits de M. de Valois *in*-4.° 1634, page 535, d'où elle a passé dans l'édition d'Oxford. C'étoit à l'éditeur à la corriger, afin de rendre la traduction Latine conforme au texte Grec.

26. Dans la même page: *Postumius... adversùs Fabium exercitum movit, ut nisi sponte provinciâ excederet, armis illum invitum cogeret.* Le Grec dit que Postumius fit marcher ses troupes contre Fabius, pour l'obliger à se démetre de sa charge, c'est-à-dire, du commandement de l'armée qu'il conduisoit en qualité de proconsul. Le mot *provincia* dans la traduction, répond au Grec archès et signifie charge, dignité, commandement; mais c'est une expression trop fine pour ceux qui n'entendent pas le Grec, et qui savent fort mé-

diocrement le Latin ; il y a danger qu'ils ne s'imaginent que Postumius vouloit obliger Fabius à sortir de la province.

Cet article paroîtra peut-être ennuyeux, de même que le suivant, aux personnes qui n'aiment pas la critique. Si, cependant, on les rapproche l'un de l'autre, ils ne laisseront pas de faire plaisir. C'est dans ce dessein que je marquerai les passages de la traduction Française, des mêmes chiffres Arabes dont j'ai marqué ceux de la version Latine de Portus, afin qu'on les compare. Au reste, tout ce que je viens de dire de l'édition Grecque-Latine d'Oxford, ne diminue rien de son prix. On rendra toujours justice à l'éditeur sur son érudition, sa science et son exactitude. C'est l'attention qu'il a apportée à nous donner le texte très correct, avec la chronologie à la marge, les notes au bas

de chaque page, les extraits de M. de Valois touchant la vertu et le vice, les additions et variantes du MS du Vatican, qui ne lui a pas laissé le temps de corriger le Latin d'un bout à l'autre, dans tous les endroits où il n'est pas conforme au texte Grec de cette édition. Quant aux autres endroits qui sont susceptibles de deux sens, si quelqu'un prend le travers et donne dans le sens contraire à l'historien, ce sera plus sa faute que celle de Portus ou de M. Hudson, qui n'ont pas été obligés de prévoir qu'il se trouveroit des lecteurs ou assez ignorans et assez incapables de réflexions, pour se tromper presque à toutes les phrases où il y a la moindre ambiguité, ou assez présomptueux pour vouloir expliquer aux autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes.

Lorsque je formai le dessein de traduire les Antiquités Romaines de

Denys d'Halicarnasse, j'étois étonné qu'entre tant de savans qui nous ont donné, en françois, un grand nombre d'anciens auteurs tant Grecs que Latins, personne n'eût daigné prêter la plume à celui-ci. Je n'en connoissois alors aucune traduction Françoise. Depuis ce temps-là j'ai appris par la bibliotheque de Duverdier, que Pierre Meissonier, médecin de Lyon, se vantoit d'avoir traduit du Grec, les onze livres de Denys Halicarnassien. Mais je n'ai pu découvrir cette traduction dans les bibliotheques, et je ne connois personne qui l'ait vue ou lue; c'est une marque que l'auteur ne l'a jamais rendue publique, ou, qu'au moins, elle n'est pas venue jusqu'à nous. J'avois donné le projet de ma traduction et proposé les souscriptions, quand j'appris que le R. P. le Jai, de la Compagnie de Jésus, faisoit imprimer Denys d'Halicarnasse en François.

François. Cette concurrence me surprit, et j'aurois volontiers laissé le champ libre à un homme d'une si grande réputation. Mais engagé envers le public, par un certain nombre de souscriptions déjà reçues, il ne me fut pas permis de reculer. Ce que j'ai dit jusqu'ici des différentes éditions et des versions Latines de Denys d'Halicarnasse, me met dans la nécessité de parler de la traduction française du P. le Jai. Je suivrai sur ce point la même regle que dans les articles précédens. Je me contenterai d'exposer aux lecteurs les jugemens qu'en ont portés le journal de Trévoux du mois de Janvier dernier, l'auteur de cinq lettres critiques insérées dans les Mercures françois de Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, et l'auteur d'une réponse aux deux premières lettres critiques, imprimées chez Grégoire Dupuis, rue saint Jacques, *in-douze.*

Denys d'Halicarnasse, disent les journalistes, s'assure, par lui même, une constante supériorité de réputation, parmi les doctes de profonde littérature; et cette prééminence ne tombera qu'avec eux : la chûte s'avance; pour ressource, il est un monde entier d'autres personnes, dont l'estime n'honoreroit pas moins la mémoire de Denys d'Halicarnasse, et l'auroit lui-même flatté davantage: ce sont une infinité d'honnêtes gens sans Grec, connoisseurs néanmoins par génie, lecteurs par goût, studieux sans besoin, et savans sans le savoir: ils ne connoissent que de nom, Denys d'Halicarnasse; son Grec le leur rend inaccessible: aujourd'hui l'on produit Denys d'Halicarnasse dans ce nouveau monde. Un interprete également bienfaiteur et du public et de l'auteur, acquiert tout à coup, à celui-ci, un nombre innombrable d'honorables admira-

teurs, qui l'estimeront par tout son mérite personnel d'historien et d'écrivain, tandis que les savans de métier s'acharneront à son Grec.... C'est à regret que nous nommons version ou traduction, cet ouvrage: ce n'est point un langage Grec rendu en langage François; c'est l'expression immédiate des pensées de Denys d'Halicarnasse; la conformité du François avec le Grec, n'est point celle d'une copie à l'original, mais celle d'une copie avec l'autre copie. On prend plus aisément un auteur, quand on tient de son génie et de son caractère; et d'imitateur fidele, on devient avec moins d'effort, un fidèle interprète. Sur ce pied, Denys d'Halicarnasse, homme solide et vrai, sage et judicieux, laborieux et infatigable, exact et appliqué, vif et éloquent, amateur des lettres, à trouvé son véritable traducteur; et il n'est pas étonnant, qu'il l'ait si

long-temps attendu.... On peut juger de la religion du traducteur, à peser scrupuleusement les termes de son auteur, par la réflexion subtile qu'il fait faire sur le mot *isopsèphia;* savoir que l'égalité des suffrages, signifiée par ce nom, se trouve quelquefois dans un nombre de voix inégal; puisque Denys avance que Coriolan, qui de vingt et une voix, en avoit douze contre lui, eût été absous par le bénéfice de la loi touchant l'égalité des suffrages. si deux voix se fussent jointes aux neuf qui lui étoient favorables; c'est-à-dire, s'il eût eu pour lui onze voix contre douze; c'est qu'en matière criminelle, une voix de plus ne suffisoit pas pour condamner; c'étoit le même effet que si le nombre des voix eût été égal de part et d'autre..... La table même des matières se sent tout-à-fait de l'esprit exact et arrangé de son auteur. Sous chaque nom de

personnes, ou de villes, ou de nations, ou de dignités, etc. On en trouve l'histoire sommairement digérée suivant l'ordre des faits qui la concernent, et qui sont répandus dans le corps du livre; si bien que les histoires particulières, font de la table, un abrégé alphabétique des Antiquités de Denys d'Halicarnasse, Voilà un éloge accompli d'un traducteur. L'auteur de la réponse aux deux lettres critiques, qui, à en juger par le style, paroît à plusieurs personnes, être le même que celui du précédent panégyrique, enchérit en quelque façon sur ces louanges. On reconnoît, dit-il, dans le traducteur une justesse infinie à assortir son langage aux pensées précises de l'auteur étranger.... Conduit dans l'intérieur de son travail, j'ai été à portée d'y apercevoir une infinité d'attentions secretes, de recherches approfondies, de combinaisons qui sont

comme les travaux souterrains, dont le lecteur goûte le fruit sans le connoître, mais qui font toucher au doigt la religion du traducteur, et sa scrupuleuse exactitude à n'être que le porteur de la pensée de son auteur. C'est sur ce principe que M. de Regeri, censeur de la réponse, assure dans son approbation, qu'elle fait voir clairement la foiblesse et l'injustice de la prétendue critique, laquelle, comme il s'en explique, sans doute après avoir justifié et vérifié le françois sur le Grec, ne paroît diminuer en rien le mérite, la beauté et la fidélité de la nouvelle traduction. Voilà les éloges qu'on a faits de la traduction du Père le Jai; ils sont amples, je n'ai rien à y ajouter.

L'auteur des lettres critiques convient que tout contribue à prévenir en faveur du traducteur, sa réputation, celle de la compagnie dont il est membre; plusieurs années em-

ployées avec succès dans la capitale du royaume et dans le plus fameux collége de la société, à professer la rhétorique, sont autant de preuves de sa capacité, et l'on est porté à croire que d'une main aussi habile, il ne peut rien sortir que de parfait. Cependant une partie de ces favorables préjugés ne peuvent se soutenir quand on compare la traduction avec l'original.... Le traducteur s'éloigne souvent de la pensée de son auteur; il retranche de l'original; il y ajoute des choses qui y sont contraires, et qui combattent directement ce que nous savons de l'histoire Romaine, par Denys d'Halicarnasse et par d'autres célèbres historiens; il renverse l'ordre des tems, par sa traduction trop libre; dans ses notes, il contredit manifestement le texte de son auteur en voulant le confirmer ou l'expliquer; enfin dans sa chronologie marginale qu'il emprunte de

l'édition d'Angleterre, il a copié jusqu'aux fautes d'impression, pour n'avoir pas consulté l'*errata* qui est à la fin du premier volume de cette édition Grecque-Latine. Je n'entreprends pas de copier tous les passages que cet anonyme a relevés; j'en rapporterai seulement quinze qui répondent aux quinze premiers de l'article précédent, et j'y enjoindrai onze autres dans le même goût. Tout ces passages seront marqués des mêmes chifres Arabes que ceux du Latin de Portus, afin qu'on puisse facilement les comparer.

1. Tome premier, de la traduction Françoise, page 74: Cephalon de Gergithe dit que Rome fut bâtie la seconde année après la guerre de Troie. Il y a dans le Grec *génération* au lieu d'*année*: mais le Latin porte mal à propos *anno*. C'est une de ces fautes dont l'apologiste du P. le Jay veut qu'on enrichisse son *errata* en

cette manière, *année*, lisez *génération.*

2. Page 295 : Des cavaliers Sabins qu'on prit allant faire du bois, confirmèrent ce qu'avoit dit le transfuge. Il faudroit être devin pour distinguer si *equites* dans le Latin de Portus se raporte à *quidam* ou à *Sabinos*.

3. Page 380. Caius Mucius, surnommé Cordo, fit une action digne de mémoire. Denys d'Halicarnasse, selon la première lettre critique, est le seul, qui parle de ce surnom de Mucius : on ne peut donc savoir que par le Grec, que *Cordo* est un datif, qui vient du nominatif *Cordus*. L'apologiste s'appuyaut sur cette réflexion de l'auteur de la lettre critique, raisonne ainsi pour défendre le père le Jay. Denys d'Halicarnasse, comme vous le remarquez, est le seul qui l'ait appellé *Cordos*... une seule fois... ce surnom est originairement Latin ; il se forme de *Cor*... Comme *Fronto*

de *Frons*..... on disoit donc *Cordo Cordonis*.... Denys d'Halicarnasse a traduit le Latin *Cordo* par le mot Grec *Cordos*, de même qu'on traduiroit *Strabo* par *Strabos*. Le P. le Jay a donc pu ramener *Cordos* à son origine Latine, en traduisant *Cordo* au nominatif. Il est donc irrépréhensible : et comme on a le choix de dire *Strabus* ou *Strabo*; ainsi l'on a l'option... en Latin entre *Cordo*... et *Cordus*... et en François, entre *Cordon* qui est le plus régulier et le plus naturel, et entre *Corde* à quoi vous vous attachez. C'est ainsi qu'il donne fort spirituellement sur les doigts à son adversaire. Voyez, Monsieur, lui dit-il ailleurs, combien il est difficile aux censeurs d'échaper à l'humeur pointilleuse de leurs confrères, et combien les plus habiles sont intéressés à rendre la critique indulgente. Il a compté trop légerement sur ces termes de la lettre cri-

tique, le seul. L'autorité d'Aurele-Victor qui donne à Mucius le surnom de *Cordus*, et celle de Tacite qui parle de Cremutius *Cordus*, détruit son raisonnement Grammatical; elle l'oblige, lui-même, d'abandonner *Cordo* et *Cordon* pour s'attacher à *Corde.* D'ailleurs que peut-il dire, sur ces endroits de la traduction françoise: le gouvernement de Philiscon magistrat d'Athenes, tome 2, page 451 et 452: le gouvernement de Callia, archonte d'Athenes, page 410: Miron exerçoit à Athenes la magistrature, tome 1, page 404? Prouvera-t-il que ces trois ablatifs absolus de la traduction Latine, *Myro*, *Philisco*, *Callia*, font de même au nominatif? En enrichira-t-il son *errata*? Il faudra donc un *errata* non-seulement pour le corps du livre, mais encore pour la table des matières où l'on trouve *Miron*, *Philiscon*, archontes d'Athenes, avec

un exact renvoi aux pages qu'on vient de citer? L'option sera ici plus difficile pour lui, qu'entre *Cordon* et *Corde.*

4. Page 68 : La trentième année de la fondation de Lavinium.... Ascagne bâtit Albe... où il fit passer tous les Laurentins. Le mot *Laurentins* ne se trouve dans aucune édition Grecque, mais seulement dans la version de Lapus et dans celle de Portus. L'édition de Sylburge et celle d'Angleterre, dont le P. le Jay s'est servi, comme il en avertit dans sa préface, portent les Laviniens. Mais dans le Latin de Portus qui est à côté, on lit *Laurentinis.* Il est difficile de se persuader que le P. le Jay ait plutôt pris ces *Laurentins* dans la version de Lapus dont il n'avertit point qu'il se soit servi, que dans le Latin de Portus.

5. Page 167. Dans ces sortes de divertissemens, on voit une troupe

de jeunes gens vêtus de riches habits, le casque en tête, l'épée au côté, et des palmes à la main, passer en revue... Tout cet appareil me paroît une image naturelle des anciens Saliens. » Ce n'est point Portus, qui par quelques mots ambigus, a trompé le P. le Jay, c'est son imprimeur qui au lieu de *parmas* a mis *palmas*. Quand on veut traduire un auteur Grec et qu'on n'entend pas la langue en laquelle il a écrit, il faudroit au moins consulter exactement les versions Latines, et les comparer ensemble, afin de redresser l'une par l'autre : lorsqu'on n'en consulte qu'une, on est en danger d'en copier les fautes, même jusqu'aux fautes d'impression. Si le P. le Jay avoit eu recours à la traduction Latine de Gelenius, il y auroit trouvé *parmas* au lieu de *palmas*, page 130, l. 41 ».

6. page 159 et 160. On ne peut pas dire que Romulus ait dédié jamais à

Vesta le lieu où l'on garde le feu sacré. La preuve en est évidente, puisque ce lieu est au-delà de l'ancienne Rome, qu'on appelle *Quarrée*, et qui fut bâtie par Romulus. Pour le temple où tout le monde venoit honorer la déesse, il n'est point d'auteurs qui ne le placent dans le plus bel endroit de Rome, et personne ne le met hors des murs. „ Dans cette phrase, tout le raisonnement de l'auteur Grec est détruit; le voici. Romulus n'a jamais dédié à Vesta le temple où l'on conserve le feu sacré. La preuve en est évidente; car ce lieu est hors de l'ancienne Rome, qu'on appelle Quarrée, et qui fut bâtie par Romulus. Or, tous (c'est-à-dire, tous les fondateurs des villes, et non pas tous les auteurs ou historiens) placent le temple commun de Vesta dans le plus bel endroit de la ville (qu'ils bâtissent, et non pas dans le plus bel endroit de Rome)

et personne ne le met hors des murs. Romulus ne bâtit donc point le temple que nous voyons aujourd'hui; car ce temple est hors de l'enceinte de Rome Quarrée. Cela paroît évident, par ce qui précéde et par ce qui suit dans l'auteur Grec. Ce n'est pas que la phrase Latine de Portus, prise en elle-même et séparément de ce qui l'accompagne, ne puisse avoir le sens que lui donne le P. le Jay. Mais par le raisonnement, il est clair que Portus donne au mot *vero*, non le sens de notre *pour* François, mais celui de la conjonction *or*, et qu'il s'en sert ici par élégance, en la place d'*atqui*, qui marque la mineure dans un syllogisme. Je ne fais que copier les propres termes de la troisième lettre critique. J'avouerai ici, que le même contre-sens s'étoit glissé dans ma traduction: J'ai reconnu cette faute; je l'ai corrigée par un carton, sur le raisonnement

et presque dans les termes et les expressions de la lettre critique.

7. Page 63, tome 2. Nous sommes maîtres de leurs femmes, de leurs pères et mères et de toute la parenté, et il ne tiendra qu'à nous de les égorger en leur présence, s'ils ont l'audace de nous attaquer, et de leur faire connoître qu'ils doivent s'attendre, eux-mêmes, à un pareil traitement. S'ils savoient que nous fussions dans cette disposition, ne doutez pas qu'ils ne missent bas les armes et qu'ils ne vinssent en pleurs implorer notre clémence, prêts à se soumettre à telles conditions qu'il nous plairoit de leur imposer. Les liaisons du sang sont bien fortes, et les plus mutins ne peuvent se résoudre à oublier ces liaisons. Le Grec dit: qu'une nécessité aussi dure (que celle de voir égorger, à ses yeux, ce que l'on a de plus cher) est extrême, et capable non seulement

ment d'abattre les cœurs les plus fiers, mais encore de les anéantir. La pensée de la traduction est donc toute du P. le Jay, et elle lui est venue immédiatement du Latin de Portus. Le traducteur ayant changé le sens de *necessitates*, s'est vû contraint, par une suite nécessaire, de changer aussi celui des mots qui y ont rapport. Quelle différence.... entre cette phrase : les plus mutins ne peuvent se résoudre à oublier les liaisons du sang, et ces termes Latins si énergiques, *quosvis arrogantes animos frangere et penitus dejicere possunt.*

8. Page 127, tome 2. Lucius Junius Brutus, cet orateur populaire, qui exerçoit pour lors le tribunat, voyant l'embarras de Sicinnius, s'abouche seul à seul avec lui, etc. C'est qu'il y a dans le Latin, *tribunus plebis.* Portus s'est trompé et a trompé le P. le Jay.

9. Page 401, tome. 1. Pour moi je crois que le mot d'ovation n'a signifié d'abord qu'événement. Le Grec porte, que d'abord Evastès s'appelloit ainsi de ce qui se pratiquoit ou de ce qui arrivoit dans ces sortes de cérémonies; c'est-à-dire, je crois, des acclamations dans lesquelles on répétoit souvent *éû*, *éuoî* ou *éùán*, d'où l'on forma *Evare* et *Evastès*. C'est donc par le secours du Latin de Portus, que le traducteur a donné à ovation, la signification d'événement : le monde littéraire lui est redevable de cette découverte,

10. Page 374. tome 2. On laissa des troupes pour la défense de la ville, sous la conduite de L. Fabius homme consulaire. „ On lit dans le Grec, *Quintus*, et dans le Latin, *Lucius*. N'est-il pas fort naturel qu'un traducteur qui s'en rapporte au Latin, mette de même dans son Fran-

çois, et pourquoi voulez-vous qu'en cet endroit plutôt qu'en d'autre, il ait dû consulter le Grec. Au reste, ce n'est point ici une de ces fautes dont on doit enrichir l'*errata*. Le traducteur se soutient. Lisez sa table des matières; elle se sent tout à fait de son esprit exact et arrangé. Dans la lettre F, vous trouverez l'article qui a rapport à cet endroit de sa traduction, en ces termes: *Fabius* (*Lucius*) consulaire, commis à la garde de la ville: page 374 ».

11. Page 18, tome 1. Le plus grand nombre (*des Pelasgues*) vint par la Méditerranée chercher un azile chez les Dodoniens leurs parens. Le Grec leur épargne les frais de la navigation et les fait arriver à Dodone, par le milieu des terres. Et page 121, t. 2. Ceux que les Romains avoient envoyés dans les ports de la méditerranée, pour amener du bled rapportèrent de quoi remplir les

greniers publics. » Il est visible que le P. le Jay a appliqué l'adjectif Latin *mediterraneus*, à cette étendue de mer que nous nommons la *méditerranée.* L'Apologiste répond à la première objection. Le P. le Jay, dit-il, avoit écrit que ce nombre (*des Pelasgues*) vint par le pays *Méditerranée*, ou par la campagne *Méditerrannée*, ou par la région *Méditerranée.* Le mot du milieu, *région*, par exemple, s'étant perdu dans les épreuves et sous la plume des correcteurs, ce nombre s'est trouvé venu par la Méditerranée. C'est ainsi que nous restituons tous les jours les textes; et quelle source féconde n'ouvriroit-on pas aux censures, par l'injustice la plus pernicieuse! si, recherchant toutes les fautes d'impression d'un livre, on avoit droit de rendre l'auteur responsable des mauvais sens qui en résultent. Cette réponse sera de mise, si l'on accorde

deux choses : premièrement, qu'il est d'usage, dans notre langue, de dire ; le pays, la campagne, la région Méditerranée, pour signifier le milieu des terres : secondement, qu'il est probable que le mot *région*, ou *pays*, ou *campagne* se soit perdu dans les épreuves et sous la plume des correcteurs, sans que le traducteur en ait dit un seul mot dans son *errata*. Pour la seconde objection, je ne vois pas quelle réponse on peut y donner. Dira-t-on que par les ports de la Méditerranée, le traducteur a voulu marquer les ports de la campagne, du pays, de la région Méditerranée. L'Apologiste ne sera-t-il pas obligé de chercher une autre réponse.

12. Page 29, tome 1. Les Pelasgiens prirent Crotone. Cette ville fut long-temps le siége de la guerre. Ensuite ils bâtirent la ville qu'on nomme Thyrrhénie. „ On n'a jamais connu de ville appellée Thyrrhénie:

notre traducteur en est le premier er le seul fondateur ».

13. Page 64, tome 1. Pour Dardanus, il fonda une ville . . . . dans la Troade, avec l'agrément de Teucer qui lui donna des terres. Plusieurs disent que Dardanus retourna d'Attique en Asie, et qu'il commanda dans le bourg de Xypete. » Le *hunc* de la traduction Latine, doit se rapporter à Teucer, et non pas à Dardanus. Ce fut donc Teucer et non Dardanus, qui passa d'Attique en Asie; d'Attique, dis-je, où il étoit prince du bourg de Xypete, il passa en Asie, et non pas il retourna en Asie: car c'est la première fois qu'il y passe ». Et page 29. De Pelasge, nâquit Phrastor; Phrastor fut père d'Amyntor; Amyntor eut pour fils Teutamide, qui fut père de Nanas. Sous le règne de Pelasge, les Pelasgiens furent chassés. Le Grec porte sous le regne de celui-ci, *hoc re-*

gnante, c'est-à-dire sous le regne de ce Nanas et non pas de Pelasge. C'est ici une de ces fautes qu'on doit mettre dans l'*errata*: on rend le texte plus à la lettre, dit l'apologiste, en mettant sous le regne de celui-ci, sans le nommer Pelasge ».

14. Page 391, tome 1. Valérius établit son camp sur les bords du Téveron, qui prend sa source d'une ville qu'on appelle Tibur. Là, il tombe d'une montagne avec impétuosité. L'Apologiste justifie pleinement le P. le Jay sur ce point. Notre traducteur, dit-il, imaginant avec feu cette course rapide du Téveron à sa fameuse cascade, qui est à la sortie de Tibur, anime la scene et envisageant ce fleuve avant le saut, sous l'idée d'un homme qu'on dit qui pour sauter et pour courir, prend sa secousse; il écrit que le Téveron prend sa secousse d'une ville qu'on appelle Tibur... Mais le

manuscrit tombe malheureusement en partage aux soins d'un Imprimeur habile qui ne fait nulle doute que la secousse d'un fleuve ne soit une erreur, et qu'il ne faille mettre, le Téveron prend sa source. . . . Un traducteur, en ces cas, n'est qu'à plaindre: et quiconque passe par l'impression, en ces temps-ci, le plaint sans doute. C'est encore sur une pareille bévue d'Imprimeur, dit-il ailleurs, qu'on impute au P. le Jay d'avoir fait naviguer, sur terre, Enée et ses gens. Pour entendre ceci, il faut rapporter le passage de la traduction et l'objection de la première lettre critique. Le Père le Jay traduit en ces termes, page 52, tome 1. D'Ambrace, en cotoyant le rivage, Anchise conduisit la flote à Buthrote, tandis qu'Enée avec l'élite de ses troupes, en deux jours de chemin, gagna Dodone pour y consulter l'oracle.... Ils mirent ensuite

à la voile, et ils rejoignirent leur flote en quatre jours. Le Grec dit, page 40, de l'édition d'Angleterre, qu'Anchise conduisit la flote d'Ambrace à Buthrote; qu'Enée et l'élite de ses troupes, allèrent en deux jours de chemin (*ce qui marque assez que ce fut par terre*) à Dodone; qu'ils partirent ensuite de Dodone, et qu'après quatre jours de marche (*encore par terre*) ils rejoignirent leur flote à Buthrote; mais le P. le Jay aime la navigation. Le traducteur, à l'intention duquel rien n'échappe, continue son apologiste, avoit écrit: ils rejoignirent leur flote en quatre jours; ils mirent ensuite à la voile: mais comme ces mots, ils mirent ensuite à la voile, étoient ajoutés au texte, soit que l'Imprimeur les ait trouvés en marge ou entre les lignes, il les a transposés.... c'est à cette faute d'impression, si visible à quiconque sait lire, que

j'ai destiné une place dans l'*errata*... Nous y ajouterons donc, pour fruit de vos découvertes, page 52, ligne 25, ils mirent ensuite à la voile et ils rejoignirent leur flote en quatre jours, *lisez*, ils rejoignirent leur flote en quatre jours, et ils mirent ensuite à la voile.

15. Page 74, tome 1. L'écrivain qui a parlé des prêtresses d'Argos, raporte qu'Enée partit de Mollossie. Et à la marge, il remarque que Molossie est une ville d'Epire. „ Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de ville appellée Molossie, quoique je connoisse un pays de ce nom dans l'Epire; c'est donc encore ici une nouvelle ville de la fondation du P. le Jay „. L'Apologiste ote adroitement cette faute de dessus le compte du traducteur. C'est sur l'Imprimeur qu'il la rejette, et il en enrichit son *errata* en ces termes: ville d'Epire, *lisez au pluriel*, villes d'Epire. Selon

cette correction, pour marquer la Champagne, la Picardie, la Gascogne, il suffira de déterminer chacune de ces provinces par ces mots : *villes de France.* Un dictionnaire composé dans ce goût, donneroit de grandes lumières sur la géographie.

16. Page 363, tome 2. Les tribuns firent de nouvelles intrigues au sujet de la loi agraire, persuadés qu'ils étoient appuyés d'Emilius, un des consuls, qui par ce soulagement qu'il procuroit aux citoyens, cherchoit à se concilier leurs bonnes graces. Le sénat ne put se défendre d'accorder au peuple, une partie des terres qu'on avoit prises la dernière campagne sur les Antiates. C'est l'ambiguité du Latin de Portus qui a occasionné ce contre-sens pour avoir trop éloigné *Senatus* de *quod vellet.*

17. Page 406. Les Romains envoyèrent à Gracchus, une seconde

ambassade, accompagnée des hérauts d'armes, personnes respectables, par la sainteté de leur ministère, qui prenant les dieux et les génies à témoins, déclarèrent que puisqu'on refusoit de faire justice aux Romains, ils seroient obligés à se la faire par eux-mêmes, dans une juste et sainte guerre. *Testantes* est au nominatif et se rapporte à *Romani* et non pas à *feciales*. L'ambiguité n'est point dans le Grec, mais seulement dans le Latin de Portus.

18. Page 424. J'ai été couronné quatorze fois de la main de mes citoyens pour leur avoir sauvé la vie en différentes rencontres; j'ai mérité la couronne obsidionale, après avoir fait lever le siége à l'ennemi. J'en ai huit autres dont m'ont gratifié les généraux de nos armées. Je compte parmi les preuves de mon courage quatre-vingt-trois colliers d'or, etc. Sur cet endroit, il y a trois choses à observer.

1.° Le traducteur dit dans ses remarques, tome 2, page 29, que la couronne obsidionale n'étoit composée que de gazon, parce que Pline, sur l'autorité duquel il s'appuie, la nomme *Corona graminea* l. 22. *Gramen* signifie véritablement *gazon*, ou l'*herbe commune*, ou *chien-dent* qui vient sur le gazon. Cette couronne était donc composée de l'herbe qu'on cueilloit dans le lieu même d'où l'on avoit chassé l'ennemi. Ainsi elle étoit d'herbe de gazon. Mais il ne s'en suit pas de-là qu'elle fût de gazon. Pour la faire, on ne prenoit que l'herbe, et non pas le gazon; car le mot *gazon* signifie, je crois, et la motte de terre, et l'herbe dont elle est couverte; or, il n'est pas probable qu'on mît une motte de terre en forme de couronne, sur la tête du vainqueur: on n'y mettoit que l'herbe de cette motte, en forme de couonne. 2.° Dans la troisième phrase,

jai reçu huit autres couronnes dont m'ont gratifié les généraux de nos armées, il ne spécifie point de quelle espèce étoient ces huit couronnes. Le Grec marque en termes exprès, que Siccius les avoit reçues, pour avoir vaincu en bataille rangée. La traduction de Portus *in folio* 1692, marquoit la même chose, *ob operam in acie navatam*, mais ces mots Latins ont été omis dans l'édition d'Angleterre, et c'est peut-être la raison qui les a fait omettre au traducteur François. 3.° Le traducteur a voulu expliquer, dans sa remarque 12[e] sur le livre 10 page XXIX, de quelle espèce étoient ces huit couronnes. Il dit que c'étoient apparemment des couronnes civiques que Siccius avoit méritées, pour avoir conservé la vie à ses citoyens, dans les batailles où ils s'étoient trouvés en danger d'être tués par les ennemis. Il a fait cette faute, parce qu'il n'a pas consulté le

Grec qui dit que c'étoit pour avoir vaincu en bataille, parce qu'il n'a point eu recours à l'édition toute Latine, où il auroit lu *ob operam in acie navatam*, ni fait réflexion que Denys ayant parlé dans la première phrase de 14 couronnes reçues de la main des citoyens, il n'étoit pas naturel qu'il fit mention dans la dernière phrase de huit autres couronnes de la même espèce.

19. Page 448. Appius fut créé législateur.... Il eut pour collegues, parmi les patriciens, M. Cornelius, M. Servilius, L. Minucius, etc. Le Grec porte Sergius au lieu de Servilius, dans l'édition d'Angleterre, sur laquelle le traducteur a travaillé, comme il le dit dans sa préface; mais on lit Servilius dans le Latin.

20. Page 485. L. Virginius, de famille plébéienne, qui, par un rare génie et une expérience consommée dans la profession des armes, de

simple colonel d'un régiment, étoit parvenu au commandement des cinq légions qui faisoient la guerre chez les Æques, etc. La transposition et le renversement de quelques mots du Latin de Portus, dans l'édition d'Angleterre, ont fait faire ces contre-sens au traducteur François.

21. Page 487. J'ai une esclave chez moi, qui étoit autrefois à mon père, et qui me sert depuis plusieurs années : elle eut l'avantage de lui plaire, et par le commerce qu'elle eut avec lui, elle en devint enceinte. La femme de Virginius, qui n'avoit point d'enfans, fit promettre à cette esclave de lui donner celui dont elle accoucheroit. Voyez sur ce contre-sens, ce que nous avons dit de la traduction de Portus, ci-devant n°. 21.

22. Page 489. Claudius qui fait paroître tant d'empressement pour hâter la décision de cette affaire, lui qui pendant quinze ans ne s'est jamais

jamais plaint qu'on lui ait fait aucun tort, s'il se trouvoit dans un cas pareil, où quelqu'autre lui suscitât un procès de cette conséquence; se croiroit fort offensé, qu'on agit si précipitamment.. Pour nous, etc. C'est l'ambiguité du Latin de Portus qui a jetté le traducteur dans un contre-sens.

23. Page 512. Le peuple voulut qu'on distribuât des urnes dans toutes les tribus et que chacun pût donner son suffrage pour la troisième fois. J'ai fait voir le contre-sens de cette phrase en parlant de la traduction de Portus n.° 23.

24. Page 513. Les Veiens d'un autre côté, paroissoient vouloir se détacher des Hetrusques. Voyez le n.°24, sur le Latin de Portus.

25. Dans les extraits, page 11. On refusa à Postumius l'agrément de conduire une colonie de deux mille hommes que le sénat envoyoit à Ve-

nuse. J'ai parlé de cette faute n.° 25, dans l'article de la traduction Latine de l'édition d'Angleterre.

26. Dans la même page. Postumius fit marcher son armée contre Fabius, pour l'obliger, de force, à sortir de la province. C'étoit pour l'obliger à se démettre de sa charge, selon le Grec. L'ambiguité du mot Latin *provinciâ* a trompé le traducteur François.

Le journal de Trevoux dans l'éloge qu'il fait de la traduction Françoise, dit: que la conformité du François avec le Grec, n'est point celle d'une copie à l'original, mais celle d'une copie avec l'autre copie. Cette phrase est obscure; on ne l'entend pas tout d'abord. L'auteur des lettres critiques l'explique. Le P. le Jay, dit-il, laisse aux savans de métier, le soin de s'acharner à l'original Grec: pour lui, attaché fortement à son guide Latin, il ne l'abandonne

pas un moment; il en est le copiste; il en a même copié les fautes d'impression; il a pris pour des traits originaux, les taches que le temps ou la négligence des Imprimeurs y ont ajoutées. Aussi la conformité de sa traduction françoise avec le Grec, n'est point celle d'une copie à l'original, mais celle d'une copie avec l'autre copie, c'est-à-dire, avec le Latin de Portus.

Je ne m'arrêterai point à examiner les remarques, la chronologie et la table des matières; ce seroit passer les bornes que je me suis prescrites. Je dirai seulement que la remarque du traducteur sur le mot *isopsêphía* que MM. les journalistes de Trevoux ont vantée comme une des plus subtiles, paroît contraire au systême du Père le Jay; ensorte qu'elle se détruit elle-même. La discussion de ce point de critique, servira à justifier ce que j'ai dit dans mes notes sur le même

endroit. C'est au livre 7, chap. 9, il s'agit de Marcius Coriolan. Il est cité au tribunal du peuple. Les tribus s'assemblent pour le juger. On recueille les suffrages; on compte les voix. De vingt et une tribus qui opinent dans cette occasion, il s'en trouve neuf qui absolvent l'accusé, contre douze qui le condamnent; de sorte que, s'il s'étoit encore joint deux autres tribus à ces neuf qui lui étoient favorables, il auroit été absous par l'égalité des suffrages, comme portoit la loi. Sur ce passage de l'auteur Grec, le traducteur prétend qu'il n'y avoit en tout que 21 tribus chez les Romains, dans le siècle où Marcius fut condamné; il le prouve fort au long par sa remarque 8. Ensuite il pèse scrupuleusement les termes de son auteur, par la réflexion subtile qu'il fait faire sur le mot *isopsêphía* dans sa 9.e remarque. J'ai rendu l'expression Grecque, dit-il, en ces termes: la loi le renvoyoit absous

en donnant de part et d'autre une égale autorité, et je vais en rendre raison. Le mot *isópsêphos* dans les auteurs Grecs, ne signifie pas seulement un nombre égal de voix et de suffrages, mais une égale force, une égale autorité dans les suffrages, quoique le nombre n'en soit pas égal. Le mot *isopsêphía* pareillement ne veut pas dire toujours celui ou ceux qui ont un nombre égal de voix, mais il signifie encore celui ou ceux dont le sentiment est d'un poids égal et d'une égale autorité au sentiment d'un plus grand nombre. Or, c'est dans ce dernier sens que le terme *isopsêphía* doit s'entendre dans Denys d'Halicarnasse, et la seule autorité de cet historien, peut fonder cette observation de grammaire, quand elle n'auroit point d'ailleurs d'autres preuves. C'est ce qu'il est aisé de montrer par la simple exposition du fait dont il s'agit, qui autre-

ment, seroit absolument inexplicable. Denys d'Halicarnasse dit : que 21 tribus furent appellées à donner leur suffrage dans le procès de Coriolan; qu'après qu'on eût compté les voix, il ne se trouva pas beaucoup de différence entre celles qui alloient à l'absoudre et celles qui le condamnoient. L'historien ajoute, que Marcius eut 9 tribus qui décidèrent en sa faveur, et que si deux autres tribus fussent venues à l'apui des 9 premières, la loi l'eût sauvé, parce que la loi donnoit aux 11 tribus qui eussent été pour lui, une égale autorité à celles des 12 tribus qui le condamnoient. Si l'on ne donne cette interprétation au mot *isopsêphia* et si on ne l'entendoit que d'un nombre pareil de voix, n'y auroit-il pas de l'absurdité à dire que le nombre de 11 tribus fut égal à celui de 12. et qu'à cause de cette égalité, la loi eût renvoyé Marcius

absous? Cette loi dont parle Denys d'Halicarnasse, ne permettoit pas qu'on condamnât un criminel, qui n'avoit qu'une voix de plus contre lui. Cette remarque que nous venons de faire, est plus que suffisante pour justifier Denys d'Halicarnasse contre Henri Doduel, qui prétend que l'historien a fait une faute qu'il nomme *tênatopían* Cette réflexion subtile paroît appuyée sur des fondemens ruineux ; elle s'évanouit quand on l'examine de près, et ne résoud point la difficulté. 1.° On convient que le mot Grec signifie un nombre égal de voix et de suffrages, un égal droit de décider et de contre-balancer le suffrage d'un autre: mais il n'est pas certain qu'il puisse signifier une égale force, une égale autorité, lorsque le nombre des voix et des suffrages n'est pas égal, ou qu'il s'entende de celui ou de ceux dont le sentiment est d'un poids égal et

d'une égale autorité au sentiment d'un plus grand nombre. C'est ce qu'il falloit prouver, et je ne sais si on peut le faire. Car nous voyons par les auteurs, que chez les Grecs et les Romains, l'autorité des suffrages n'étoit égale que quand il y avoit de part et d'autre un égal nombre de voix. 2.° S'il n'y avoit alors que 21 tribus parmi les Romains, comme le prétend le P. le Jay, dont neuf absolvoient l'accusé, et douze le condamnoient, comment l'historien a-t-il pû dire, que si deux autres tribus s'étoient jointes à ces neuf, il auroit été absous? qu'entend-il, par ces deux autres tribus? veut-il dire que Marcius eût été absous, si deux des douze tribus, qui le condamnoient, se fussent jointes aux neuf qui l'absolvoient; en sorte que celles qui lui étoient contraires ne restassent plus qu'au nombre de dix, quand deux des douze se seroient déta-

chées pour se joindre aux neuf autres et faire le nombre d'onze contre dix? c'est, je crois, la seule explication raisonnable qu'on puisse donner à cette réflexion de l'historien Grec. Le P. le Jay suppose au contraire, que les douze tribus qui condamnoient Marcius, restassent toujours dans leur sentiment, sans qu'il s'en détachât deux pour se joindre aux neuf de sentiment opposé ; et dans ce cas, il comprend que deux autres tribus auroient pû venir à l'appui des neuf qui étoient favorables à Coriolan ; de sorte qu'il y auroit eu, pour lors, 11 tribus contre 12, ce qui auroit fait 23 tribus; quoique, selon lui, il n'y eût en tout que 21 tribus, parmi les Romains, du temps de Marcius. La réflexion de Denys d'Halicarnasse se réduiroit donc à dire : tout le peuple Romain ne faisoit que 21 tribus, quand il jugea Coriolan;

douze le condamnoient, neuf le renvoyoient absous: si, à ces neuf tribus, il s'en fut joint deux autres, il auroit eu 11 tribus contre 12, ce qui auroit fait une égalité de force et d'autorité dans les suffrages, quoique le nombre des voix fût inégal, et dans ce cas, il eût été absous par le bénéfice de la loi touchant l'égalité des suffrages, parce qu'en matière criminelle, une voix de plus ne suffisoit pas pour condamner, et que quand on avoit onze voix contre douze, c'étoit le même effet que si le nombre des voix eût été égal de part et d'autre. Ce raisonnement paroît absurde: car, s'il n'y avoit que 21 tribus, si douze condamnoient l'accusé sans qu'aucune se détachât pour se joindre aux neuf qui l'absolvoient, où prendre ces deux autres tribus, qui jointes aux neuf, auroient fait une égalité de suffrages et une égale autorité à celle des douze qui le

condamnoient? existoient-elles réellement ces deux tribus? non, puisqu'il n'y en avoit en tout que 21, dont douze étoient contraires, et neuf étoient favorables. Elles seroient donc descendues du ciel, ou bien l'auteur Grec et son traducteur doivent supposer, qu'en faveur de Marcius, on auroit partagé en 23 tribus le peuple Romain qui jusqu'alors n'avoit été divisé qu'en 21 tribus? Quelle absurdité! 3.° Où trouve-t-on cette loi qui ne permettoit pas qu'on condamnât un criminel qui n'avoit qu'une voix de plus contre lui? l'Auteur de la remarque, n'en apporte aucune preuve. Il paroît, au contraire, que pour être absous, même en matiere criminelle, il falloit chez les Grecs, que les suffrages fussent au moins égaux: c'est ce que nous apprennent Eschyle, dans ses Eumenides, et Euripide, dans son Iphigénie; on

étoit donc condamné lorsqu'il se trouvoit une voix de plus contre l'accusé. Je ne sais si on peut prouver que la loi étoit différente chez les Romains. Denys insinue le contraire dans le l. 7, c. 9, n.° 1, et dans les autres endroits où il parle des assemblées du peuple Romain, soit par centuries, soit par tribus. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, sur la remarque du traducteur, est moins pour critiquer sa réflexion subtile, que pour éclaircir la difficulté qui se rencontre en cet endroit, dans le texte de Denys d'Halicarnasse. On peut comparer la remarque du P. le Jay, avec mes deux notes du livre 7, tant sur le nombre des tribus que sur l'égalité des suffrages, dont parle l'auteur Grec, et s'en tenir à ce qu'on trouvera de plus probable.

Après avoir parlé de Denys d'Halicarnasse, du temps où il vivoit, de son caractère, de son style, du

plan, des éditions et des traductions de son histoire Romaine, il ne me reste plus qu'à rendre compte de mon dessein et de la manière dont j'ai táché de l'exécuter. La première chose qu'il faut faire, pour parvenir à donner une bonne traduction, c'est de bien établir la vérité du texte. Pour cet effet, j'aurois eu volontiers recours aux manuscrits. Mais la plupart ont déjà été consultés par les éditeurs, ceux de Paris par Robert Etienne, ceux de Rome et de la bibliothéque de saint Marc de Venise, par Sylburge, qui en a inséré les additions dans le texte de son édition, et les variantes dans ses notes; ceux enfin de la bibliothéque du Vatican, par M. Hudson qui a mis les additions et les variantes au bas de chaque page de son édition Grecque-Latine. J'ai suivi particulièrement cette dernière édition comme la plus ample et la plus ex-

acte. Je sais que quelques écrivains ont avancé que l'édition d'Angleterre, quoique la plus belle, n'est pas la meilleure, et qu'on estime toujours d'avantage celle de Francfort. Mais il m'en reste une idée plus avantageuse; après l'avoir lue et examinée d'un bout à l'autre. En effet, elle renferme tout ce qui est dans celle de Sylburge. Outre cela, on y trouve la chronologie à la marge: les notes sont au bas des pages, ce qui est beaucoup plus commode que quand il faut les aller chercher à la fin du volume, toutes les fois qu'on en a besoin. Les additions et les variantes du MS Vatican sont d'une grande utilité; elles m'ont servi à remplir plusieurs lacunes. Il est certain, par exemple, que les villes Latines qui se liguèrent contre les Romains en l'an de Rome 256 selon Caton, étoient au nombre de trente: nous n'avions les noms que

de vingt-quatre, dans les éditions précédentes; par le MS Vatican, l'édition d'Angleterre nous fournit les noms des six autres. Voilà les avantages que l'on trouve dans cette édition, quant au premier volume. Si la traduction Latine n'est pas toujours correcte et conforme au texte, ce désavantage ne regarde que ceux qui consultent plus le Latin que le Grec. Quant au second volume, outre les variantes de 4 MS, qui ne se trouvent point dans l'édition de Sylburge, il renferme une table chronologique beaucoup plus exacte que celle de Glarean, une dissertation préliminaire sur la chronologie Grecque-Romaine de Denys d'Halicarnasse, et la traduction Latine de quelques traités dont on n'a que le texte Grec dans l'édition de Francfort. Il me semble que ces avantages suffisent pour donner la préférence à l'édition d'Angle-

terre, qui d'ailleurs est la plus belle comme on en convient. Quoiqu'il en soit, je ne m'en suis pas tenu à cette édition; j'ai consulté les autres, et j'en ai emprunté ce qui me convenoit.

Pour ce qui est du fond de ma traduction, je me suis étudié à ne la faire ni trop littérale, ni trop libre. Un traducteur doit toujours être esclave du sens, mais il est maître des expressions. Pur interprête à l'égard des pensées, il faut qu'il les rende telles qu'elles sont, sans les façonner à sa mode, sans les étendre, sans les amplifier, sans retrancher les beautés qui s'y trouvent, sans en ajouter d'autres qui n'y sont point. Il ne lui est pas permis ni de changer les phrases, ni d'en renverser l'ordre, ni de sacrifier à l'élégance et à la variété du discours, les avantages de la fidélité et de l'exactitude. C'est un peintre qui peint d'après un original; il représente les traits de son modèle;

modèle; il copie, il ne produit point: si un traducteur passe ces bornes, ce n'est plus un traducteur, c'est un auteur, c'est un homme qui compose. Un interprête écrit principalement pour les personnes qui ignorent les langues savantes: il doit les mettre en état d'entendre son auteur, d'en juger, et de prononcer également sur ce qu'il a de bon, comme sur ce qu'il a de mauvais. Sur ce pied, deux devoirs partagent son ministère : il interprête et il explique. Pour remplir le premier de ces devoirs, j'ai principalement consulté le texte Grec, persuadé que la conformité d'une traduction Françoise avec le Grec, doit être celle d'une copie à l'original, et non pas celle d'une copie avec une autre copie, c'est-à-dire avec une traduction Latine. Cependant je n'ai pas entièrement négligé les versions de Lapus, de Gelenius et de Portus. J'y ai eu re-

cours, après la première impression que les termes Grecs gravoient dans mon esprit. J'ai examiné le sens qu'elles donnent à chaque phrase: lorsque ce sens s'est trouvé conforme à celui que j'avois saisi d'abord, j'ai cru que c'étoit une preuve que j'avois attrapé le véritable; quand il s'y est trouvé contraire, j'ai balancé les raisons de part et d'autre, et je ne me suis déterminé qu'à ce qui m'a paru plus probable. Les premiers interprêtes ont éclairci, par leur travail, la plupart des difficultés, et on peut profiter de leurs lumières: mais il ne faut pas les suivre à l'aveugle; on doit être toujours en garde contre le danger de se tromper avec eux. Voilà les regles que je me suis faites dans cette traduction; c'est aux lecteurs à juger jusqu'à quel point je les ai suivies. Mon premier principe a été de me rendre exact et fidèle. Dans les endroits purement historiques, chronologiques et cri-

tiques, où il n'y a pas un mot qui ne soit essentiel, je me suis assujéti, autant que j'ai pu, à exprimer tous les termes de l'historien : souvent même, j'ai conservé dans ma traduction, les ambiguités et les doubles sens du texte Grec, lorsque je l'ai cru nécessaire. J'ai marqué d'italique ce que j'ai été obligé d'ajouter au texte, afin qu'on puisse distinguer ce qui est du traducteur et ce qui est de l'historien. Ce n'est pas un vice d'ajouter quelques mots, qu'on croit nécessaires, soit pour la clarté, soit pour la grace, ou pour la force; une légère addition faite à propos, épargne quelquefois une note. Mais il ne convient point à un traducteur, de mêler ses pensées avec celles de son original, sans en avertir et sans les distinguer par quelques marques. On trouvera peut-être l'exactitude poussée trop loin, dans les deux premiers livres, où je m'attache plus

scrupuleusement à la lettre. Mais comme ils contiennent des faits dont la plûpart ne nous sont connus que par Denys d'Halicarnasse, j'aurois été en danger de tomber dans des contre-sens, si je m'étois écarté de l'original. D'ailleurs, ces premiers livres ayant été imprimés en mon absence, je n'ai pas été à portée d'y changer plusieurs phrases que j'aurois peut-être corrigées, pour le style, si j'avois revu les épreuves par moi-même.

Je ne dois pas oublier d'avertir, qu'outre ce que j'ai ajouté dans la traduction, en caractères italiques on y trouve aussi les additions du manuscrit Vatican. L'éditeur d'Angleterre s'est contenté de les mettre dans les notes au bas des pages. Pour moi, j'ai cru que je pouvois les insérer dans le texte, entre deux crochets, à l'exemple de Sylburge, qui a inséré dans son édition, celles des

manuscrits de Rome et de Venise. Pour les variantes du même manuscrit, je les ai rapportées dans mes notes. Ces additions et ces variantes sont presque toujours conformes à la version de Lapus, et par conséquent, aux deux manuscrits dont ce premier traducteur s'est servi. Je n'en ai point averti dans chaque note; il suffit d'en avertir ici une fois pour toutes. J'ai divisé chaque livre par chapitres et par numéros, afin que les lecteurs trouvent où se reposer. J'y ai ajouté des sommaires qui contiennent en abrégé, ce qui est traité dans chaque chapitre. J'ai marqué au haut des marges les noms des rois, les consulats, les dictateurs, la chronologie. Par ce moyen, on voit à l'ouverture du livre, de quelle régence, de quel roi, de quel consulat et de quelle année il s'agit. Dans le livre onzième, il y a deux grandes lacunes. je les ai remplies

par Tite-Live, par Ciceron et par Aulu-Gelle. Je n'emploie que les propres termes de ces trois auteurs, et lorsque j'ajoute quelques mots pour lier et expliquer leur texte, je les marque d'italique, afin qu'on distingue ce qui est de Tite-Live, de Ciceron, d'Aulu-Gelle, et ce qui est du traducteur. Le supplément de la première contient quatorze pages, et celui de la seconde en contient douze ou treize. Dans celui-ci, je rapporte l'histoire des soixante-quatrième et soixante-cinquième consulats: l'autre contient la déposition des décemvirs qu'on oblige à se démettre de leur dignité, l'ambassade de Valerius et d'Horatius, vers le peuple mécontent et retiré sur le mont Aventin, des réflexions sur les loix des douze tables, la comparaison de ces loix avec celles des Athéniens, des Lacédémoniens, des Egyptiens, etc.

Un traducteur n'est pas seulement obligé à rendre les pensées de son original ; il faut qu'il les explique, qu'il perce dans l'obscurité des temps les plus reculés, et qu'il s'enfonce dans l'ancienne histoire pour faire des remarques instructives. Faute de ce flambleau, les lecteurs marcheroient dans les ténèbres. J'ai donc ajouté à la traduction, les notes qui m'ont paru nécessaires pour rendre mon historien plus intelligible. Il y en a de quatre sortes, d'historiques, de géographiques, de chronologiques et de critiques. Je les ai fait mettre au bas de chaque page ; j'ai cru qu'elles seroient-là mieux placées qu'à la fin des volumes. Les historiques sont les plus fréquentes et les plus amples. Elles expliquent les faits, les coutumes, les loix, les sacrifices, les fêtes, les cérémonies, les assemblées du peuple Romain. Quand l'antiquité fournit des parti-

cularités remarquables que mon auteur a oubliées, je les rapporte pour servir d'explication et de supplément à son histoire ; un historien marqué au coin de l'approbation universelle, méritoit que je lui prétasse ce secours. Les notes historiques sont tirées de Tite-Live, de Plutarque, de Diodore de Sicile, de Pausanias, de Velleius Paterculus, d'Aurele Victor, de Valere Maxime, de Pline, etc. Tout ce que ces auteurs ont dit de l'ancienne histoire d'Italie et des trois premiers siècles de Rome, j'ai soin de le recueillir, lorsque Denys d'Halicarnasse l'a omis ; en sorte que par le moyen de cette traduction et des remarques qui y sont jointes, on a tout ce qui regarde les Antiquités d'Italie et la république Romaine, jusqu'à l'an trois cens douze. Les notes géographiques expliquent la situation des villes et des lieux dont il est parlé dans l'auteur

Grec; elles sont tirées de Strabon, de Ptolémée, d'Etienne de Bysance, de Cluvier, de Cellarius, d'Holstenius, et des voyages d'Italie. Les chronologiques sont presque toutes fondées sur le texte même de Denys d'Halicarnasse, et dévelopent l'ordre merveilleux qu'il a gardé dans son histoire. Les critiques enfin corrigent son texte, relevent quelques fautes dans lesquelles il est tombé, et l'acordent lui-même avec les autres écrivains lorsqu'ils ne lui sont contraires qu'en apparence, etc.

Dans les notes, je n'ai presque rien dit de moi-même. Tout ce que j'avance, je l'appuie sur des autorités. Je ne me suis pas contenté de dire en général, Plutarque rapporte telle chose; je marque dans quelle vie, à quelle page, afin qu'on puisse facilement vérifier mes citations. Pour ne pas multiplier ces notes à l'infini, je me suis fait une regle que je crois con-

forme au bon sens. Lorsque je lus Denys d'Halicarnasse pour la première fois, je marquai les endroits qui m'arrêtoient et sur lesquels j'avois besoin d'éclaircissement. C'est sur ces endroits particulièrement que j'ai fait des notes J'ai cru pouvoir supposer que la plûpart de ceux qui liront cette traduction, ne sont pas plus au fait de l'histoire Romaine, et particulièrement des trois premiers siècles, que j'y étois moi-même quand j'en fis la première lecture Les éditeurs m'ont épargné beaucoup de recherches. J'ai profité de leur travail, et j'ai copié leurs remarques lorsqu'elles m'ont paru suffisantes. Mais je ne les ai pas suivies aveuglément. Je ne me suis rendu à leurs raisons qu'après les avoir examinées. On verra par deux notes du livre septième et par plusieurs autres, que je n'ai pas toujours admis les corrections qu'ils ont faites dans le texte. A la tête de

chaque volume on trouvera l'abrégé de toute l'histoire de Denys d'Halicarnasse dans les tables des matieres selon l'ordre des chapitres. Ainsi on peut lire d'abord en racourci ce qu'on doit lire dans la suite en détail. Par la table chronologique qui est à la tête de l'ouvrage, on a un arrangement de toute l'histoire par les années avant Jesus-Christ, par les olympiades, par la fondation d'Albe, par celle de Rome selon les différens systêmes de Caton et de Varron. Les notes chronologiques qui suivent cette table, rendent raison de l'arrangement, et sont toujours fondées sur l'autorité de l'historien. Je les ai digérées le plus clairement qu'il m'a été possible, et j'ai mieux aimé être diffus que de me rendre obscur. Les cartes géographiques et les plans de Rome que j'ai distribués dans les deux volumes pourront servir à l'intelligence de l'ancienne histoire d'Italie.

Quelque diligence que j'aie apportée à rendre ma traduction exacte, fidèle et intéressante, j'ai tout lieu de craindre d'être tombé dans un grand nombre de fautes; il est difficile de n'en pas faire dans un ouvrage de si longue haleine. Quelle difficulté ne rencontre-t-on pas à allier l'élégance avec l'exactitude! On est en danger de ramper, de languir dans le style, et de se rendre obscur quand on veut suivre scrupuleusement son original : si on s'en éloigne, on cesse d'être interprête, et l'on tombe souvent dans des contre-sens. On veut néanmoins qu'un traducteur écrive d'un style coulant et qu'en même temps il soit fidèle. On exige impitoyablement qu'il rende clair ce qui est obscur, et qu'il exprime les pensées d'un auteur Grec avec autant de facilité et de légèreté que si elles avoient été conçues par un Français: c'est-là l'é-

cueil de ceux qui traduisent dans une langue vivante. S'il se rencontre quelques beaux endroits dans la traduction, l'original en a le mérite: tout ce qui s'y trouve de mauvais, on le met sur le compte du traducteur. Il n'en est pas ainsi de ceux qui traduisent dans une langue morte. Un traducteur Latin glisse insensiblement sur un endroit qu'il n'entend pas. Il donne des mots Latins pour des mots Grecs. Les lecteurs n'osent le blâmer; ils supposent qu'il a entendu ce qu'il traduit, et que c'est leur faute s'ils ne le comprennent pas. Mais dans une traduction Française on exige que tout soit clair et intelligible. Chacun se croit juge compétent dans sa propre langue; l'on ne balance point à attribuer à l'interprête tous les défauts de la copie, et même ceux de l'original. Dans un grand nombre de notes, peut-on éviter de se tromper, et de

prendre quelquefois le travers ou le change. Pour moi je souhaite qu'on me fasse voir les fautes dans lesquelles je serai tombé; je les reconnoîtrai de bonne-foi. J'espère au moins qu'on ne me convaincra pas d'avoir traduit sur les versions Latines sans consulter le texte Grec.

Fin de la Préface.

Note de l'Imprimeur. Nous avons mis cette Préface, qui est un chef-d'œuvre, à la tête de cette édition à laquelle nous n'avons pas cru devoir ajouter les notes et les cartes de celle de 1723.

PRÉFACE

DE

DENYS D'HALICARNASSE

SUR

SES ANTIQUITÉS

ROMAINES.

JE suis obligé malgré moi de suivre l'exemple des historiens, qui ont coutume de rendre raison à la tête de leurs ouvrages, de la conduite qu'ils y ont tenue. Je n'abuserai pas néanmoins de la nécessité où je suis de parler de moi, pour m'étendre sur mes propres louanges; je sais trop combien cette vanité seroit insupportable. Mon dessein n'est pas non plus de me déchaîner en invectives contre les autres écrivains, comme ont fait Anaxilas et Theopompe, dans les préfaces de leurs histoires. Mais je ne crois pas pouvoir me dispenser de communiquer aux lecteurs les réflexions que j'ai faites lorsque je me suis déterminé à entreprendre

cet ouvrage; et d'ailleurs il faut que je rende compte des occasions et des moyens que j'ai eu de m'instruire de toutes les choses dont je dois parler dans la suite.

Je suis persuadé qu'entre tous ceux qui se proposent de laisser à la postérité des monumens de leur esprit, que le tems ne détruise point avec leurs corps, les historiens sont plus particulièrement obligés à deux choses. Comme il n'y a personne qui ne s'attende à trouver la vérité dans l'histoire, et à y puiser des principes de sagesse et de conduite, ils doivent premièrement choisir un beau sujet, qui leur donne lieu de faire paroître leur éloquence, et qui soit utile aux lecteurs; en second lieu, chercher les moyens les plus propres pour le bien traiter, quelque soin et quelque travail qu'il en coûte. En effet, ceux qui s'occupent à relever des actions communes ou criminelles, à illustrer des faits peu importans, et qui ne méritent pas même d'être connus, ne peuvent espérer aucun fruit de leurs veilles; et soit qu'ils prétendent par-là s'acquérir de l'estime et se faire quelque nom, soit qu'ils veuillent donner des preuves de leur éloquence,

ils ne réussissent ni à exciter l'émulation de la postérité par la réputation qu'ils se sont acquise, ni à mériter les louanges des siècles futurs: en un mot, leur fausse éloquence ne leur attire que du mépris de la part de ceux qui lisent leurs histoires, parce qu'ils donnent lieu de soupçonner qu'ils ont vécu comme ils ont écrit; selon cette maxime reçue de tout le monde, que le discours est l'image de l'ame et l'interprète du cœur. Il en est de même de ceux qui choisissent un beau sujet, mais qui le traitent au hazard et sans aucun soin, n'ayant pour fondement de ce qu'ils avancent que des bruits populaires et incertains; c'est en vain qu'ils se flattent de mériter quelque estime par une entreprise si mal exécutée. Car le public ne souffre pas volontiers qu'on écrive à la hâte et négligemment l'histoire des villes fameuses et de ces hommes illustres qui ont eu part au gouvernement des états. Voilà les premières réflexions que j'ai cru qu'un historien devait faire nécessairement avant de rien commencer. J'ai examiné ces deux préceptes avec beaucoup d'attention; et comme je les ai suivis moi-même fort exactement, je

n'ai pas voulu les passer sous silence, ni les placer ailleurs que dans ma préface.

Quant à l'application de ces régles, je ne crois pas qu'il soit besoin d'un long discours pour faire voir, au moins à ceux qui ont quelque connoissance de l'histoire universelle, que j'ai choisi une belle matière, un sujet relevé, digne d'attention, et très-utile à tout le monde. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter les yeux sur les différens empires des villes et des nations dont l'antiquité nous a conservé la mémoire. Qu'on les considère chacun en particulier; qu'on en fasse le parallèle; qu'on examine quel est celui qui a étendu le plus loin sa domination, et qui s'est le plus distingué, soit dans la paix, soit dans la guerre: on verra que l'empire romain l'emporte de beaucoup sur tous les autres qui l'ont précédé, non-seulement par sa grandeur, par son étendue et par la gloire d'une infinité de belles actions qu'aucun auteur n'a traitées jusqu'ici, avec toute la dignité et toute l'éloquence qu'elles demandent; mais aussi par sa longue durée, puisque nous le voyons encore subsister de nos jours.

L'empire des Assyriens, cet empire si

ancien qu'on le fait même remonter jusqu'aux siècles fabuleux, n'a occupé qu'une petite partie de l'Asie. L'empire des Mèdes, qui s'est élevé sur les ruines de celui d'Assyrie, a porté beaucoup plus loin ses conquêtes; mais il n'a pas duré fort long-tems, et on l'a vu entièrement renversé à la quatrième génération. Il est vrai que les Perses, après avoir vaincu les Mèdes, devinrent enfin les maîtres de l'Asie presque entière: mais dès qu'ils eurent entrepris sur les nations de l'Europe, ils ne firent plus de grands progrès, et leur empire n'a guères duré plus de deux cents ans. L'empire des Macédoniens, après avoir détruit la puissance des Perses, a surpassé tous les empires précédens par sa grandeur et par son étendue: mais il n'a pas été long-tems non plus dans ce haut dégré de prospérité; car aussi-tôt après la mort d'Alexandre, il commença à tomber en décadence; et ayant été démembré en plusieurs royaumes par les successeurs de ce fameux conquérant, il n'eut la force de se soutenir que jusqu'à la seconde ou troisième génération; ensuite il s'affoiblit par lui-même, et fut enfin détruit par les Romains.

D'ailleurs cet empire ne soumit pas toute la terre ni toute la mer; car de la vaste étendue de la Lybie, il ne réduisit sous sa domination que les provinces les plus proches de l'Egypte. Il ne subjugua pas même toute l'Europe, puisqu'il ne s'étendit que jusqu'à la Thrace du côté du septentrion, et que la mer adriatique lui servit de limites du côté de l'occident. C'est ainsi que les plus fameux états, dont l'antiquité nous ait conservé la mémoire, ont enfin été renversés après être parvenus au dégré de puissance que nous avons dit.

Pour ce qui est de l'empire des Grecs, il ne doit pas entrer en comparaison avec les autres, n'étant jamais parvenu à un si haut point, et n'ayant pas duré si long-tems dans sa force. Car les Athéniens n'ont été maîtres que des contrées maritimes, pendant soixante-huit ans seulement; encore ne les ont-ils pas possédées toutes, même dans le tems de leur plus grande puissance sur mer, mais seulement celles qui sont entre le pont-Euxin et la mer de Pamphylie. Seigneurs du Péloponèse et du reste de la Grèce, les Lacédémoniens étendirent autrefois leur

domination jusqu'en Macédoine: mais il n'y avait pas encore trente ans entiers qu'ils possédoient ce vaste empire, lorsque les Thébains les en dépouillèrent. Rome au contraire commande presque à toute la terre habitable, et à tous les pays qui ne sont pas inaccessibles: maîtresse de toute la mer, non-seulement de celle qui est en-deçà des colonnes d'Hercule, mais encore de l'océan par tout où il est navigable; de toutes les villes dont on ait jamais ouï parler, elle est la première et la seule qui ne reconnoisse que l'orient et l'occident pour bornes de son empire, et la durée de sa puissance n'a pas été seulement de quelques siècles, mais elle surpasse celle de toutes les autres républiques ou royaumes.

A peine Rome fut-elle bâtie, qu'elle subjugua les nations voisines, qui étoient très-belliqueuses et redoutables par leur grand nombre; étendit de plus en plus ses conquêtes, en domptant tout ce qui lui résistoit; et il y a déjà sept cents quarante-cinq ans qu'elle subsiste, à compter jusqu'au second consulat de Claude-Néron avec Calpurnius Pison, qui ont été faits consuls en la cent quatre-vingt-treizième

olympiade. Depuis qu'elle a conquis toute l'Italie elle a osé prétendre à l'empire de l'univers; elle a chassé de la mer les Carthaginois, dont les forces maritimes étoient très-considérables; elle a subjugué la Macédoine qui passoit alors pour le royaume le plus florissant et le plus formidable sur terre. Ensuite il ne s'est plus trouvé aucune nation, soit parmi les Grecs, soit entre les Barbares, qui lui ait disputé la souveraineté; et depuis ce tems-là jusqu'aujourd'hui voilà déjà la septième génération qu'elle commande à toute la terre; en sorte qu'on peut dire qu'il n'y a pas une nation qui ne la reconnoisse pour maîtresse de l'univers, ou qui refuse de lui obéir. Je ne crois pas qu'il soit besoin de m'étendre plus au long pour prouver ce que j'ai avancé; *on comprend facilement ce que je viens de dire*, que je n'ai point choisi un sujet frivole, que mon dessein n'est pas de m'amuser à des choses basses et de peu d'éclat; qu'au contraire j'écris l'histoire de la plus célèbre de toutes les villes, et que je traite des actions les plus fameuses et les plus illustres dont on puisse jamais parler.

Je veux présentement faire voir en peu

de mots que je ne me suis déterminé à écrire les antiquités de Rome qu'après y avoir bien pensé, que j'ai tout prévu avec beaucoup de soins et d'application; que je suis en état de rendre de bonnes raisons sur le choix de mon sujet. Car certains censeurs, toujours prêts à critiquer, me blâmeroient sans doute, même avant que d'avoir entendu mes raisons, de ce qu'au lieu de choisir une belle matière, je m'amuse à parler des antiquités de Rome, qui, *selon eux*, n'ont rien d'illustre ni rien de beau; puisque cette ville, après des commencemens tout-à-fait obscurs et indignes de la majesté de l'histoire, n'est devenue si célèbre, pour ainsi dire, que de nos jours, et qu'il n'y a que quelques siècles qu'elle a commencé à monter au comble de la gloire et de la réputation, c'est-à-dire, depuis qu'elle a détruit la puissance des Macédoniens et terminé les guerres puniques à son avantage. En effet, presque tous les Grecs ignorent encore aujourd'hui l'ancienne histoire de la ville de Rome. Trompés la plupart par de fausses opinions qui ne doivent leur origine qu'à des bruits vagues et populaires, ils s'imaginent qu'elle a eu pour fondateurs des barbares, des

vagabonds, des gens sans feu ni lieu, qui n'étoient pas même de condition libre; et que ce n'est point par sa piété, par son amour pour la justice, ni par les autres vertus, qu'elle est enfin parvenue à l'empire de toute la terre, mais seulement par un pur hazard et par un injuste caprice de la fortune, qui donne sans discernement les plus grands biens à ceux qui le méritent le moins. Leur malignité va même jusqu'à accuser ouvertement la fortune d'avoir fait passer les biens et les avantages des Grecs, entre les mains des barbares les plus méchans. Mais qu'est-il besoin de parler des autres? Ne s'est-il pas même trouvé des écrivains, qui, contre toute justice, ont osé insérer ces calomnies dans leurs histoires pour gagner les bonnes grâces des rois barbares, ennemis de l'empire romain, auxquels ils faisoient leur cour de la manière la plus rampante et aux dépens de la vérité?

C'est pour effacer ces fausses idées de l'esprit de mes compatriotes, pour y substituer les véritables, que je ferai voir dans cet ouvrage, quels étoient les fondateurs de la ville de Rome, dans quel tems ils s'assemblèrent, par quelle avanture ils

abandonnèrent leur ancienne patrie: je m'engage à démontrer qu'ils étoient Grecs et non pas un ramas des nations les plus viles et les plus méprisables. Dès le commencement du second livre j'écrirai ce qu'ils firent d'abord après la fondation de Rome; je parlerai de leur politique, de la forme de leur gouvernement, et des exercices par lesquels leurs descendans sont parvenus à un si haut dégré de puissance. Autant que je pourrai, je n'omettrai rien de ce qui mérite d'avoir place dans l'histoire, afin que les autres peuples connoissant enfin la vérité, se forment une juste idée de cette ville; qu'ils conçoivent pour elle l'estime qu'elle mérite, s'ils ne sont pas entièrement prévenus et acharnés à la décrier; qu'ils cessent enfin d'être indignés de se voir sous sa juste domination, et qu'ils ne puissent plus murmurer contre la fortune, ni l'accuser d'avoir donné un empire si grand, et de si longue durée à une ville qui ne le méritoit pas; car c'est une loi de la nature, (loi commune à tous les peuples, loi qui ne sera jamais effacée par la succession des siècles,) que les plus foibles soient toujours soumis aux plus forts, et ceux qui

ont moins de mérite à ceux qui en ont davantage. L'histoire leur apprendra que, presqu'aussi-tôt que Rome fut bâtie, elle commença à produire plusieurs milliers d'hommes d'un mérite éclatant; qu'aucune autre ville, soit grecque, soit barbare, n'en a jamais produit de plus pieux, de plus justes, de plus tempérans pendant toute leur vie, ni même de plus courageux et de plus habiles dans le métier de la guerre. C'est ce que je crois pouvoir avancer hardiment sans craindre de blesser le respect dû aux lecteurs, qui sont ordinairement choqués quand on leur promet des choses trop merveilleuses et au-dessus de leur créance.

Tous ces grands personnages, qui ont élevé Rome à un si haut dégré de puissance, sont inconnus aux Grecs, par ce qu'il ne s'est point trouvé d'écrivains dignes d'eux. Car jusqu'à présent nous n'avons eu en grec, aucune histoire exacte de leurs actions, mais seulement quelques abrégés fort courts et fort succints. Jerôme Cardian est le premier historien, que je sache, qui ait traité des antiquités romaines dans son livre des Epigones; encore ne l'a-t-il fait que légèrement et comme en

passant. Après lui, Timée le Sicilien a écrit quelque chose des antiquités dans son histoire universelle, et a fait un livre particulier de la guerre des Romains contre Pyrrhus, roi d'Epire. Antigone, Polybe, Silene et une infinité d'autres ont traité différemment les même matières. Chacun d'eux en a écrit quelque chose, mais peu, et seulement sur des bruits incertains, sans beaucoup d'exactitude. Tous les auteurs romains, qui ont écrit en grec l'ancienne histoire de leur ville, ne nous ont donné que de pareils morceaux. Les plus anciens sont Quintus Fabius et Lucius Cincius, qui vivoient tous deux du tems des guerres puniques. L'un et l'autre a écrit exactement les choses dont il avoit une parfaite connoissance comme en ayant été témoin. Mais pour les antiquités et les actions que firent les Romains après que l'enceinte de leurs murailles fut achevée, ils n'ont fait que les parcourir succintement.

C'est pourquoi je n'ai pas cru devoir omettre ces beaux endroits de l'histoire dont les anciens n'ont point parlé. Je suis persuadé que si je réussis à les recueillir avec quelque exactitude, ils feront le plus

beau et le plus essentiel de mon ouvrage. Car cela produira deux choses également bonnes et justes. Premièrement la gloire des héros qui ont rempli leur destinée, deviendra immortelle; la postérité célébrera leurs louanges; et, ce qui rend la nature mortelle en quelque façon semblable à la nature divine, la mémoire de leurs belles actions ne périra point avec leurs corps: en second lieu le récit des exploits de ces hommes divins excitera leurs descendans, tant ceux qui vivent aujourd'hui, que ceux qui viendront après nous, à préférer une vie noble et honorable, à une vie de délices et paresseuse, leur faisant comprendre que puisqu'ils ont par leur naissance de si beaux exemples de vertu, ils doivent avoir des sentimens élevés, et ne rien faire qui soit indigne de leurs ancêtres. Pour moi, qui n'ai point entrepris cet ouvrage par une basse flatterie, mais par un pur amour de la vérité et de la justice, qui doivent être l'unique but de toute histoire; j'aurai par-là une belle occasion de donner des preuves au public, que je suis porté naturellement à faire plaisir à tous les gens de bien, et à tous ceux qui veulent s'ins-

truire des belles actions et des grandes choses. En même tems je remercierai de mon mieux la ville de Rome; je lui témoignerai ma vive reconnoissance de l'éducation qu'elle m'a donnée, et des autres avantages qu'elle m'a procuré pendant tout le tems que j'y ai demeuré.

Après avoir rendu compte du choix de mon sujet, je dirai encore quelque chose des occasions et des secours que j'ai eu pour entreprendre d'écrire les antiquités romaines. Car ceux qui auroient déjà lû Jerôme, Timée, Polybe, ou quelqu'un des autres écrivains que j'ai accusés cidessus d'avoir trop abrégé leurs écrits, me soupçonneroient peut-être d'inventer de moi-même plusieurs particularités qui ne se trouvent point dans ces historiens, et ils pourroient être curieux de savoir par quel moyen j'en ai eu connoissance. Mais afin qu'on n'ait pas une mauvaise opinion de moi, il est à propos d'expliquer les raisons qui m'ont déterminé à écrire, quels sont les auteurs dont je me suis servi, et dans quelles annales j'ai puisé. J'abordai en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septième olympiade, dans le tems que César Auguste mit fin à la guerre

civile. Depuis ce tems-là jusqu'aujourd'hui j'ai demeuré vingt-deux ans à Rome, où j'ai appris à parler la langue des Romains et à lire leurs écrits. Pendant ces vingt-deux ans j'ai fait une exacte recherche de tout ce qui pouvoit être nécessaire ou contribuer à la perfection de mon ouvrage; j'en ai appris une partie par la conversation des plus savans hommes avec lesquels j'étois lié d'amitié. Je me suis instruit du reste par la lecture des anciens historiens romains, comme de Porcius Caton, de Fabius Maximus, de Valerius Antias, de Licinnius Macer, des Elius, des Gellius, des Calpurnius; de plusieurs autres célèbres écrivains les plus estimés par les savans; et après avoir puisé dans leurs livres, qui ressemblent assez à nos chroniques grecques, je me suis mis à écrire. Voilà ce que j'avais à dire de moi.

Il me reste encore quelque chose à dire du fond de cette histoire, de ce qui en fait le sujet, de la forme et de l'ordre que je lui donne, et jusqu'à quel tems je la continue. Je commence par les anciennes fables, dont les auteurs qui ont écrit avant moi n'ont rien dit, par ce qu'on ne peut les

les savoir qu'après beaucoup de travail et de recherches. Ensuite je continue ma narration jusqu'au commencement de la première guerre punique, qui répond à la troisième année de la cent vingt-huitième olympiade; je parle de toutes les guerres étrangères que le peuple romain a soutenues pendant ce tems-là contre les autres nations; je fais aussi l'histoire des séditions; j'en rapporte les causes; j'explique par quel moyen elles ont été étouffées; je traite des différentes formes du gouvernement de la république romaine, tant sous la domination des rois, que depuis qu'ils ont été chassés; j'examine les avantages de chacune; je rapporte les plus beaux réglemens de la ville de Rome, ses meilleures coutumes, ses principales loix, en un mot toute son ancienne police. Quant à la forme de cet ouvrage, elle n'est nullement semblable à celle qu'ont suivie les auteurs qui ont écrit l'histoire particulière, ou des guerres de quelque république sans parler du gouvernement, ou du gouvernement seul sans parler des guerres; elle ne ressemble pas non plus aux chroniques ou annales des Atheniens, qui sont partout d'une

seule et même forme, et qui par ce défaut ont bientôtdégoûté les lecteurs: mais elle renferme toutes sortes de choses, je veux dire des faits, des maximes, des réflexions, pour contenter également ceux qui ont du goût pour la politique, et ceux qui aiment les spéculations de la philosophie, ou qui veulent s'appliquer dans la retraite à la lecture de l'histoire. Tel sera le sujet de cet ouvrage; telle est la forme que je lui donnerai. Je m'appelle Denys, fils d'Alexandre, de la ville d'Halicarnasse; et je commence ici.

LES
ANTIQUITÉS ROMAINES
DE
DENYS D'HALICARNASSE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

ROME, maîtresse de toute la terre et de toute la mer, cette capitale du monde habitée aujourd'hui par les Romains, fut, dit-on, autrefois occupée par les Siculiens, nation barbare, née dans le pays même. Ce sont là ses plus anciens habitans dont on ait connoissance; mais personne ne peut assurer avec fondement, si le pays où elle est située fut cultivé par d'autres avant ceux-ci, ou s'il étoit inculte et désert. Quoiqu'il en soit, dans les siècles suivans les Aborigenes s'emparèrent de ce

canton après en avoir chassé les anciens maitres par une guerre qui dura longtems. D'abord ils demeuroient dispersés dans les montagnes, par bourgades, sans murailles et sans fortifications. Mais depuis que les Pelasgues et quelques autres Grecs se furent mêlés avec eux pour les secourir dans la guerre contre leurs voisins, ils en chassèrent entièrement les Siculiens, fortifièrent plusieurs villes, et subjuguèrent tout le pays qui est entre le Liris et le Tibre. (Ces deux fleuves prennent leurs sources au pied du mont Appennin, qui sépare en deux l'Italie dans toute sa longueur ; ils ont leurs embouchures dans la mer Tyrrhenienne environ à huit cents stades l'un de l'autre. Car du côté du nord, le Tibre se décharge proche de la ville d'Ostie, et du côté du midi le Liris arrose Minturne; ces deux villes ont été fondées par des colonies romaines.

Les mêmes habitans demeurèrent toujours dans ce pays sans en être chassés par d'autres: mais ils changèrent de nom plusieurs fois. Jusqu'à la guerre de Troie ils conservèrent leur ancien nom d'Aborigenes; sous le roi Latinus, qui régnoit du tems de cette guerre, ils commencèrent

à s'appeller Latins; ensuite, Romulus ayant bâti la ville qui porte son nom, seize générations après le sac de Troie, ils prirent le nom qu'ils ont aujourd'hui; et ces peuples qui jusqu'alors étoient fort peu nombreux et sans réputation, devinrent avec le tems une nation très-considérable et des plus célèbres, en recevant avec beaucoup d'humanité ceux qui n'avoient point de demeure fixe, donnant le droit de bourgeoisie aux gens de cœur qui avoient eu le malheur d'être vaincus dans la guerre après une vigoureuse résistance, accordant le même droit à tous les esclaves qu'ils affranchissoient, et ne refusant aucun homme, de quelque condition qu'il fût, pourvû qu'il pût rendre service à l'état. Mais rien ne leur servit davantage à s'agrandir, que le bon ordre de leur gouvernement et les sages loix qu'ils établirent après une longue expérience, profitant de leurs différens malheurs et de toutes les difficultés qui survenoient, pour y ajouter de tems en tems quelque chose d'utile.

Il y a des historiens qui disent que les Aborigenes, dont les Romains tirent leur première origine, étoient des naturels

d'Italie, et qu'ils faisoient par eux-mêmes une nation particulière qui ne devoit point son origine à d'autres. (J'appelle Italie toute cette étendue de pays qui est bornée par le golfe d'Ionie, par la mer de Tyrrhenie, et par les Alpes troisièmes du côté des terres.) Les mêmes auteurs ajoutent, qu'on leur donna ce premier nom parce que ceux qui habitèrent l'Italie dans la suite tiroient d'eux leur origine, et que le nom d'*Aborigenes* veut dire selon son étymologie, les premiers pères d'une nation ou ceux qui lui ont donné l'origine. D'autres prétendent que c'étoient des gens errans et vagabonds; qu'étant sortis de différens endroits ils se rencontrèrent par hazard en Italie où ils choisirent pour leur demeure des postes fortifiés et d'une situation avantageuse; qu'ils y vivoient de brigandage et du revenu qu'ils tiroient de leurs troupeaux. C'est pour cela qu'ils changèrent leur nom en celui d'Aberrigenes, afin de marquer plus clairement leur condition, et de faire voir que c'étoit un peuple errant de côté et d'autre. Il semble donc que selon leur sentiment la nation des Aborigenes ne diffère en rien de ceux

que les anciens appelloient Lelèges. Car c'est le nom qu'on donnoit ordinairement à ces sortes d'avanturiers, qui n'ayant ni patrie ni demeure fixe, se ramassoient de divers pays. D'autres disent qu'ils étoient une colonie de Liguriens, peuples voisins de l'Ombrie; mais c'est une pure fable. Car les Liguriens habitent à la vérité plusieurs cantons de l'Italie et des Gaules; mais il est incertain lequel de ces deux pays est leur véritable patrie, et jusqu'à présent on ne sait rien de sûr touchant leur origine.

Les plus savans auteurs romains, entre autres Porcius Caton, qui a traité le plus exactement de l'origine des villes d'Italie, Caius Sempronius et plusieurs autres, nous assurent qu'ils étoient Grecs de nation; qu'ils avoient autrefois habité l'Achaïe, d'où ils sortirent plusieurs générations avant la guerre de Troie. Mais ils ne déterminent point de quelle espèce de Grecs ils étoient, ni de quelle ville ils sortirent, en quel tems, sous quel chef, par quelle avanture ils quittèrent leur pays. Ils se contentent des fables des Grecs, sans se mettre en peine de citer aucun historien grec pour garant de ce qu'ils avancent;

ainsi on n'y voit rien de certain. Supposé néanmoins que ce qu'ils disent soit bien fondé, les Aborigenes ne peuvent être qu'une colonie de ceux qu'on appelle aujourd'hui Arcadiens. Car ce sont les premiers de tous les Grecs qui aient passé le golfe d'Ionie pour venir s'établir en Italie sous la conduite d'Oenotrus, fils de Lycaon. Cet Oenotrus descendoit au cinquième dégré d'Æzée et de Phoronée qui regnèrent les prémiers dans le Peloponnese. Car Phoronée fut père de Niobé ; et Pelasgue fut, dit-on, fils de Niobé et de Jupiter. D'un autre côté Æzée eut un fils nommé Lycaon. Ce Lycaon eut une fille nommée Déjanire. De Déjanire et de Pelasgue naquit un autre Lycaon, qui eut un fils appellé Oenotrus, dix-sept générations avant le siège de Troie; c'est - là justement le tems que les Grecs envoyèrent cette colonie en Italie. Oenotrus sortit de Grece parce qu'il ne se contentoit pas de sa portion de patrimoine qui étoit fort médiocre. Car Lycaon ayant eu vingt-deux enfans, il falloit partager l'Arcadie en autant de lots. Ce fut pour cette raison qu'Oenotrus quitta le Peloponnese, et qu'ayant équipé une flotte, il passa

la mer d'Ionie avec Peucetius, un de ses frères. Ils furent suivis d'une bonne partie de la nation, qu'on dit autrefois avoir été fort nombreuse ; et plusieurs autres Grecs, qui n'avoient pas assez de terres, se joignirent à eux.

Peucetius étant arrivé en Italie prit terre au Cap d'Iapygie et s'y établit avec sa troupe. C'est de lui que les peuples de ce canton ont pris le nom de Peucetiens. Oenotrus avec la plus grande partie de la flotte arriva à l'autre golfe qui baigne la côte occidentale de l'Italie. Il s'appelloit alors le golfe ausonien, du nom des Ausoniens, peuples voisins : mais les Tyrrheniens étant devenus maîtres de la mer, il changea son nom en celui qu'il porte aujourd'hui. Oenotrus y trouva une grande étendue d'excellentes terres, tant pour les pâturages, que pour le labour ; mais voyant que le pays étoit presque tout désert et inculte, et que même le peu qui étoit habité n'étoit pas peuplé suffisamment, il chassa les barbares d'une partie de ce canton, et bâtit plusieurs petites villes fort proches l'une de l'autre, sur des montagnes, comme c'étoit la coutume des anciens. Tout le pays qu'il

occupa, qui étoit d'une grande étendue, fut appellé Oenotrie; tous les peuples de sa domination se nommèrent Oenotriens. C'est le troisième nom qu'ils ont porté. Car sous le règne d'Æzée ils s'appelloient Æzéens; sous celui de Lycaon son successeur, ils prirent le nom de Lycaoniens; et après qu'Oenotrus les eut fait passer en Italie ils s'appellèrent Oenotriens pendant quelque tems.

J'ai pour garant de ce que je dis Sophocle le tragique, dans sa pièce intitulée Triptoleme. Car il y introduit Cérès qui apprend à Triptoleme combien de pays il lui faut parcourir pour semer les grains qu'elle lui a donnés. Après avoir d'abord fait mention de la partie orientale de l'Italie qui s'étend depuis le cap d'Iapygie jusqu'au détroit de Sicile, elle parle en peu de mots de la Sicile qui est vis-à-vis; et revenant ensuite à l'Italie occidentale, dans l'énumération qu'elle fait des principales nations qui habitent les côtes maritimes, elle commence par le pays des Oenotriens. Il suffira d'en citer quelques vers ïambes, que voici: » Derrière » vous, à main droite, vous avez toute » l'Oenotrie, le golfe tyrrhenien, et les » terres de la Ligurie à parcourir. » An-

tiochus de Syracuse, très-ancien historien, parlant des plus anciennes peuplades d'Italie, dit formellement que les Oenotriens sont les premiers peuples, qu'on connoisse, qui aient habité ce pays. Voici ses propres termes. „ Antiochus, fils de „Xenophanes, a tiré ce qu'il a écrit tou- „chant l'Italie, des anciens monumens les „plus certains et les plus dignes de foi. „Cette terre qu'on appelle aujourd'hui Ita- „lie, a été anciennement occupée par les „Oenotriens. „ Ensuite il décrit la forme de leur gouvernement: il nous explique de quelle manière Italus, dont ils ont été appellés Italiens, devint leur roi par la suite des tems, et comment il eut pour successeur Morgès qui leur donna le nom de Morgetes. Il nous apprend que ce Morgès reçut chez lui un certain Siculus qui voulut se faire un royaume particulier en soulevant la nation, et il ajoute: „ Voilà „ comment ces peuples, qui étoient Oe- „ notriens, furent appellés Siculiens, „ Morgetes et Italiens. „

Prouvons encore l'origine des Oenotriens par le témoignage de Pherecydes, auteur très-ancien et un des plus habiles généalogistes d'Athenes. Voici de quelle

manière il parle des rois d'Arcadie. » Pelasgue et Déjanire eurent un fils, » nommé Lycaon, qui épousa Cyllene, » nymphe Nayade, dont le mont Cyllene » a pris son nom. » Ensuite parlant de leurs enfans et des contrées que chàcun d'eux a habitées, il fait mention d'Oenotrus et de Peucetius en ces termes: » Et » Oenotrus, dit-il, dont les Oenotriens qui » habitent l'Italie ont pris leur nom; et » Peucetius, qui a donné le nom de Peucetiens aux peuples du golfe d'Ionie. » Voilà ce que les anciens poëtes et les mythologistes nous ont appris touchant l'habitation et l'origine des Oenotriens. Pour moi je les en crois sur leur parole; et, s'il est vrai, comme le disent Caton, Sempronius et plusieurs autres, que les Aborigenes étoient Grecs de nation, je suis persuadé qu'ils tiroient leur origine de ces Oenotriens. Car je trouve que les Pelasgues, les Crétois et tous les autres peuples qui ont habité l'Italie, n'y sont venus que dans les derniers tems, et je ne vois point d'autre peuplade plus ancienne que celle-ci qui ait quitté la Grece pour venir dans la partie occidentale de l'Europe. Au reste je crois que les Oenotriens,

outre les autres cantons d'Italie entièrement déserts ou mal peuplés, s'emparérent d'une partie de l'Ombrie, et qu'on les appella Aborigenes à cause qu'ils demeuroient dans les montagnes où les Arcadiens se plaisent ordinairement; de même qu'à Athenes on appelloit certaines gens Hyperacriens, *c'est-à-dire, montagnards*, et d'autres Paraliens, *c'est-à-dire, habitans des côtes de la mer.* Mais s'il se trouve des lecteurs d'un caractère à ne pas admettre si facilement et sans examen tout ce qu'on leur rapporte de l'ancienne histoire; qu'ils ne croyent pas non plus trop légèrement que *les Aborigenes* étoient Liguriens, Ombriens, ou de quelque autre nation barbare: mais qu'ils suspendent leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient examiné tout, et qu'aprés cela ils s'en tiennent à ce qui leur paroîtra de plus probable.

CHAPITRE SECOND.

De mon tems il restoit fort peu des anciennes villes des Aborigenes, la plupart ayant été abandonnées ou détruites par

les guerres et par d'autres calamités qui causèrent la ruine des familles les plus nombreuses. Elles étoient sur le territoire de Reate, assez près du mont Apennin, comme l'assure Terentius Varron dans son livre des antiquités; les plus proches de la ville de Rome en étoient néanmoins éloignées d'une journée de chemin. Pour marcher sur les traces de Varron j'en rapporterai les principales, suivant ce qu'il en a dit. Palation est à vingt-cinq stades de Reate, ville encore habitée aujourd'hui par les Romains auprès de la voie Quintia. Tribule est environ à soixante stades de la même ville, sur une petite colline. Vesbole est éloignée de Tribule d'environ autant; elle est située auprès des monts Cerauniens. A quarante stades de Vesbole on trouve la célèbre ville de Sune, où il y a un très-ancien temple de Mars. Mephyle étoit éloignée de Sune d'environ trente stades; on en voit encore les ruines, et quelques vestiges de ses murs. A quarante stades de Mephyle étoit Orvinion, la plus fameuse et la plus grande ville de ce canton. Car on voit encore les fondemens de ses murailles, quelques magnifiques tombeaux d'un ouvrage ancien,

l'enceinte des cimetières situés sur de hautes et longues terrasses, et un vieux temple de Minerve au haut de la citadelle. A quatre-vingt stades de Reate, en passant par la voie Juria, auprès du mont Corete, on trouve la ville de Cursule ; il n'y a pas long-tems qu'elle est ruinée. On y voit aussi une île appellée Issa, qui est toute entourée d'un lac. On dit qu'on y habitoit sans autres fortifications, et que les eaux bourbeuses de ce lac tenoient lieu de retranchemens et de murailles. Maruve étoit tout proche d'Issa, dans un recoin du même lac, à quarante stades du lieu appellé en grec Heptudates, *c'est-à-dire les-sept-eaux*. En allant de Reate vers le pays des Latins, on trouvoit la ville de Batie à trente stades, Tiore qu'on appelloit aussi Matiene, en étoit à trois cents stades. On prétend que dans cette ville il y avoit un fort ancien oracle de Mars. Il étoit, dit-on, à peu près comme celui de Dodône, si fameux dans les fables, excepté qu'à Dodône c'étoit un pigeon qui rendoit les oracles du haut d'un chêne sacré, au lieu que chez les Aborigenes c'étoit un autre oiseau envoyé des dieux, qui rendoit les siens de dessus une colonne de

bois. Ils appellent cet oiseau Piverd; les Grecs le nomment Dryocolapte, *c'est-à-dire, perce-chêne ou pique-bois.* Lista, capitale des Aborigenes, étoit à vingt-quatre stades de cette ville. Elle fut autrefois prise d'assaut par les Sabins, qui sortirent d'Amiterne pendant la nuit et l'attaquèrent à l'improviste. Ceux qui s'étoient sauvés de cette ville, reçus par les habitans de Reate, firent plusieurs tentatives pour la reprendre : mais voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils en consacrèrent les terres aux dieux comme un bien qui leur appartenoit encore, et firent des imprécations contre quiconque en recueilleroit les fruits dans la suite.

A soixante-dix stades de Reate, étoit la célèbre ville de Cutilie, sise au pied d'une montagne. Auprès de cette ville il y a un lac de la grandeur de quatre arpens, plein d'une belle eau naturelle et qui coule toujours; il est, dit-on, d'une extrême profondeur. Comme ce lac a quelque chose de miraculeux et de divin, les habitans du canton croient qu'il est consacré à la victoire. Ils l'entourent d'une enceinte pour empêcher que personne n'approche de ses eaux; excepté en certaines fêtes qui

se

se renouvellent tous les ans, pendant lesquelles ils font des sacrifices selon leur loi. Car alors ceux à qui cela est permis, vont dans une petite île d'environ cinquante pieds de diamètre qui est dans le lac. Elle n'a qu'un pied au-dessus de l'eau; elle est flottante sans aucune assiette fixe, elle va çà et là au gré des vents qui la poussent doucement. Il y croît une herbe qui ressemble assez au butome, et quelques petits buissons ou arbrisseaux. Tout cela tient du miracle, et est au-dessus de la portée de ceux qui ne se sont jamais appliqués à la contemplation des effets merveilleux de la nature.

Ce fut dans ce canton, selon l'opinion commune, que les Aborigenes établirent d'abord leur demeure après en avoir chassés les Ombriens. Ils en sortoient de tems en tems pour faire des courses contre les barbares, principalement contre les Siculiens leurs voisins, avec lesquels ils disputoient le terrein. D'abord ils armèrent une poignée de jeunes gens dévoués par leurs parens. Ils les envoyèrent chercher des vivres, selon l'ancienne coutume que je sais avoir été en usage parmi plusieurs peuples, tant Grecs que

barbares. Car lorsqu'une ville se trouvoit trop peuplée, que le pays ne pouvoit pas nourrir tous ses habitans, ou qu'une maligne influence de l'air étoit cause que la terre ne fournissoit pas autant de vivres qu'à l'ordinaire, enfin lorsque quelque autre conjoncture, bonne ou mauvaise, l'obligeoit à se défaire d'une partie de son monde; on consacroit à un dieu tous les enfans d'un certain âge, on leur donnoit des armes et on les envoyoit dans un autre pays. S'il ne s'agissoit que de rendre graces aux dieux de ce qu'ils avoient multiplié la nation par un grand nombre d'enfans, ou pour quelque victoire remportée sur les ennemis; on faisoit d'abord des sacrifices solemnels et l'on envoyoit cette jeunesse en colonie sous d'heureux auspices: mais si la nation étoit accablée de malheurs, s'il falloit appaiser la colère des dieux et obtenir qu'ils missent fin aux maux présens, on faisoit à peu près la même chose; mais on le faisoit avec peine, et on demandoit pardon à cette peuplade qu'on chassoit du pays, en lui témoignant qu'on étoit bien fâché d'en venir à cette extrémité. Ces jeunes gens sortis des terres de leurs pères, sans

espérance d'avoir jamais de patrie fixe s'ils ne trouvoient quelque pays qui les reçût, regardoient comme le lieu de leur naissance quelque canton que ce pût être, où l'on vouloit bien leur donner une retraite de bonne amitié, ou dont ils se rendoient maîtres par la force des armes. On étoit persuadé que le dieu auquel ils étoient voués, devenoit ordinairement leur protecteur et faisoit prospérer leur colonie au-delà de ce qu'on peût croire. Ce fut suivant cette coutume que quelques villes des Aborigenes voyant que leur pays étoit trop peuplé, consacrèrent à un dieu tous les enfans qui vinrent au monde pendant un an. Car ils ne pouvoient se résoudre à les faire mourir, et ils regardoient cela comme une action des plus inhumaines.

Sitôt que ces enfans eurent atteint l'âge viril, on les envoya autre part en colonie pour chercher un établissement; dès qu'ils furent sortis de leurs terres, ils ne cessèrent de harceler les Siculiens, et de ravager leurs campagnes. Cette jeunesse s'étant une fois emparée de quelques terres des ennemis, les autres Aborigenes, qui avoient besoin d'une plus grande étendue

de pays, attaquèrent leurs voisins avec plus de sûreté. Entre les villes qu'ils bâtirent, il y en a quelques-unes qui sont encore habitées aujourd'hui, comme Antemne, Tellêne, Ficulne auprès des monts appellés Cornicules, la ville de Tibur dont il y a un quartier qui s'appelle encore à présent Siculion; et de toutes les nations voisines il n'y en avoit aucune qu'ils incommodassent davantage que celle des Siculiens. Ces premières querelles ayant fait prendre les armes à des nations entières, donnèrent occasion à une guerre des plus considérables et des plus longues qu'on eût vû jusqu'alors en Italie.

CHAPITRE TROISIÈME.

DANS la suite quelques-uns des Pelasgues, qui habitoient dans le canton qu'on appelle aujourd'hui Thessalie, etant contraints de quitter leurs anciennes demeures, vinrent se joindre aux Aborigenes, et ces deux nations, réunissant leurs forces, firent la guerre aux Siculiens. Peut-être les Aborigenes les reçurent-ils dans l'espérance d'en tirer quelque secours: mais

pour moi, je crois qu'ils le firent principalement en considération de leur parenté. Car les Pelasgues étoient Grecs, originaires du Peloponnese. Ils avoient souvent éprouvé les disgraces de la fortune en plusieurs choses, mais surtout en ce qu'ils étoient toujours errans et vagabonds, sans pouvoir trouver de demeure fixe. D'abord ils habitèrent dans l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Argos en Achaïe. ils étoient naturels de ce pays, selon l'opinion la plus commune; et ils avoient anciennement pris leur nom du roi Pelasgue, qu'on dit avoir été fils de Jupiter et de Niobe, fille de Phoronée, qui est, selon la fable, la première femme mortelle avec laquelle Jupiter ait eu commerce. Ensuite, vers la sixième génération, ils quittèrent le Peloponnese et se retirèrent en Hæmonie, qu'on appelle aujourd'hui Thessalie. Achæus, Phtius et Pelasgue, tous trois fils de Larissa et de Neptune, conduisoient cette colonie. Etant arrivés en Hæmonie, ils en chassèrent les barbares, et divisèrent ce pays en trois provinces, qu'ils appellèrent Phtiotide, Achaïe et Pelasgiotide, du nom de leurs chefs.

Après avoir demeuré en Thessalie pendant cinq générations dans une grande

prospérité, comblés de biens et de richesses qu'ils tiroient de ses fertiles campagnes, ils en furent enfin chassés vers la sixième génération, tant par les Curetes et par les Leleges, qu'on appelle aujourd'hui Etoliens et Locriens, que par plusieurs autres habitans du Parnasse, qui avoient pour chef Deucalion fils de Prométhée et de Clymene fille de l'Océan. S'étant dispersés dans leur fuite, ceux-ci allèrent en Crête, ceux-là dans quelques-unes des îles cyclades; les uns s'établirent dans l'Estiotide auprès du mont Olympe et du mont Ossa; les autres se retirèrent dans la Bœotie la Phocide et l'Euboée: quelques-uns passant en Asie s'habituèrent dans différens pays maritimes autour de l'Hellespont, et dans plusieurs autres îles voisines, principalement dans celle qu'on appelle aujourd'hui Lesbos où ils se mêlérent avec la première peuplade des Grecs qui s'y établit sous la conduite de Macar fils de Criasius.

La plupart traversèrent par le milieu des terres pour aller trouver les habitans de Dodône leurs parens, auxquels personne n'osoit faire la guerre, par ce qu'on les regardoit comme un peuple sacré. Il y demeurèrent un peu de tems avec eux;

mais quand ils s'apperçurent qu'ils les incommodoient, et que les terres ne suffisoient pas pour nourir tant de monde, ils quittèrent ce pays pour obéir à l'Oracle, qui leur ordonnoit de faire voile en Italie, appellée alors Saturnie. Ayant donc équipé une flotte de plusieurs vaisseaux, ils passèrent la mer ionienne avec un désir ardent d'aborder aux côtes d'Italie les plus proches: mais, comme ils ne connoissoient pas le trajet, un vent du Sud, qui s'éleva alors, les poussa trop loin, et ils abordèrent à une des bouches du Pô, nommée Spinétique, où ils laissèrent leurs vaissaux, les bouches inutiles, tous ceux qui n'étoient pas en état de servir ni de supporter plus long-tems les fatigues du voyage, et une bonne garnison, afin d'avoir quelque endroit sûr pour s'y réfugier, si leurs affaires n'alloient pas bien. Ceux qui restèrent là avec la flotte, firent des retranchemens, élevèrent une muraille autour du camp, garnirent leurs vaisseaux de toutes les provisions nécessaires pour la vie; et quand ils virent que tout leur réussissoit à souhait, ils fondèrent une ville du nom de l'embouchure du fleuve. La fortune leur fut plus favorable qu'à tous les autres peuples

du golfe d'Ionie. Pendant fort long-tems ils se virent les maîtres de la mer, et ils envoyoient à Delphes au dieu *Apollon* la dixme des revenus qu'elle leur fournissoit; ce présent étoit des plus magnifiques qu'aucune autre ville y ait jamais envoyé. Mais dans la suite les barbares voisins étant venus les attaquer avec une armée formidable, ils furent obligés d'abandonner leur ville; et avec le tems ces barbares ont aussi été chassés par les Romains. C'est ainsi que périrent les Pelasgues qui étoient restés à Spina.

Pour les autres qui s'étoient avancés au milieu des terres, après avoir traversé les montagnes d'Italie, ils arrivèrent au pays des Ombriens, voisins des Aborigenes; ces Ombriens occupoient encore plusieurs autres cantons de l'Italie, et c'étoit une nation des plus grandes et des plus anciennes. D'abord les Pelasgues se rendirent maîtres des terres où ils s'arrêtèrent, et de quelques petites villes des Ombriens. Mais il s'assembla contre eux une armée si nombreuse, qu'étant épouvantés de la multitude de leurs ennemis, ils se retirèrent dans le pays des Aborigenes; et ceux-ci ayant résolu de les attaquer comme

ennemis, sortirent promptement des villes voisines pour aller fondre sur eux. Cependant les Pelasgues, qui par hazard étoient alors campés aux environs de Cutilie, ville des Aborigenes, auprès du lac sacré, remarquèrent qu'il y avoit dans ce lac une petite île flottante; et ayant appris le nom des habitans de ce pays par les prisonniers qu'ils venoient de faire dans les campagnes, ils crurent que l'oracle étoit accompli. Car la réponse qu'ils en avoient reçue à Dodône, et que Lucius Mamius, personnage très-illustre, dit avoir vue gravée en caractères anciens sur un trépied sacré dans le temple de Jupiter, étoit conçue en ces termes: » Allez chercher promptement le pays de Saturnie habité par » les Siculiens, et Cutilie, ville des Aborigenes, où il y a une île flottante. Quand » vous serez unis à ces peuples; envoyez » des décimes à Apollon, des têtes à » Jupiter, et un homme à son père. »

Lorsque les Pelasgues virent arriver les Aborigenes avec une armée si nombreuse, ils allèrent au-devant d'eux, sans armes, portant seulement des rameaux d'olivier en qualité de supplians; et après leur avoir dit quelle étoit leur fortune, ils les prièrent

de les recevoir dans leur amitié et dans leur pays, protestant qu'ils ne leur seroient point à charge, qu'ils n'étoient venus dans ce canton que pour obéir à l'oracle, qui ne leur destinoit que ce seul pays, et en même-tems ils leur donnèrent l'explication de cet oracle. Les Aborigenes l'ayant entendue, furent d'avis d'obéir aux ordres du dieu, et d'accepter l'alliance de ces Grecs contre les barbares Siculiens, qui les fatiguoient par de fréquentes guerres. Ils firent donc un traité avec les Pelasgues et leur donnèrent une partie de leurs terres auprès du lac sacré. Elles étoient la plupart marécageuses, et aujourd'hui on les appelle Velies en vieux langage. Car devant les noms qui commençoient par une voyelle, les anciens Grecs ajoutoient ordinairement la sillabe *ou* exprimée en un seul caractère semblable à un *double* gamma formé par deux lignes transversales jointes à une ligne droite, comme dans *Falénè*, *Fanax*, *Foikos*, *Faner*, et plusieurs autres mots de cette sorte.

Ensuite la plupart de ces peuples, voyant que les terres qu'on leur avoit données n'étoient pas suffisantes pour une si grande multitude, engagèrent les Abori-

genes à faire une campagne avec eux, et ayant attaqué les Ombriens, ils prirent sur eux la ville de Crotone à l'improviste. C'étoit une fort grande ville et très-florissante; ils s'en servoient comme d'une forteresse et d'une place d'armes contre les Ombriens, parce qu'elle étoit bien fortifiée, et que les campagnes des environs étoient excellentes pour les pâturages, ils se rendirent encore maîtres de plusieurs autres places, et prêtèrent volontiers main forte aux Aborigenes, qui étoient toujours en guerre avec les Siculiens, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entièrement chassés de leur pays. Voilà comment les Pelasgues s'établirent avec les Aborigenes dans plusieurs villes, tant dans celles qui avoient été auparavant habitées par les Siculiens, que dans les nouvelles villes qu'ils bâtirent eux-mêmes. Ces villes étoient Cæré, appellée alors Agille, Pise, Saturnie, Alsion, et quelques autres dont les Tyrrheniens s'emparèrent dans la suite. Les Romains occupoient encore de mon temps les villes de Falère et de Fascene, où l'on voyoit quelques restes et quelques légers vestiges de la nation des Pelasgues; elles avoient été

au paravant aux Siculiens. On y a conservé longtems plusieurs anciennes modes des Grecs, comme la forme et les ornemens des armes, les boucliers à l'Argienne, les piques, la structure des temples, les sanctuaires des dieux, les expiations ou purifications, les sacrifices et plusieurs autres choses semblables, aussi bien que la coutume de faire marcher devant l'armée quand elle sortoit des frontières pour attaquer ou pour se défendre, certains hérauts ou personnes sacrées qui alloient sans armes offrir la paix aux ennemis.

Mais le plus beau monument qu'on ait pour prouver que ceux qui chassèrent les Siculiens avoient demeuré autrefois à Argos, c'est le temple de Junon qu'on voyoit à Falere, il étoit semblable à celui d'Argos; c'étoit les mêmes cérémonies pour les sacrifices. Il y avoit des prêtresses qui prenoient soin du temple, et une jeune fille qu'on appelloit Canéphore, *c'est-à-dire porte-corbeille*. Elle n'étoit point mariée; c'étoit elle qui commençoit les sacrifices. Il y avoit aussi des chœurs de vierges qui chantoient des hymnes, à la mode du pays, en l'honneur de la Déesse. Outre le canton dont je viens de parler,

les Pelasgues tenoient encore une partie considérable de la Campanie, dont ils avoient chassé les Auronces, nation barbare. Les campagnes en sont excellentes pour les pâturages, et très-agréables à la vûe. Ils y bâtirent entr'autres villes celle de Larisse, à laquelle ils donnèrent le nom de leur capital du Peloponnese. De mon tems quelques-unes de ces villes étoient encore sur pied après avoir souvent changé d'habitans. Mais pour celle de Larisse, il y a déjà plusieurs siècles qu'elle est déserte; on ne voit à présent aucune marque certaine qu'elle ait été autrefois habitée; il n'en reste que le nom; encore n'est-il connu que de peu de personnes. Elle n'étoit pas loin de l'endroit qu'on appelle le marché de Popilius. Ils occupoient outre cela plusieurs autres places, qu'ils avoient enlevées aux Siculiens, tant sur les côtes de la mer, qu'au milieu des terres.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les Siculiens ne pouvant tenir en même-tems contre deux ennemis aussi redoutables que les Pelasgues et les Aborigenes, prirent

avec eux leurs femmes, leurs enfans, tout ce qu'ils avoient de richesses en or et en argent, et leur abandonnèrent tout le pays pour s'en aller du côté du midi à travers les montagnes. Quand ils eurent parcouru toute la basse Italie, voyant qu'on les chassoit de tous côtés, ils firent enfin des radeaux auprès du détroit, sur lesquels ils passèrent d'Italie dans l'île voisine par le moyen du reflux dont ils observèrent l'heure. Cette île étoit habitée par les Sicaniens, nation espagnole, qui s'y étoient établis depuis peu, ayant été chassés de leur pays par les Liguriens. Ils lui avoient donné le nom de Sicanie, au lieu de celui de Trinacrie qu'elle portoit auparavant à cause de sa figure triangulaire. Le nombre de ses habitans étoit fort petit par rapport à sa vaste étendue, et la plus grande partie de ses terres étoit encore en friche. Les Siculiens y étant donc abordés, s'établirent d'abord dans la partie occidentale, et ensuite dans plusieurs autres cantons de cette île qui commença alors à s'appeller Sicile, du nom de ses nouveaux habitans.

Voilà comment la nation des Siculiens abandonna l'Italie; ce qui arriva selon Hellanique de Lesbos, en la troisième gé-

nération avant le siège de Troie, du tems qu'Alcione étoit prêtresse à Argos, vers la vingt-sixième année de son sacerdoce. Car il parle de deux différentes flottes qui passèrent autrefois d'Italie en Sicile. La première est celle des Elymiens qu'il dit en avoir été chassés par les Oenotriens; l'autre est celle des Ausoniens, lesquels étant chassés par les Iapyges, passèrent dans la même île la cinquième année après la première flotte. Le même auteur ajoute que leur roi s'appelloit Siculus; que c'est de lui que la nation et l'île même ont pris leur nom. Mais suivant ce que Philiste de Syracuse en a écrit, cet événement se rapporte à la quatre-vingtième année avant la guerre de Troie; et ce ne furent point les Siculiens, ni les Ausoniens, ni les Elymiens, mais plutôt les Liguriens qui passèrent d'Italie en Sicile, ayant pour chef Siculus, dont il dit qu'il étoit fils d'Italus, et que ce fut sous son règne que ces peuples prirent le nom de Siculiens. Il ajoute que ces Liguriens furent chassés de leur pays par les Ombriens et par les Pelasgues. Antiochus de Syracuse ne marque point le tems que ces peuples passèrent en Sicile. Il dit seulement qu'ils

s'appelloient Siculiens, qu'ils se choisirent un chef pour les conduire, et qu'ils y furent forcés par une armée d'Oenotriens et d'Opiques. Thucydide écrit aussi que c'étoient des Siculiens qui passèrent en cette île, et qu'ils furent chassés par les Opiques. Mais pour ce qui est du tems, il dit que cela arriva plusieurs années après l'embrâsement de Troie. Voilà ce que les auteurs les plus dignes de foi nous apprennent touchant les Siculiens qui passèrent d'Italie en Sicile.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES Pelasgues s'étant emparés d'une grande étendue de belles campagnes et de plusieurs villes, sans parler de quelques autres qu'ils bâtirent eux-mêmes, s'agrandirent extrêmement en peu de tems. Ils devinrent une nation très-considérable par sa valeur, par ses forces, par ses richesses, et par une infinité d'autres avantages. Mais cette grande prospérité ne dura guères. Car dans le tems même qu'ils étoient au plus haut point de leur fortune, il arriva par un effet de la colère des dieux que

que les uns furent accablés de fléaux extraordinaires, et les autres furent détruits par les barbares voisins; ce qui fut cause que la plus grande partie de cette nation se dispersa pour la seconde fois dans la Grece et dans les pays barbares. Mais je serois trop long si je voulois écrire exactement tout ce qui leur arriva. Il est certain qu'il n'y en eut que très-peu qui se maintinrent en Italie, par le secours des Aborigenes. La stérilité des terres fut le premier fléau dont leurs villes furent affligées. Alors les fruits tomboient des arbres avant que d'être mûrs; les grains qu'on avoit semés, ne poussoient que jusqu'à un certain point sans pouvoir épier ni parvenir à leur maturité; les bestiaux manquoient d'herbes; les eaux n'étoient plus bonnes à boire; les sources étoient presque épuisées, ou même entièrement à sec par les chaleurs excessives. Les femmes n'étoient pas plus heureuses dans leurs accouchemens; elles faisoient de fausses couches; leurs enfans mouroient en naissant: souvent même les méres rendoient l'ame en même-tems que leur fruit. Les bestiaux avoient le même sort; ils avortoient et périssoient avec leurs petits. S'ils en

réchappoient quelquefois, leurs petits étoient estropiés, imparfaits, à-demi formés, ou bien ils avoient quelque autre défaut; en sorte qu'ils n'étoient bons à rien. Pour surcroît de malheur, les hommes mêmes, sur-tout ceux qui étoient dans la fleur de leur âge, étoient affligés de différentes maladies, qui se terminoient le plus souvent par une mort aussi prompte qu'extraordinaire.

Quand ils consultèrent l'oracle, savoir, quel dieu ou quel génie ils avoient offensé pour souffrir tant de maux, et ce qu'ils devoient faire pour y apporter remède; le dieu leur répondit qu'après avoir obtenu ce qu'ils souhaitoient, ils n'avoient pas satisfait à leurs vœux, et qu'il leur en restoit encore le principal à accomplir. Car les Pelasgues manquant de tout à cause de la stérilité de leurs terres, avoient fait vœu d'offrir à Jupiter, à Apollon, et aux Cabires la dixme de tous leurs revenus, de tout ce qui leur naîtroit, et de tout ce qu'ils posséderoient dans la suite. Mais après avoir obtenu ce qu'ils demandoient, il n'offrirent aux dieux qu'une partie de tous leurs grains et de leurs bestiaux, comme n'ayant promis que cela seulement. Myrsile

de Lesbos nous a laissé par écrit ce point d'histoire à peu près dans les mêmes termes dont je me sers présentement; excepté qu'il ne donne pas le nom de Pelasgues, mais celui de Tyrrheniens aux peuples à qui cela arriva. J'en donnerai bien-tôt la raison. Lorsqu'ils eurent reçû la réponse de l'oracle, ils n'y purent rien comprendre, et ils se trouvèrent fort embarassés jusqu'à ce qu'un certain vieillard leur en donnât l'explication par conjecture. Il leur dit qu'ils se trompoient grossièrement, s'ils croyoient que ce fût à tort que les dieux se plaignoient d'eux; qu'à la vérité ils avoient offert, suivant leur promesse et selon l'équité, les prémices de tous leurs autres biens, mais qu'ils devoient encore celles de leurs enfans; que c'étoit là ce qui étoit le plus agréable aux dieux, et que s'ils les leur offroient, comme il étoit juste, ils auroient entièrement satisfait aux ordres de l'oracle. Les uns approuvèrent cette explication du vieillard; les autres crurent qu'il y avoit quelque tromperie cachée sous ce discours. Quelqu'un ayant donc été d'avis qu'on demandât au dieu s'il vouloit qu'on lui

offrît la dixme des hommes, ils envoyèrent une seconde fois consulter l'oracle, et le dieu répondit qu'il falloit le faire.

Cette dernière réponse fit naître une sédition parmi eux touchant la manière dont on devoit décimer les hommes. D'abord cette difficulté mit la division entre les magistrats des villes, et bien-tôt après ils devinrent suspects au reste du peuple. Les Pelasgues s'étant donc attroupés, il y en eut un grand nombre qui quittèrent le pays, sans garder aucun ordre, et, selon toutes les apparences, comme des gens transportés de rage et de fureur. Il y eut même plusieurs maisons qui demeurèrent entièrement désertes et abandonnées. Dès qu'il en sortoit quelques personnes, le reste de la famille suivoit bientôt; car les parens de ceux qui se retiroient, ne pouvoient se résoudre à se séparer de leurs plus chers amis pour rester au milieu de leurs plus mortels ennemis. Les premiers qui sortirent d'Italie se retirèrent dans la Grece et dans plusieurs cantons des pays barbares, où ils vécurent errans et vagabonds. Ils ne tardèrent pas long-tems à être suivis de plusieurs autres, qui eurent aussi le même

sort, et tous les ans il sortoit d'Italie quelque troupe de Pelasgues. Car les magistrats des villes ne cessoient de prendre les prémices des jeunes gens qui avoient atteint l'âge viril, tant pour rendre aux dieux ce qui leur étoit dû, que parce qu'ils appréhendoient qu'il n'en restât quelques-uns de cachés qui pussent exciter de nouvelles séditions. Il y en eut même un fort grand nombre qui furent chassés par leurs ennemis sous de spécieux prétextes. Il sortit donc plusieurs armées de Pelasgues qui se dispersèrent dans tous les pays du monde. Comme ils avoient vécu parmi les périls et les fatigues de la guerre au milieu des nations les plus belliqueuses, ils étoient très-bons soldats, et le commerce qu'ils avoient eu avec les Tyrrheniens les avoit rendus habiles matelots et fort expérimentés dans la marine. D'ailleurs la nécessité leur faisoit mépriser tous les dangers pour chercher des vivres; elle leur apprenoit plus efficacement que le plus habile maître, à tout entreprendre; de sorte que par-tout où ils alloient, ils remportoient la victoire sans beaucoup de difficulté.

Les autres nations les appelloient indifféremment Tyrrheniens ou Pélas-

gues, du nom du pays d'où ils étoient sortis autrefois et en mémoire de leur ancienne origine. Je dis cela, afin que quand on les verra nommer indifféremment Pelasgues et Tyrrheniens, soit dans les historiens, soit dans les poëtes, on ne soit pas surpris comment une seule et même nation a pu avoir en même tems ces deux noms: car Thucydide en fait mention en parlant des villes de la côte de Thrace habitées par des peuples de deux langues. Voici ce qu'il dit de la nation des Pelasgues. „ Il y a aussi quelques „ Calcidiens : mais la plupart sont des „ Pelasgues, de la même nation que les „ Tyrrheniens, qui habitoient autrefois „ Lemnos et Athenes. „ Et Sophocle dans sa pièce intitulée Inaque, fait dire au chœur les vers suivans, qui sont Anapestes: „ Père Inaque, fils des fontaines „ du pére Océan, vous à qui on rend de „ grands honneurs dans les campagnes „ d'Argos, sur les collines de Junon, et „ chez les Pelasgues Tyrrheniens. „ Le nom de Tyrrhenie étoit donc alors fort connu en Grece, et toute l'Italie occidentale s'appelloit ainsi, sans qu'on distinguât aucun peuple par son nom particulier;

en quoi il lui est arrivé la même chose qu'à plusieurs cantons de la Grece, et sur-tout à celui qu'on nomme aujourd'hui le Peloponnese. Car toute cette presqu'île, quoiqu'elle comprenne les Arcadiens, les Ioniens, et plusieurs autres peuples, a néanmoins été appellée Achaïe du nom des seuls Achéens ses habitans.

Ce fut vers la deuxième génération avant la guerre de Troie que les Pelasgues commencèrent à tomber. Cela n'empêche pas néanmoins que cette nation n'ait subsisté jusqu'après l'embrasement de cette ville; mais elle devint très-peu nombreuse et s'affoiblit extrêmement. Car toutes les villes des Pelasgues furent détruites excepté Crotone, célèbre ville de l'Ombrie, et quelques autres qui étoient habitées par les Aborigenes. Crotone a conservé pendant plusieurs siècles son ancienne forme; il n'y a pas long-tems qu'elle a changé de nom et d'habitans. C'est aujourd'hui une colonie romaine; elle s'appelle Corthone. Les villes et les terres que les Pelasgues abandonnèrent, furent occupées par plusieurs peuples voisins, principalement par les Tyrrheniens qui s'emparèrent de la plupart et des plus belles.

CHAPITRE SIXIÈME.

Quelques auteurs disent que les Tyrrheniens étoient naturels d'Italie ; d'autres prétendent qu'ils étoient étrangers. Ceux qui soutiennent qu'ils étoient nés dans le pays, disent que ce nom leur fut donné à cause de leurs habitations fortifiées, parce qu'ils ont été les premiers peuples d'Italie qui aient fortifié leurs maisons. Car chez les Tyrrheniens de même que chez les Grecs, on appelle *turseis*, *c'est-à-dire tours*, les maisons fortes et fermées de murailles. C'est de là que ces auteurs prétendent qu'ils ont pris leur nom, de même que les Mosynœques d'Asie ont pris le leur des hautes palissades de bois en forme de tours, où ils font leur demeure, et qu'ils appellent Mosynes. Ceux au contraire qui supposent faussement qu'ils étoient venus d'un pays étranger, disent qu'ils prirent leur nom d'un certain Tyrrhene, chef de leur colonie, Lydien de nation, qui étoit sorti autrefois du pays qu'on appelloit anciennement Mæo-

nie. Ils ajoutent qu'il descendoit de Jupiter au cinquième dégré. Car ils prétendent que Jupiter et la Terre eurent pour fils Manès qui fut premier roi de ce pays; que de Manès et de Callirhoé, fille de l'Océan sortit Cotys, lequel ayant épousé Halie, fille de Tullus, qui étoit fils de la Terre, en eut deux enfans, Adie et Atys; que d'Atys et de Callithée, fille de Choræe naquirent Lydus et Tyrrhene; que ce Lydus étant resté dans le pays, hérita du royaume de son père, et donna son nom à la Lydie; que Tyrrhene s'empara d'une grande partie de l'Italie avec la colonie dont il étoit le chef et à laquelle il donna son nom. Mais Herodote dit que Tyrrhene avoit pour père Atys, fils de Manès, et que ce fut malgré lui qu'il passa en Italie avec les Mæoniens; que sous le règne d'Atys il y eut en Mæonie une grande stérilité; que ces peuples retenus par l'amour de la patrie, cherchèrent plusieurs remèdes à leurs maux, en faisant diète de deux jours l'un, et mangeant fort peu l'autre; mais que le mal ne finissant point, ils partagèrent tout le peuple en deux corps et tirèrent au sort à qui sortiroit du pays

ou y resteroit; *que les fils d'Atys y furent compris comme les autres*; que le bonheur en voulut à Lydus et à ses gens, et qu'ils restèrent en Mæonie; mais que le sort étant tombé sur son frère et sur les siens, ils prirent les effets et l'argent qui leur échut en partage, et abordèrent aux côtes de l'Italie occidentale habitées par les Ombriens, où ils établirent leur demeure, et fondèrent des villes qui subsistoient encore de son tems.

Je sais que plusieurs autres historiens ont écrit la même chose de la nation tyrrhenienne; mais les uns l'ont fait d'une manière entièrement conforme à ce que je viens de rapporter, les autres avec quelque différence quant au tems et quant au chef de la colonie. Car il y en a qui ont dit que Tyrrhene étoit fils d'Hercule et d'Omphale Lydienne; qu'étant abordé en Italie il chassa les Pelasgues de leurs villes, non pas de toutes, mais seulement de celles qui étoient au-delà du Tibre vers le septentrion. D'autres prétendent que Tyrrhene étoit fils de Telephe et qu'il vint en Italie après la prise de Troie. Xanthus de Lydie, le plus habile homme du monde pour l'ancienne histoire et le

plus fameux auteur de son pays, ne parle en aucun endroit de ses écrits de Tyrrhene, prince des Lydiens; il ne connoît point de peuplade de Mæoniens qui soit venu en Italie; il ne parle point de la Tyrrhenie comme d'une colonie de Lydiens, quoiqu'il parle de plusieurs autres choses moins importantes. Il dit que Lydus et Torybe étoient fils d'Atys; qu'ayant partagé le royaume de leur père, ils demeurèrent tous deux en Asie, et donnèrent leur nom aux nations dont ils furent rois. Voici les propres termes de cet auteur. » De » Lydus viennent les Lydiens, et de To- » rybe les Torybiens. Leurs langues sont » peu différentes; et même encore au- » jourd'hui ils empruntent plusieurs mots » les uns des autres, comme font les Ioniens » et les Doriens. » Hellanique de Lesbos dit que les Tyrrheniens s'appelloient d'abord Pelasgues, et que ce ne fut qu'après s'être établis en Italie, qu'ils prirent le nom qu'ils ont aujourd'hui. Voici de quelle manière il en parle dans son livre intitulé Phoronide. » Leur roi Pelasgue » et Menippe, fille de Penée, eurent un » fils nommé Phrastor, dont naquit Amyn- » tor; d'Amintor vint Teutamide, qui eut

» un fils nommé Nanas. Ce fut sous le rè-
» gne de ce Nanas que les Pelasgues chassés
» par les Grecs, ayant laissé leurs vaisseaux
» dans le golfe d'Ionie auprès du fleuve
» Spinete, prirent la ville de Crotone située
» au milieu des terres. Ils s'en servirent
» comme d'un poste avantageux et d'une
» place d'armes pour envahir et peupler
» le canton qu'on appelle aujourd'hui
» Tyrrhenie » Mais Myrsille prend tout le contre-pied d'Hellanique. Il dit que les Tyrrheniens ayant quitté leur patrie et rodant çà et là à l'avanture; changèrent leur nom en celui de Pelargues, parce qu'étant vagabonds dans la Grece et dans les pays barbares, ils marchoient par bandes; comme certains oiseaux que les Grecs apellent Pelargues, *c'est-à-dire cigognes*. Il dit aussi qu'ils bâtirent les murs de la citadelle d'Athenes apppellés Pelasgiques.

Pour moi, il me paroît que tous ceux qui prennent les Tyrrheniens et les Pelasgues pour une seule et même nation, se trompent grossièrement. Car il ne seroit pas surprenant que l'une de ces deux nations eût quelquefois porté le nom de l'autre, puisque la même chose

est arrivée à quelques autres peuples, tant Grecs que barbares, aux Troiens, par exemple, et aux Phrygiens, nations voisines. Il faut pourtant avouer que plusieurs ont cru que ces deux peuples avoient la même origine et qu'ils ne différoient que de nom. Cela est arrivé aussi aux nations d'Italie, de même qu'aux habitans de plusieurs autres pays dont on a confondu les noms. En effet, il a été un tems que les Grecs donnoient indifféremment le nom de Tyrrheniens aux Latins, aux peuples de l'Ombrie, aux Ausoniens et à plusieurs autres, leur éloignement étant cause qu'on ne pouvoit savoir exactement leurs noms; de sorte qu'il y a même plusieurs auteurs qui ont pris Rome pour une ville de Tyrrhenie. Ces peuples ayant donc changé de demeure et de manière de vivre, je suis persuadé qu'ils ont aussi changé de nom: mais qu'ils n'aient eu tous les deux qu'une seule et même origine, c'est ce que je ne puis croire, tant pour plusieurs autres raisons, qu'à cause de la différence de leurs langues, qui n'ont plus aucune ressemblance entre elles. » Car, comme » dit Herodote, ceux de Crotone et de

» Placiene, n'ont point aujourd'hui un » langage qui leur soit commun avec » aucun peuple voisin, mais seulement » ils parlent entre eux la même langue, » et c'est une preuve manifeste qu'ils » conservent exactement celle qu'ils ont » apportée en venant s'établir dans ce » canton. » Or ne seroit-il pas surprenant que les Crotoniates et ceux de Placiene, qui habitent auprès du Peloponnese, parlassent la même langue comme étant les uns et les autres Pelasgues d'origine, et qu'au contraire ils en eussent une toute différente de celle des Tyrrheniens leurs voisins ? En effet si la commune origine et la parenté doivent passer pour la cause de cette ressemblance dans le langage, le contraire doit être la cause de la différence des langues. Certainement on ne peut s'imaginer que ces deux choses aient une même cause. Car si d'un côté il y a quelque raison de croire que des peuples d'une même nation peuvent bien ne pas conserver toujours la même langue ni les mêmes dialectes, tant à cause du commerce qu'ils ont avec leurs voisins, que parce qu'ils demeurent fort loin les uns des autres; d'un autre côté il est très-

absurde que des gens qui demeurent dans le même pays n'aient aucune ressemblance dans leur langage, sur-tout s'ils sont de la même nation. Voilà les raisons qui me portent à croire que les Tyrrheniens sont différens des Pelasgues. Je ne crois pourtant pas que les Tyrrheniens soient une colonie de Lydiens; car ils ne parlent point la même langue. D'ailleurs on ne peut pas dire, que s'ils n'ont plus la langue de leur ancienne patrie, ils en conservent quelques autres marques. Car ils n'ont ni les mêmes dieux ni les mêmes loix, ni les mêmes coutumes que les Lydiens, et en cela même ils diffèrent plus de cette nation que de celle des Pelasgues.

Le sentiment de ceux qui croyent que les Tyrrheniens ne sont point venus d'un pays étranger, mais qu'ils sont naturels d'Italie, pourroit bien être le plus vraisemblable, d'autant que c'est une nation très-ancienne, qui n'a rien de commun avec aucune autre, ni pour la langue ni pour les mœurs, ni pour les manières. Rien n'empêche donc que les Grecs ne les aient appellés Tyrrheniens, du nom de quelqu'un de leurs princes, et parce

qu'ils faisoient leur demeure dans des tours. Les Romains leur donnent aussi d'autres noms. Ils les appellent Etrusques à cause du pays nommé Etrurie où ils ont demeuré autrefois; et par rapport à leur habileté dans le ministère de la religion et dans le culte des dieux où ils excellent au-dessus des autres, ils les nomment aujourd'hui Tusciens, par corruption du mot Thuoscæens qu'ils prononçoient autrefois distinctement comme les Grecs, mais qu'ils ont abrégé dans la suite en prononçant plus obscurément. Les Tyrrheniens s'appellent eux-mêmes *Raseniens* du nom de Rasene un de leurs princes. Je parlerai en un autre endroit des villes qu'ils ont habitées, de la forme de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs coutumes, des forces de toute la nation, de ses actions les plus mémorables et de ses différentes fortunes. Pour revenir aux Pelasgues, *ils faisoient autrefois une nation très-puissante; mais dans la suite* ils furent réduits à un fort petit nombre. Tous ceux qui survécurent à leurs malheurs et qui ne furent point dispersés en différentes colonies demeurèrent parmi les Aborigenes, et vécurent avec eux dans

le

le pays où leurs descendans réunis avec d'autres peuples, bâtirent et habitèrent la ville de Rome dans les siècles suivans. Voilà ce que la fable et l'histoire nous apprennent de la nation des Pelasgues.

CHAPITRE SEPTIÈME.

PEU de tems après *que les Pelasgues se furent dispersés*, une autre flotte des Grecs sortis de Palantion, ville d'Arcadie, aborda au même endroit de l'Italie, environ soixante ans avant le sac de Troie, comme les Romains mêmes nous l'assurent. Cette peuplade avoit pour chef Evandre, fils de Mercure et d'une certaine nymphe d'Arcadie. Les Grecs disent qu'elle s'appelloit Themis, et qu'elle étoit inspirée des dieux. Mais ceux qui ont écrit les antiquités romaines, la nomment Carmenta en leur langue. C'est comme si nous l'appellions en grec Thespiode, *prophétesse*. Car ce que les grecs appellent odes, les Latins l'appellent carmina, *c'est-à-dire vers*. On convient que cette femme entrant dans des enthousiasmes, prophétisoit en vers et prédisoit l'avenir

au peuple. Au reste cette troupe de Grecs ne fut point envoyée en colonie du consentement de la ville. Car ils en sortirent d'eux-mêmes, ayant eu le dessous dans une sédition du peuple.

Faunus étoit pour lors roi des Aborigenes. Il étoit, dit-on, un des descendans de Mars, homme d'expédition et célèbre par sa prudence. C'est pourquoi les Romains chantent des hymnes en son honneur et lui font des sacrifices comme à un de leurs dieux tutélaires. Comme les Arcadiens étoient en petit nombre, il les reçut avec beaucoup d'amitié et leur accorda autant de terres qu'ils en voulurent. Ceux-ci suivant exactement les avis que Themis leur avoit donnés après avoir offert des sacrifices légitimes, choisirent pour leur demeure une colline qui n'étoit pas loin du Tibre; elle est aujourd'hui presque au milieu de la ville de Rome. Ils y bâtirent un petit bourg qui pouvoit contenir autant de monde qu'il en étoit venu de Grece dans deux vaisseaux. Les destins portoient qu'il deviendroit un jour plus considérable qu'aucune autre ville grecque ou barbare, soit par son étendue, soit par la majesté de son empire, par sa

prospérité, par les faveurs extraordinaires de la fortune; et que son nom seroit célèbre au-dessus de toutes les autres villes, tant que dureroit le monde.

Ils l'appellèrent Palantion, du nom de leur capitale d'Arcadie. Les Romains l'appellent aujourd'hui Palation, *ou Palatin*, en ayant corrompu l'ancienne prononciation par la suite des tems; ce qui a donné lieu à plusieurs étymologies absurdes. Quelques auteurs du nombre desquels est Polybe de Megalopolis, prétendent qu'il prit ce nom d'un certain jeune homme, nommé Palante, qui y mourut. Ils disent qu'il étoit fils d'Hercule et de Dyna fille d'Evandre, et que son ayeul maternel lui érigea un tombeau sur cette colline qu'il appella Palantion du nom de ce jeune homme. Pour moi, je n'ai point vû à Rome de tombeau de Palante, ni entendu dire qu'on fit des sacrifices à ses mânes; je n'en ai jamais pû rien apprendre de semblable. Cependant on n'a pas mis cette famille entièrement en oubli, puisqu'on lui rend les honneurs qu'on a coutume de rendre aux dieux. Car j'ai appris que tous les ans les Romains font publiquement des

sacrifices à Evandre et à Carmenta comme aux autres héros ou génies. J'ai même vû de mes yeux les autels qu'on leur a dressés, à Carmenta auprès de la porte Carmentale au bas du mont Capitolin, et à Evandre au mont Aventin assez près de la porte Trigemina: mais je n'ai point vû rendre de pareils honneurs à Palante.

Quoiqu'il en soit, les Arcadiens s'étant établis tous ensemble sur cette colline, y bâtirent des maisons à la manière de leur pays. Ils y érigèrent des temples, dont le premier fut dédié au dieu Pan-Lycéen par l'ordre de Themis; car c'est le plus ancien dieu des Arcadiens et celui auquel ils rendent les plus grands honneurs. Ils choisirent pour cela le lieu le plus commode qu'ils purent trouver; les Romains l'appellent Lupercal; nous autres *Grecs*, nous le nommerions Lycée. Aujourd'hui que le temple est entouré de bâtimens qui tiennent l'un à l'autre, il est bien difficile de connoître l'ancienne situation de cet endroit. Mais s'il faut s'en rapporter à ce qu'on en dit, il y avoit autrefois au bas de la colline une grande caverne couverte d'une épaisse chenaie, de petites sources fort profondes sous les

rochers, et tout auprès de-là un bois, que ses arbres hauts et touffus rendoient extrêmement sombre. Ce fut là qu'ils érigèrent un autel au dieu Pan, sur lequel ils lui offrirent des sacrifices à la manière de leur pays. Les Romains font encore aujourd'hui les mêmes sacrifices dans le mois de février après le solstice d'hiver, sans rien changer des anciennes cérémonies. Je dirai ci-après comment on les fait. Sur le haut de la même colline ils choisirent une place qu'ils consacrèrent à la victoire, et tous les ans ils y offroient des sacrifices que les Romains faisoient encore de mon tems. Les Arcadiens disent qu'elle étoit fille de Palante, fils de Lycaon; que ce fut par l'ordre de Minerve qu'elle reçut les honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, parce qu'elle avoit été nourrie et élevée avec cette déesse; car aussi-tôt que Minerve fut née, Jupiter la mit entre les mains de Palante qui l'éleva jusqu'à ce qu'elle fut devenue grande. Ils érigèrent aussi un temple à Cérès, et ils établirent des prêtresses pour y offrir des sacrifices, où l'on ne se servoit point de vin, suivant la coutume des Grecs. Jusqu'ici on n'a rien changé de ces cérémonies.

Ils consacrèrent un autre temple à Neptune Hippien, *c'est-à-dire Cavalier*, et ils instituèrent en son honneur une fête que les Arcadiens appellent Hippocratées, et les Romains Consualia. Pendant cette solemnité les chevaux et les mulets ne font aucun travail chez les Romains suivant la coutume anciennement établie, et on leur met des couronnes de fleurs sur la tête. Ils dédièrent encore plusieurs autres temples, autels et simulacres des dieux, instituant des expiations, des purifications et des sacrifices à la mode de leur pays, qui se faisoient encore de mon tems de la même manière qu'autrefois. Je ne serois pas surpris que quelques-unes de ces cérémonies eussent échapé à la connoissance de la postérité, vû qu'elles sont si anciennes. Cependant ce qu'on en observe encore aujourd'hui suffit pour vous faire juger des anciennes coutumes des Arcadiens. Mais j'en parlerai plus amplement dans un autre endroit.

On dit aussi que les Arcadiens apportèrent les premiers en Italie, l'usage des lettres grecques, qu'ils avoient apprises tout récemment, et les instrumens de

musique, comme la lyre, le trigone, et ceux qu'on appelle Lydiens; car jusqu'alors les anciens n'avoient eu pour toute musique que la flûte des bergers. On assure aussi qu'ils firent des loix, qu'ils polirent les mœurs des hommes qui étoient auparavant sauvages, qu'ils introduisirent les arts et l'étude, avec plusieurs autres coutumes très-utiles pour la société, et que par-là ils se firent aimer et considérer de ceux qui leur avoient donné retraite. C'est-là la seconde nation grecque, après les Pelasgues, qui soit venue en Italie, et qui y ait établi sa demeure avec les Aborigenes, dans le meilleur canton de Rome.

CHAPITRE HUITIÈME.

QUELQUES années après l'arrivée des Arcadiens, il vint en Italie une autre flotte de Grecs sous la conduite d'Hercule, qui avoit subjugué l'Espagne et tous les pays qui s'étendent jusqu'à l'occident. Quelques-uns d'eux ayant obtenu leur congé d'Hercule, fixèrent leur demeure à peu-près dans ce même canton; ils y bâtirent une ville environ à trois stades de Palantion,

sur une montagne qui leur parut d'une assiète très-commode. Elle s'appelloit alors le mont saturnien ; c'est, comme qui diroit en grec, le mont Kronien : on la nomme aujourd'hui Capitolin. Ceux qui y restèrent étoient la plupart originaires du Peloponnese : c'étoient des Phéneates et des Epéens d'Elide qui ne se soucioient plus de retourner dans leur pays, parce qu'il avoit été entièrement ravagé dans la guerre contre Hercule. Il y avoit aussi parmi eux quelques Troiens qui avoient été amenés prisonniers d'Ilion quand Hercule prit cette ville sous le règne de Laomédon ; et même je crois que tout ce qu'il y avoit dans le reste de l'armée de gens fatigués, ou ennuyés de se voir vagabonds, demanda aussi son congé pour rester dans le même endroit.

Quelques auteurs, comme j'ai déjà dit, croient que le nom de cette montagne étoit très-ancien, et que les Epéens s'y plaisoient fort par le souvenir du mont Kronien de la ville d'Elide, situé dans les campagnes de Pise auprès du fleuve Alphée; les Eléens, persuadés que cette montagne est consacrée à Saturne, s'y assembloient dans certains tems pour lui

offrir des sacrifices et pour lui rendre d'autres honneurs. Mais Euxene poëte ancien, et quelques autres mythologistes italiens croient que ce sont ceux de Pise même qui ont donné le nom à cet endroit, à cause de sa ressemblance avec leur mont Kronien; que les Epéens sous la conduite d'Hercule, y dressèrent en l'honneur de Saturne l'autel qu'on voit encore aujourd'hui au pied de la colline, près de la rue par laquelle on monte de la place publique *de Rome* au capitole; et qu'ils instituèrent le sacrifice que les Romains faisoient encore de mon tems avec les cérémonies grecques.

Pour moi, après avoir bien examiné la chose, je conjecture qu'avant l'arrivée d'Hercule en Italie, ce lieu étoit déjà consacré à Saturne, et que les habitans l'appelloient Saturnien; et même toute la côte qu'on appelle aujourd'hui Italie, étoit consacrée à ce dieu, et les habitans de ce canton la nommoient Saturnie, comme on peut le voir par quelques vers des Sybilles et par d'autres oracles des dieux. Outre cela, en plusieurs cantons du même pays il y a des temples érigés à cette divinité, et quelques villes qui

portent le même nom qu'avoit alors toute la côte. Il y a même plusieurs autres endroits qui portent le nom de ce dieu, principalement les rochers et les hautes collines.

Dans la suite ce pays s'appella Italie, du nom d'un prince puissant, nommé Italus. Antiochus de Syracuse dit que c'étoit un homme de bien, qui joignoit à beaucoup de science une prudence consommée; qu'ayant gagné les peuples voisins, partie par ses discours, partie par la force de ses armes, il subjugua tout le pays depuis le golfe de Nepet, jusqu'à celui de Scylete; et que ce fut sous son règne que ce canton commença à prendre le nom d'Italie. Il ajoute qu'*Italus* s'en étant rendu maître, et voyant qu'il avoit un grand nombre de sujets, il voulut envahir les états de ses voisins; qu'il réduisit plusieurs villes sous son obéissance, et qu'il étoit Oenotrien d'origine. Mais Hellanique de Lesbos dit que lorsqu'Hercule emmenoit à Argos les bœufs de Geryon, comme il étoit déjà en Italie, un jeune taureau s'échappant du troupeau parcourut toute la côte, passa à la nage le trajet de la mer et aborda en Sicile; que par-

tout où Herçule passoit en courant après son taureau, il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit s'ils ne l'avoient point vû; que comme les habitans du pays entendoient très-peu le Grec, Hercule leur ayant fait connoître par ses paroles accompagnées de quelques signes, que c'étoit *un veau ou plutôt* un jeune taureau qu'il cherchoit, il comprit par leurs réponses qu'en leur langage ils appelloient cet animal Vitulon, comme il se nomme encore aujourd'hui; et que cela lui donna occasion d'appeller Vitalia tout le pays par où avoit passé son taureau. Il ajoute qu'on ne doit pas être surpris que ce terme ait été changé par la suite des tems en la forme qu'il a aujourd'hui, puisque plusieurs mots grecs ont eu à peu près le même sort. Au reste, soit que l'Italie ait emprunté son nom d'un de ses chefs, comme le dit Antiochus peut-être avec plus de vraisemblance, soit qu'elle l'ait pris du jeune taureau *d'Hercule*, comme le croit Hellanique, il est clair par le témoignage de ces deux auteurs qu'elle commença à s'appeller ainsi du tems d'Hercule, ou peu auparavant. Mais dans les siècles précédens les Grecs la

nommoient Hesperie et Ausonie; ses habitans lui donnoient le nom de Saturnie, comme j'ai dit ci-dessus.

Il y a encore une autre opinion, mais un peu fabuleuse, assez communément répandue chez les peuples d'Italie. Ils croient que Saturne y a régné avant l'empire de Jupiter, et qu'ils ont eu plus de part que toutes les autres nations à ce fameux siècle d'or qu'on vit fleurir de son tems; siècle où l'on avoit en abondance tout ce que peuvent produire les plus belles saisons de l'année. Mais retranchons de cette opinion ce qu'il y a de fabuleux; examinons quelle devoit être la nature et la bonté du pays où les hommes goutèrent tant de douceurs aussi-tôt après leur naissance (soit qu'ils tirassent leur origine de la terre, comme disent les anciens, soit qu'ils eussent été formés de quelqu'autre manière) il est certain que nous n'en trouverons pas de meilleur, ni de plus commode que celui-ci. Car si l'on compare un pays avec un autre de la même étendue, l'Italie est, à mon avis, le plus beau et le plus agréable, non seulement de l'Europe, mais encore de tout l'univers. Je sais que plusieurs personnes trouveront

incroyable ce que j'avance, quand ils se représenteront l'Egypte, la Lybie, la province de Babylone et les autres contrées célèbres par leur fertilité. Mais je ne fais pas consister les richesses d'une province, dans l'abondance d'une seule espèce de fruits, et il ne me prendroit point envie d'établir ma demeure dans un endroit où il y auroit des campagnes grasses, mais qui ne fourniroit point du tout, ou que très-médiocrement, les autres choses nécessaires pour mener une vie aisée. Le meilleur pays, selon moi, c'est celui qui se suffit à lui-même, et qui peut aisément se passer de tout ce que produisent les autres. Or je suis persuadé que s'il y en a quelqu'un où l'on trouve cette merveilleuse abondance, c'est l'Italie. Elle a les meilleures terres labourables qu'on puisse voir; et cela n'empêche pas qu'elle ne porte quantité d'arbres. Propre à nourrir toutes sortes de plantes, elle n'est pas comme certains pays où il croît beaucoup d'arbres, mais dont les campagnes ne répondent pas aux vœux du laboureur qui les ensemence. Quoiqu'elle produise des grains abondamment, et qu'il y ait de très-belles pepinières, elle ne laisse pas

de fournir d'excellens pâturages pour le bétail: et non seulement elle est fertile en fruits, en grains, en pâturages; c'est aussi un charmant séjour, où l'on trouve, pour ainsi dire, tout ce qui peut contribuer à rendre la vie commode et délicieuse. En effet, quelle est la province qui produise une plus grande quantité de bleds que les plaines de la Campanie, qui ne sont point arrosées par des rivières, mais par les pluies du ciel? J'y ai vu des terres porter jusqu'à trois fois par an; ensorte qu'elles nourissoient les semences de l'été après celles de l'hiver, et celles de l'automne après celles de l'été. Y a-t-il un pays plus fertile en oliviers que celui des Messapiens, des Dauniens, des Sabins et de plusieurs autres peuples? Où trouve-t-on de meilleurs vignobles que ceux de Tyrrhenie, d'Albe et de Falerne? Est-il un terroir plus admirable pour la vigne et qui porte plus abondamment d'aussi excellens fruits sans demander beaucoup de travail? Mais outre les terres cultivées il y en a beaucoup qu'on laisse en friche pour servir de pâturages aux moutons et aux chèvres. On en trouve encore davantage et de meilleures pour les chevaux

et pour les bœufs. Les marais et les prairies foisonnent en herbe. Celle des terres labourées est attendrie par la rosée. Les bestiaux s'en nourrissent en été; elle les entretient dans un merveilleux embonpoint, et l'on est surpris de la voir croître en une si prodigieuse quantité. Mais rien n'est plus admirable que ces forêts situées sur des collines incultes, dans des vallées, sur des lieux escarpés, d'où l'on tire une grande quantité de beaux arbres propres à faire des vaisseaux et toutes sortes d'autres ouvrages. Ces matériaux ne sont ni difficiles à avoir, ni trop éloignés de l'usage des hommes: rien n'est plus aisé que de les mettre en œuvre; on est à portée de les faire voiturer par le moyen d'une infinité de rivières qui traversent tout le pays, et qui sont d'une grande commodité pour transporter et échanger les marchandises. Il y a aussi dans plusieurs cantons de l'Italie des sources d'eau chaude, dont les bains sont non seulement très-agréables, mais encore merveilleux pour guérir les maux les plus invétérés. On y voit des métaux de toute espèce; on n'y manque point de bêtes pour le divertissement de la chasse; la

mer y fournit toute sorte de poissons; en un mot, vous y avez une infinité d'autres choses fort utiles pour l'usage, ou très-agréables par leur beauté: mais je n'y trouve rien de plus charmant que cet air si admirablement tempéré selon les différentes saisons, que les grains et les fruits n'y sont nullement endommagés ni les animaux incommodés par l'excès du froid ou de la chaleur.

Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens ont cru que l'Italie étoit consacrée à Saturne, puisqu'ils étoient persuadés que ce dieu étoit l'auteur de tout le bonheur des hommes et qu'il y mettoit le comble. En effet, soit qu'on le nomme Chronos, comme font les Grecs, soit qu'on l'appelle Kronos, comme les Romains; *il est certain*, quelque nom que vous lui donniez, *qu'il* comprend et embrasse tout l'univers et toute la nature. *On ne doit pas, dis-je, être surpris de cette créance des anciens.* Ils voyoient que leur pays abondoit en toutes sortes de biens, qu'il étoit plein de richesses, qu'on y trouvoit tous les agrémens qu'on peut souhaiter; d'ailleurs il leur paraissoit juste de consacrer tant aux dieux qu'aux hommes les endroits qui leur

leur convenoient et qui leur étoient agréables; comme les montagnes et les bois au dieu Pan, les prairies et les lieux verdoyans aux nymphes, les rivages et les îles aux dieux de la mer; en un mot ils croyoient qu'on ne pouvoit mieux faire que de dédier à chaque divinité, les autres lieux qu'elle aimoit et où elle se plaisoit.

On dit aussi que les anciens offroient à Saturne des victimes humaines, comme on l'a pratiqué à Carthage tant que cette ville a subsisté, et comme font encore aujourd'hui les Celtes *ou Gaulois*, et quelques autres nations occidentales; mais qu'Hercule voulant abolir cette sorte de sacrifices, érigea l'autel qui est sur la colline saturnienne, y offrit des victimes sans tache et purifiées par le feu; et que de peur que ces peuples ne s'imaginassent être prévaricateurs des loix qu'observoient leurs ancêtres dans les sacrifices, au lieu d'hommes qu'ils précipitoient dans le Tibre, pieds et mains liés, il leur apprit que pour appaiser la colère du dieu, il falloit faire des petites figures ornées et habillées comme des hommes, et les jetter dans le fleuve; afin d'ôter à ces gens grossiers tous les scrupules qu'ils

pouvoient avoir, en leur conservant une figure et une image de leurs anciennes cérémonies.

De mon tems les Romains observoient encore cette coutume ; ils faisoient ces sortes de cérémonies quelques jours après l'équinoxe du printems, aux Ides, *c'est-à-dire au quinzième* de mai, qui est chez eux *le milieu du mois ou* le jour que la lune est à la moitié de son période. C'est en ce jour-là que ceux qu'on appelle Pontifes *ou grands prêtres*, après avoir fait les sacrifices selon le rit ordinaire, accompagnés des vierges qui gardent le feu éternel, des préteurs *ou généraux d'armée*, et des autres citoyens à qui il est permis d'assister à la cérémonie, s'en vont sur le pont sacré, d'où ils jettent dans le Tibre trente petites figures qui représentent des hommes et qu'ils appellent Argées. Mais nous parlerons en un autre endroit des sacrifices et des autres cérémonies de religion, dans lesquelles la ville de Rome observe le rit du pays et celui des Grecs.

Je crois qu'il est tems présentement de parler plus en détail de l'arrivée d'Hercule en Italie, et qu'il ne faut pas passer

sous silence ce qu'il y fit de mémorable. Parmi ce qu'on raconte de ce dieu, il y a du vrai et du fabuleux. Voici ce que la fable nous apprend de son séjour *en Italie*.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Entre autres travaux qu'Eurysthée imposa à Hercule, il lui ordonna d'emmener d'Erythée à Argos les vaches de Geryon. Comme il s'en revenoit chez lui après avoir exécuté cet ordre, il passa par plusieurs cantons de l'Italie, et particulièrement par les terres des Aborigenes qui sont tout auprès de Palantion. Il y trouva d'excellens pâturages, où il mit paître ses vaches; et comme il étoit accablé de fatigue, s'étant couché *sur l'herbe*, il se livra au sommeil.

Pendant qu'Hercule dormoit, un certain brigand du pays, nommé Cacus, eut envie de son troupeau qu'il trouva paissant et mal gardé. Mais quand il vit qu'Hercule dormoit (dans le même endroit où étoient ses vaches,) il ne lui parut pas facile de les enlever toutes sans qu'il s'en apperçut. Il se contenta donc

d'en cacher quelques-unes dans son antre qui étoit tout proche. Il les y traîna à reculons, les tirant l'une après l'autre par la queue, afin qu'on ne reconnût point leur marche; la ruse étoit nécessaire; par ce moyen les traces sembloient conduire d'un autre côté. Un moment après, Hercule se réveille; il compte son troupeau, il s'apperçoit qu'il lui manque plusieurs vaches. Il demeure là quelque tems sans savoir où elles peuvent être. D'abord il croit qu'elles se sont égarées des pâturages; il les cherche par toute la campagne. Mais ne les y trouvant point, il s'en va à l'antre *de Cacus*, où il croit qu'il ne fera pas mal de les chercher, quoique les traces semblent l'en détourner. Là il apperçoit Cacus devant sa porte, il lui demande s'il n'a point vû ses vaches; le brigand répond qu'il ne les a point vûes.

Cependant Hercule veut chercher dans l'antre du voleur. Mais celui-ci lui en refuse l'entrée; il appelle ses voisins à son secours; il se plaint que cet étranger lui fait violence. Alors le héros ne sachant que faire, ni quel parti prendre, s'avisa enfin d'amener le reste de son troupeau auprès de l'antre; *et cette ruse lui réussit.*

Les vaches qui étoient dans la grotte, sentant l'odeur des autres qui ne leur étoit pas inconnue, et entendant les meuglemens du troupeau, y répondirent par d'autres mugissemens, et découvrirent le larcin. Cacus voyant son vol découvert, a recours à la force; il appelle ses compagnons à son secours. Mais *dans le moment qu'il crie*, Hercule l'assomme à coups de massue. Après avoir retiré ses bœufs, Hercule visite l'antre, et voyant qu'il n'est propre qu'à servir de retraite aux voleurs, il le renverse avec sa massue, (et ensevelit le brigand sous ses ruines.) Ensuite ayant expié ce meurtre en se lavant dans les eaux du fleuve, il érigea tout auprès de là un autel à Jupiter inventeur, et lui sacrifia un jeune taureau en action de grâces de ce qu'il avoit retrouvé ses vaches; cet autel se voit à Rome auprès de la porte Trigemina. La ville faisoit encore de mon tems le même sacrifice; elle y observoit toutes les cérémonies grecques, telles qu'Hercule les avoit instituées.

Les Aborigenes et ceux des Arcadiens qui habitoient le Palantion, apprirent avec joie la mort de Cacus qu'ils haissoient souverainnement à cause de ses voleries.

Ils se trouvèrent si heureux d'être délivrés de ce brigand, que quand ils virent Hercule, ils crurent appercevoir en lui quelque chose de divin; tant ils étoient surpris de sa figure et de sa taille avantageuse. Les plus pauvres d'entre eux ramassèrent des branches de laurier, car il y en avoit une grande quantité dans ce canton. Ils firent des couronnes, tant pour lui que pour eux-mêmes. Leurs rois mêmes accoururent pour le voir; ils l'invitèrent à prendre son logement dans leur palais. Ensuite ayant appris son nom, son extraction et ses grands exploits, dont il leur fit le récit, ils se mirent sous sa protection avec tout leur pays. Evandre qui long-tems auparavant avoit entendu dire à Themis que les destins portoient qu'Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, deviendroit un jour immortel par sa vertu, n'eut pas plutôt appris qui il étoit, que voulant prévenir tous les autres, il fut le premier à lui rendre les honneurs divins. Il s'y portoit avec tant de zèle et d'empressement, qu'il dressa un autel à la hâte, et après l'avoir instruit de l'oracle *de Themis*, il lui sacrifia un jeune taureau qui n'avoit jamais

porté le joug, le priant de commencer le sacrifice et de l'avoir pour agréable.

Hercule admiroit l'empressement avec lequel ces rois recevoient les étrangers. Il égorgea quelques bœufs, prit la dixme du reste du butin, et fit un festin au peuple. Pour ce qui est des rois, il leur donna une bonne partie du pays des Liguriens et des autres nations voisines, dont ils avoïent grande envie d'être les maîtres. Il en chassa les anciens habitans, qui n'ayant ni loix ni police, menoient une vie aussi déréglée que leur taille étoit énorme. On ajoute qu'il pria les peuples de ce pays de lui conserver toujours les honneurs divins, puisqu'ils avoient été les premiers à le reconnoître pour un dieu; qu'il les conjura d'immoler tous les ans un jeune taureau qui n'eût point encore porté le joug, et d'observer dans ces sacrifices les cérémonies grecques; qu'en outre, afin que leurs sacrifices lui fussent toujours agréables, il leur enseigna la manière de les faire; qu'il choisit pour cet effet deux des plus illustres familles, celle des Potitiens et celle des Pinariens, qui apprirent alors les cérémonies grecques. Leurs descendans ont eu pen-

dant plusieurs siècles l'intendance de ces sacrifices, selon le rit institué par Hercule; mais avec cette différence que les Potitiens étoient les chefs de la cérémonie, et participoient les premiérs à la victime dès qu'on en avoit jetté les prémices dans le feu, au lieu que les Pinariens étoient exclus de la participation des entrailles, et n'avoient que le second rang dans toutes les fonctions que ces deux familles faisoient en commun, et cela, dit-on, pour les punir de ce qu'ayant ordre de se trouver de bon matin au sacrifice, ils y étoient venus trop tard, les entrailles des victimes étant déjà mangées. Ce n'est plus aujourd'hui leur postérité qui a le soin des sacrifices, ce sont de jeunes gens achetés de l'argent du public, qui en font la cérémonie. Mais quand j'en serai à ce point de mon histoire, je dirai pourquoi cette coutume est tombée, et quelles marques le dieu a donnéés de sa volonté touchant le changement de ses ministres.

L'autel où Hercule offrit les décimes, est appellé par les Romains le Très-grand. Il est tout auprès du marché aux bœufs. S'il y en a quelqu'un que les gens du pays honorent d'un culte particulier, c'est ce-

lui-là. Car c'est sur cet autel que se jurent les traités et que se font les sermens qu'on veut garder le plus scrupuleusement; on y offre souvent la dixme de ses biens, suivant le vœu qu'on en a fait. Il faut pourtant avouer que son appareil et ses ornemens sont bien au-dessous de l'opinion qu'on en a. On voit aussi en plusieurs autres endroits de l'Italie des temples consacrés à ce dieu et des autels érigés en son honneur, non seulement dans les villes, mais aussi sur les chemins; à peine peut-on trouver un seul endroit dans l'Italie où il ne soit pas honoré. Voilà ce que la fable nous dit d'Hercule.

CHAPITRE DIXIÈME.

QUE si l'on veut s'en rapporter à ce qu'en disent avec plus de vérité plusieurs auteurs qui ont écrit en historiens les belles actions d'Hercule, il fut le plus grand capitaine de son tems. A la tête d'une nombreuse armée il parcourut tous les pays qu'environne l'océan; il en chassa les tyrans insuportables à leurs

sujets; il détruisit les villes dont les mœurs étoient barbares et cruelles, et qui incommodoient les peuples des états voisins, ou qui massacroient inhumainement leurs hôtes contre toutes les loix; Il établit des gouvernemens légitimes, des loix et des coutumes pleines de sagesse; il introduisit une vie civile, honnête, sociable. Il vécut parmi les Grecs et les barbares, avec les habitans des îles et de la terre ferme, qui jusqu'alors n'avoient gardé ni foi ni sincérité dans leur commerce. Il bâtit des villes dans les pays déserts; il détourna le cours des rivières qui inondoient les campagnes, il ouvrit des chemins à travers les montagnes les plus inaccessibles; il exécuta plusieurs autres entreprises, afin de rendre toute la terre et la mer praticables, et y faciliter le commerce pour l'utilité publique. Au reste, Hercule ne vint point en Italie sans troupes, ni en conduisant des bœufs; car ce pays n'est point une route commode pour revenir d'Espagne à Argos, et il n'y auroit point reçu de si grands honneurs pour avoir seulement traversé le pays: mais il y vint à la tête d'une armée considérable, pour s'en rendre maître, et pour réduire sous

le joug de son obéissance les peuples de ces cantons, après avoir subjugué l'Ibérie. Il fut obligé d'y rester long-tems, non seulement parce qu'il n'avoit point sa flotte qui étoit retenue par le mauvais tems, mais aussi parce que plusieurs nations d'Italie ne se soumirent pas volontiers à sa domination.

Outre plusieurs autres barbares, les Liguriens, nation nombreuse et guerrière qui habite sur le passage des Alpes, s'opposèrent, les armes à la main, à son entrée en Italie. Les Grecs eurent pour lors un si rude combat à soutenir, que les flèches leur manquèrent entierement. Eschyle, un des plus anciens poëtes, fait mention de cette guerre dans son Prométhée déchaîné. Car il fait parler Prométhée qui prédit entr'autres choses à Hercule la réussite qu'il devoit avoir dans son expédition contre Geryon, et les difficultés qu'il auroit à surmonter dans la guerre de Ligurie. Voici les propres termes de ce poëte : „ Vous rencontrerez les troupes „ intrepides des Liguriens. Quelque vail- „ lant et quelque brave que vous soyez, „ vous y éprouverez, j'en suis sûr, un „ combat des plus rudes ; car les destins

» portent que vous y manquerez même » de flèches ».

Après qu'il les eut vaincus et qu'il se fut ouvert un passage par la force de ses armes, quelques villes se rendirent d'elles-mêmes, sur-tout celles qui étoient habitées par des Grecs, ou qui n'étoient pas assez fortes pour résister. A l'égard des autres qui étoient en beaucoup plus grand nombre, il fallut les assiéger, et il ne les prit qu'après plusieurs combats. Cacus, si fameux par les fables des Romains, fut, dit-on, du nombre de ceux qu'Hercule défit à force ouverte. C'étoit un prince très-barbare, et ses sujets ne l'étoient pas moins. Comme il se fioit sur les postes avantageux dont il étoit maître, et d'où il faisoit des courses sur les terres de ses voisins qu'il incommodoit beaucoup, il fut assez hardi pour oser résister à Hercule à la tête d'une troupe de gens féroces et inhumains. Dès qu'il eut appris qu'Hercule s'étoit campé dans la plaine voisine, il sortit tout d'un coup avec une troupe de brigands, dans le moment que l'armée étoit endormie; il assaillit brusquement les Grecs, et enleva tout le butin qu'il trouva, sans défense. Mais dans la suite,

les Grecs l'ayant assiégé, prirent ses châteaux de vive force; il fut tué lui-même (dans ses forts) après une vigoureuse résistance. Ayant rasé les forts de ce brigand, les troupes d'Hercule avec Faunus, roi des Aborigenes et avec quelques-uns des Arcadiens qui étoient venus en Italie sous la conduite d'Evandre, s'emparèrent des campagnes voisines.

Au reste, il paroît que tous les Grecs qu'Hercule laissa en Italie, je veux dire les Epéens, les Arcadiens de Phenée et les Troiens, n'y restèrent que pour servir de garnison. Car entre les belles qualités de ce grand capitaine, une des plus admirables, c'est la précaution qu'il avoit de mener avec lui tous les prisonniers qu'il faisoit dans les villes dont ils se rendoit maître; et quand ils l'avoient servi avec affection, en se comportant bravement, il leur procuroit un établissement dans les terres conquises sur l'ennemi, se servant des richesses d'autrui pour les récompenser. C'est sans doute par cette sage conduite et par tous ces beaux exploits qu'Hercule a immortalisé son nom dans l'Italie, et non pas pour y avoir passé seulement. Car *s'il n'avoit fait que passer par ce pays,*

il n'y avoit rien en cela qui eût pu lui attirer tant de vénération. Quelques-uns disent qu'il laissa aussi dans le canton qui est aujourd'hui habité par les Romains, ses deux fils Palante et Latinus, dont il avoit eu le premier de la fille d'Evandre, qui s'apelloit, dit-on, Lavina, et l'autre d'une certaine jeune fille hyperboréenne, *c'est-à-dire des pays septentrionaux*, que son pere lui avoit donné en ôtage, et qu'il avoit menée par-tout avec lui. On dit qu'il fut quelque tems sans avoir aucune privauté avec elle, mais qu'étant arrivé en Italie il commença à l'aimer et qu'elle devint grosse; que quand il fut sur le point de partir pour Argos, il la maria à Faunus roi des Aborigenes; que c'est ce qui a fait croire à plusieurs que Latinus étoit fils de Faunus et non pas d'Hercule. On assure que Palante mourut avant l'âge de puberté; que Latinus ayant atteint l'âge viril fut roi des Aborigenes, et qu'ayant été tué dans le combat contre les Rutules, ses voisins, sans laisser d'enfans mâles, son royaume fut dévolu à Enée, fils d'Anchise, qui étoit son gendre. Mais tout cela arriva dans un autre tems.

Hercule ayant donc réglé les affaires de

l'Italie sur le pied qu'il souhaitoit, son armée navale étant arrivée d'Espagne en bon état, il offrit un sacrifice aux dieux, leur consacra la dixme de ses dépouilles, et bâtit une ville de son nom, à l'endroit où sa flotte étoit à la rade, entre Pompeïe et Naples. Elle est encore habitée aujourd'hui par les Romains ; son port est sûr en tout tems. Enfin, après avoir donné de si beaux exemples de vertu, et mérité que tous les peuples d'Italie lui rendissent les honneurs divins, il passa en Sicile. . . . .

Les soldats qu'il laissa en Italie comme pour y servir de garnison, établirent leur demeure sur le mont Saturnien et aux environs. Pendant quelques années ils firent une république particulière. Mais peu de tems après, ayant mêlé leur manière de vivre, leurs loix et les cérémonies de leur religion avec celles des Aborigenes, comme avoient fait les Arcadiens et les Pelasgues avant eux, ils ne firent plus qu'un seul corps avec ces anciens habitans du pays ; en sorte qu'ils furent regardés comme une seule et même nation. Voilà ce que nous avions à dire de l'expédition d'Hercule et de l'établissement de la peuplade des Peloponnesiens qu'il laissa en Italie.

CHAPITRE ONZIÈME.

En la deuxième génération, c'est-à-dire, selon les auteurs romains, environ cinquante-cinq ans, après la retraite d'Hercule, Latinus *qui passoit pour* fils de Faunus quoiqu'il fût fils d'Hercule, étoit roi des Aborigenes, et dans la trente-cinquième année de son règne. Ce fut vers ce tems-là que les Troiens, qui s'étoient sauvés de l'embrâsement de la ville d'Ilion avec Enée, abordèrent à Laurente sur les côtes de la Tyrrhenie, proche l'embouchure du Tibre, dans le pays des Aborigenes. Ceux-ci leur ayant donné tout ce qu'ils demandoient, entr'autres choses un canton de pays, ils y bâtirent une ville qu'ils nommèrent Lavinion, sur une colline qui n'est pas fort éloignée de la mer. Peu de tems après, changeant de nom aussi bien que les Aborigenes, ils s'appellèrent Latins du nom de *Latinus* roi du pays. Ils quittèrent la ville de Lavinion, se joignirent aux habitans de ce canton, et en bâtirent une plus grande, qu'ils fermèrent de murs; ils la nommèrent Albe. Apres s'y être établis, ils en fondèrent encore

encore plusieurs autres, qu'on appelle les villes des anciens Latins, dont la plupart étoient encore habitées de mon tems. Ensuite seize générations après la prise d'Ilion, ils envoyèrent une peuplade à Palantion et à Saturnie, où les Peloponnesiens et les Arcadiens avoient fixé d'abord leur demeure, et où l'on voyoit encore de leur tems quelques restes des anciens peuples. Ils y bâtirent des maisons, et fermèrent de murailles la bourgade de Palantion qui commença alors à prendre la forme d'une ville. Ils l'appellèrent Rome du nom de Romulus, chef de la colonie, qui descendoit d'Enée au dix-septième dégré. Mais je veux traiter avec quelque soin et plus à fond de l'arrivée d'Enée en Italie, que la plupart des auteurs ont ignorée, ou qu'ils ont passée sous silence par envie. Je m'en suis instruit par la lecture des historiens, tant Grecs que Romains, les plus dignes de foi. Voici ce qu'ils en ont dit.

Quand les Grecs eurent pris Ilion, soit par le stratagême du cheval de bois, comme le dit Homère dans son poëme, soit par la trahison de la famille d'Anténor, ou de quelque autre manière; la plupart

des Troiens et des alliés qui étoient dans la ville, furent égorgés dans leurs lits où les ennemis les surprirent. Car ce malheur leur arriva pendant la nuit, dans le tems qu'ils n'étoient point sur leurs gardes et qu'ils ne s'attendoient à rien moins.

Enée avec ses compagnons, qui étoient venus de la ville de Dardane et d'Ophrynie au secours d'Ilion, et avec tous les autres qui s'apperçurent les premiers que la basse ville étoit prise, s'empara de la citadelle de Pergame, où les Troiens avoient retiré les dieux de leurs pères et une grande quantité d'argent et d'autres effets, comme dans le poste le plus fort. Cette citadelle étoit fortifiée d'un rempart revêtu d'une muraille particulière, et il y avoit une garnison des meilleures troupes. Là, les Troiens se défendant de pied ferme, repoussoient vigoureusement l'ennemi qui vouloit monter à l'assaut. Comme ils connoissoient parfaitement les faux fuyans, ils faisoient des sorties et recevoient dans leur forteresse ceux qui pouvoient se sauver du sac de la ville embrasée; de sorte qu'il s'en sauva plus qu'il n'y en eut de pris. Par cette ruse, Enée arrêtant la fougue des Grecs qui vouloient mettre

tout à feu et à sang, empêcha que toute la ville ne fût prise dès la première attaque.

Enée n'eut pas moins de prudence à prévoir ce qui devoit arriver. Car jugeant qu'il étoit impossible de sauver une ville dont la plus grande partie étoit déjà prise, il résolut d'abandonner la citadelle aux ennemis pour se retirer avec tout son monde, et d'emporter avec lui les dieux de la patrie et tous les effets qu'il pourroit. Dans ce dessein, il en fit sortir les enfans, les femmes, les vieillards, et tous ceux qui ne pouvoient pas s'enfuir assez vîte, avec ordre de prendre le chemin du mont Ida pendant que les Grecs occupés à assiéger la citadelle, ne pensoient à rien moins qu'à poursuivre les fuyards. Mais afin qu'ils pussent faire cette retraite en toute sûreté, autant que les conjonctures présentes le permettoient, il leur donna une bonne escorte de soldats, leur commandant de s'emparer des postes les plus forts du mont Ida. Pour lui il resta dans la citadelle avec l'élite de ses troupes, pour faciliter la retraite de ceux qu'il avoit envoyés devant, tandis que l'ennemi étoit occupé à attaquer les murailles. Mais voyant que

Néoptoleme avec sa troupe, s'étoit rendu maître d'une partie de la citadelle, et que tous les autres Grecs lui prêtoient main-forte, il la leur abandonna entièrement, et sortit par la même porte par où il avoit fait évader les autres, gardant toujours les rangs dans sa marche. A l'égard de son père, des dieux Penates, de sa femme, de ses enfans et de toutes les personnes qui lui étoient les plus chéres, il les fit porter sur des chariots à deux chevaux avec les autres effets les plus précieux. Pendant ce tems-là les Grecs prirent de vive force *le reste de* la ville, et ne pensant plus qu'au pillage, ils donnèrent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sûreté. Enée et les soldats de sa troupe trouvèrent leurs compagnons encore en chemin; ils se joignirent tous en un seul corps pour s'emparer des postes les plus avantageux du mont Ida.

Alors les habitans de Dardane voyant des tourbillons de flammes s'élever d'Ilion, abandonnèrent aussi leur ville pendant la nuit et allèrent joindre les autres Troiens sur la montagne, sans parler de ceux qui s'étoient déjà sauvés sur des vaisseaux avec Elyme et Egeste. Tout le peuple d'Ophry-

nie et des autres villes Troiennes, s'y retira aussi par l'amour de la liberté; de sorte qu'en très-peu de tems il s'y assembla une nombreuse armée de Troiens. Tous ceux qui s'étoient sauvés du sac de Troie avec Enée, demeurèrent sur cette montagne dans l'espérance de retourner bientôt chez eux lorsque l'ennemi se seroit retiré. Cependant après avoir réduit en servitude la ville *d'Ilion* avec les places voisines, et rasé les châteaux, les Grecs se préparoient déjà à attaquer les montagnes. Mais ceux qui s'y étoient réfugiés leur ayant envoyé des hérauts pour traiter de paix et pour les conjurer de ne les point mettre dans la nécessité de combattre, ils tinrent conseil et conclurent avec les Troiens un traité dont voici les conditions. Qu'Enée et les siens se retireroient de la Troade dans un certain tems marqué : qu'il leur seroit permis d'emporter tous les effets qu'ils avoient sauvés; mais qu'ils livreroient aux Grecs les places fortes : que les Grecs de leur côté leur donneroient une entière sûreté pour se retirer tant par mer que par toutes les terres de leur domination. Enée accepta ces conditions,

croyant que c'étoit le meilleur parti qu'il pût prendre dans les conjonctures où il se trouvoit alors.

La trève conclue, Enée envoya Ascagne son fils aîné, avec une partie des troupes auxiliaires composées pour la plupart de Phrygiens, dans le pays de Dascylie, où est le lac Ascanien, et dont les peuples l'avoient demandé pour en faire leur roi. Mais Ascagne n'y demeura pas long-tems. Car Scamandrius l'étant venu trouver avec quelques autres Troiens de la famille d'Hector, que Néoptolome avoit renvoyés de Grece, il s'en retourna avec eux et les ramena à Troie dans le royaume de leurs pères. C'est tout ce que nous savons d'Ascagne.

Après avoir équipé une flotte, Enée avec ses autres enfans, son père et les statues de ses dieux, passa l'Hellespont et aborda dans une presqu'île voisine qui est devant l'Europe, et qui s'appelle Pallene. Elle étoit habitée par des Thraces, appellés Cruséens, qui étoient alliés des Troiens et qui avoient pris leur parti dans la guerre avec le plus d'ardeur. Voilà ce que l'on dit de plus probable touchant la fuite d'Enée; tout ceci est tiré de l'histoire de

Troie, composée par Hellanique, auteur très-ancien.

Quelques autres historiens ont parlé de la même chose, mais d'une manière bien différente. Ils me paroissent moins croyables; je laisse cependant la liberté au lecteur d'en juger comme il voudra. Sophocle, poëte tragique, dans son Laocoon, fait plier bagage à Enée dans le moment que la ville alloit être prise. Il dit qu'il se retira sur le mont Ida, tant pour obéir aux ordres que son père Anchise avoit reçus de Vénus, que parce qu'il prévoyoit par le malheur tout récent de Laocoon et de ses enfans, que Troie seroit bien-tôt saccagée. Voici les vers ïambes qu'il fait dire par un des personnages de sa pièce: » Enée fils de la déesse *Venus* est à présent » aux portes *de la ville*. Il porte sur ses » épaules son père Anchise qui est revêtu » d'une robe de fin lin pendante sur son » dos *autrefois* frappé de la foudre de » *Jupiter*. Il est entouré de toute sa » famille, et escorté d'un plus grand » nombre de citoyens que vous ne voudriez: mais ceux qui aiment la colonie » des Phrygiens en sont ravis. »

Ménécrates de Xante dit qu'Enée livra

la ville aux Grecs par inimitié contre Alexandre, et qu'en reconnoissance de ce service ils lui permirent de se sauver avec toute sa famille. Cet auteur commençant son histoire aux funérailles d'Achille, poursuit sa narration en ces termes : » Les Grecs » étoient accablés de tristesse, comme » ayant perdu le chef de leur armée. » Cependant après avoir rendu les der- » niers devoirs à Achille, ils ne cessèrent » de ravager le pays ennemi, jusqu'à ce » qu'ils eussent pris la ville d'Ilion par la » trahison d'Enée qui la leur livra. Car se » voyant méprisé par Alexandre et exclus » de la dignité du sacerdoce, il se résolut » de faire périr Priam. Après avoir exécuté » son dessein, il devint l'ami particulier » des Grecs, qui commencèrent dès-lors » à le regarder comme un homme de » leur propre nation. » Quelques-uns disent qu'il étoit pour lors à la rade de Troie. D'autres, au contraire, prétendent que Priam l'avoit envoyé avec un corps de troupes en Phrygie pour quelque expédition militaire. Il y en a qui parlent de sa sortie d'Ilion d'une manière encore plus fabuleuse. Mais que chacun en juge comme il lui plaira.

Ce qui arriva après sa sortie est encore plus incertain et plus obscur. Les uns ne le font aller que jusqu'en Thrace où ils prétendent qu'il finit ses jours; Cephalon de Gergithe et Hegesippe qui a écrit l'histoire de Pallene, tous deux très-dignes de foi et fort anciens, sont de ce sentiment. D'autres lui font quitter la Thrace pour aller jusqu'en Arcadie, où ils disent qu'il établit sa demeure à Orkomene dans l'endroit qu'on appelle Nêsos, *c'est-à-dire île*, à cause du fleuve, de ses marécages et de ses fondrières, quoiqu'il soit situé dans le milieu des terres. Ils veulent aussi que la ville appellée Capyes, ait été fondée par Enée et par les autres Troiens, et qu'elle ait pris ce nom du Troien Capys. Aristhe, qui a écrit l'histoire d'Arcadie, est de ce sentiment, sans parler de plusieurs autres historiens. Il se trouve aussi des auteurs qui conviennent qu'Enée alla dans ces cantons; mais ils disent qu'il n'y finit pas ses jours, et qu'il mourut en Italie. C'est le sentiment de plusieurs auteurs, entr'autres d'Agathylle, poëte d'Arcadie, qui s'en explique en ces termes dans ses vers élegiaques: » Il vînt en Arcadie et laissa à Nêsos ses deux » filles qu'il avoit eues de Codône et

» d'Anthemone. Après cela il alla en
» Hespérie, où il eut un fils nommé
» Romulus. »

L'arrivée d'Enée et des Troiens en Italie est confirmée par le témoignage de tous les Romains. Les cérémonies qu'ils observent dans leurs sacrifices et dans leurs fêtes en sont une preuve authentique, aussi bien que les livres de la Sybille, les oracles d'Apollon Pythien, et plusieurs autres choses qu'on ne peut rejetter comme feintes à plaisir et pour l'ornement. Nous avons même chez les Grecs plusieurs marques évidentes et beaucoup de monumens subsistans encore aujourd'hui, qui nous font connoître où ils abordérent, et chez quels peuples ils s'arrêtèrent quand ils ne pouvoient se mettre en mer à cause de la tempête et du gros tems. Mais comme ces monumens sont en si grand nombre qu'il ne me seroit pas possible de les rapporter tous en détail, je me contenterai d'en parler en peu de mots.

Premièrement ils vinrent dans la Thrace et abordèrent à la presqu'île qu'on appelle Pallene. Elle étoit habitée, comme j'ai déjà dit, par les Cruséens, peuples

barbares, qui leur donnèrent une retraite sûre. Pendant le quartier d'hiver qu'ils séjournèrent dans cette peninsule, ils bâtirent un temple de Vénus sur un des promontoires, et une ville du nom d'Enée, où ils laissèrent tous ceux qui se trouvoient hors d'état de supporter les fatigues de la navigation et tous les autres qui voulurent y rester pour y être comme dans leur propre patrie. Cette ville a subsisté jusqu'au règne des successeurs d'Alexandre de Macédoine. Mais elle fut détruite sous le règne de Cassandre dans le tems qu'on bâtissoit Thessalonique, et les Enéates, avec plusieurs autres, furent transférés dans cette nouvelle ville.

De Pallene les Troiens allèrent à Delos, dont Anius étoit roi. Dans le tems que cette île florissoit encore, et que ces villes subsistoient, on y voyoit plusieurs monumens de l'arrivée d'Enée et des Troiens de sa troupe. De-là ils firent voile à Cythère, qui est une autre île située devant le Peloponnese, dans laquelle ils érigèrent un temple à Vénus.

Après qu'ils furent partis de Cythère, n'étant pas encore fort éloignés du Peloponnese, ils enterrèrent Cinæthe, un des

compagnons d'Enée, sur un des caps, qu'on appelle aujourd'hui le cap de Cinæthe, du nom de ce Troien; et ils renouvellèrent amitié avec les Arcadiens qui étoient leurs parens, comme nous le dirons dans la suite. Ayant séjourné peu de tems dans ce même endroit; ils y laissèrent quelques-uns de leurs gens, puis ils abordèrent à Zacynthe dont les habitans les reçurent avec toute l'amitié possible à cause de leur parenté. Car on dit que Dardanus, fils de Jupiter et d'Electre, fille d'Atlas, eut deux enfans de Batée, Zacynthe et Erichthon, dont le dernier fut un des ancêtres d'Enée, et Zacynthe fut le fondateur de l'île *qui porte son nom*. En mémoire de cette parenté, les insulaires leur firent un si bon accueil, qu'ils y séjournèrent quelque tems, la saison ne leur permettant pas de se mettre en mer. Ils y offrirent des sacrifices à Venus dans un temple qu'ils lui érigèrent. Les Zacynthiens les font encore aujourd'hui publiquement, avec des jeux qu'ils célèbrent pour les jeunes gens, entr'autres l'exercice de la course, dans lequel celui qui arrive le premier au temple *de la déesse*, remporte le prix. Ce jeu s'appelle

la course d'Enée et de Vénus; on leur a érigé des statues à tous les deux.

De là ayant levé l'ancre, ils prirent terre à Leucade, qui étoit encore *alors* habitée par les Acarnaniens. Ils y bâtirent aussi un temple à Vénus; c'est celui qu'on voit aujourd'hui dans la petite île située entre la ville et l'isthme qu'on a percé; il s'appelle le temple de Vénus Enéade. De là, étant abordés à Action, ils mirent à l'ancre au cap du golfe Ambracien. Ensuite ils arrivèrent à la ville d'Ambracie, où régnoit Ambrax, qui étoit fils de Dexamene, un des descendans d'Hercule. Dans ces deux endroits ils laissèrent des marques de leur arrivée; à Action un temple de Vénus Enéade, et auprès de celui-là un autre temple des Grand-Dieux. Ces édifices sont encore aujourd'hui subsistans. Ils érigèrent aussi à Ambracie un temple de la même déesse et une chapelle en l'honneur du héros Enée, auprès du petit théatre, dans laquelle on voit encore une petite statue à l'antique qu'on prétend être celle d'Enée; les prêtresses que les gens du pays appellent Amphipoles, *c'est-à-dire ministres ou servantes*, faisoient des sacrifices à cette statue.

Anchise étant parti d'Ambracie avec sa flotte, cotoya le rivage et entra dans le port de Buthrote en Epire: Enée et l'élite de ses soldats prirent le chemin de Dodône pour consulter l'oracle, et y étant arrivés après deux jours de marche, ils y trouvèrent la peuplade des Troiens qui s'y étoient établis sous la conduite d'Hélénus. Après avoir reçu la réponse de l'oracle touchant la colonie qu'ils devoient établir, entr'autres présens ils offrirent au dieu des coupes d'airain façon de Troie, qu'ils avoient apportées de cette ville; il en reste encore aujourd'hui quelques-unes, sur lesquelles on lit en caractères fort anciens, le nom de ceux qui les donnèrent.

Ensuite ils revinrent à leur flotte après une marche d'environ quatre jours. (Il y a aussi à Buthrote un monument de l'arrivée des Troiens dans cet endroit. C'est une certaine colline où ils campèrent autrefois; elle s'appelle Troie.) De Buthrote en cotoyant le rivage ils firent voile jusqu'au port qu'on appelloit alors le port d'Anchise; mais il a présentement un nom plus obscur: ils y bâtirent aussi un temple à Vénus. Ensuite ils passèrent la mer d'Ionie, ayant pour guides quelques per-

sonnes qui s'embarquèrent de bon gré, menant aussi avec eux Patron de Thurie et ses gens. Mais la plupart de ceux-ci s'en retournèrent lorsque la flotte fut arrivée à bon port en Italie; il n'y eut que Patron et quelques-uns de ses amis qui restèrent avec les Troiens, parce qu'Enée les engagea à être de la colonie. Il y a des historiens qui disent qu'ils s'établirent à Alonce en Sicile. Quoiqu'il en soit, ce fut en mémoire de ce bienfait que les Romains donnèrent dans la suite aux Acarnaniens Leucade et Anactorie qu'ils avoient ôtées aux Corinthiens, et qu'ils leur permirent non seulement de rétablir les Oeniades dans leur ancienne habitation, mais encore de jouir avec les Etoliens des revenus des îles Echinades.

Au reste les compagnons d'Enée ne débarquèrent pas tous au même endroit de l'Italie. Car la plus grande partie de leurs vaisseaux aborda au cap d'Iapygie, pour lors appellé le cap Salentin; et le reste prit terre au cap de Minerve où Enée étoit descendu. C'est un promontoire où il y a un port très-commode pour l'été; depuis ce tems-là il s'appelle le port de Vénus. Ils firent voile jusqu'au détroit

tout le long du rivage, ayant l'Italie à côté. Ils laissèrent aussi en tous ces endroits quelques monumens de leur passage, entr'autres choses une coupe d'airin dans le temple de Junon, sur laquelle étoit ecrite, en caractères anciens le nom d'Enée qui en fit présent à la déesse.

Quand ils furent proche de la Sicile, soit qu'ils eussent dessein de s'y arrêter à la rade, soit qu'ils fussent forcés par la violence des vents si fréquents sur cette mer, ils descendirent dans l'île en un endroit appellé Drépane où ils eurent le bonheur de rencontrer ceux qui étoient sortis de Troie avant eux avec Elyme et Egeste. Ceux-ci avoient eu par bonheur un vent favorable; leurs vaisseaux n'étant pas d'ailleurs chargés d'un gros bagage, ils étoient arrivés en peu de tems en Sicile, où ils s'étoient établis auprès du fleuve Crimise, dans un canton que les Sicaniens leur avoient donné par amitié, comme étant cousins d'Egeste, qui étoit né et avoit été élevé en Sicile par l'avanture que je vais rapporter.

Un des ancêtres d'Egeste, homme illustre et de race Troienne, eut quelque différent avec Laomédon. Ce roi le fit mourir, pour je ne sais quel sujet, avec tous

ses

ses enfans mâles, de peur qu'un jour ils ne lui fissent du mal. A l'égard de ses filles, qui n'étoient point encore mariées, il crut qu'il étoit indigne de lui de leur ôter la vie; mais d'un autre côté il étoit dangereux pour lui qu'elles épousassent des Troiens. Il les mit donc entre les mains de quelques marchands, avec ordre de les mener dans les pays les plus éloignés. Un certain jeune homme de distinction s'embarqua avec elles dans le même vaisseau; car il en aimoit passionnément une des deux qu'il épousa après être arrivé en Sicile. Il en eut un fils nommé Egeste, qui apprit la langue et les mœurs du pays. Quand son pére et sa mère furent morts, Egeste obtint de Priam, roi de Troie, la permission de retourner dans sa patrie. Mais après avoir soutenu avec ses concitoyens la guerre contre les Grecs, la ville étant sur le point d'être prise, il revint en Sicile avec Elyme et trois vaisseaux, qu'Achille avoit laissés sur des brisans cachés sous l'eau, où ils avoient échoué dans le tems qu'il ravageoit les villes troiennes.

Enée ayant rencontré ces deux Troiens, leur fit beaucoup d'amitié, et leur bâtit deux villes qu'il appella Égeste et Elyme;

il y laissa même une partie de son armée. Pour moi je crois qu'il le fit de bonne volonté, et qu'il n'y laissa que ceux qui y voulurent bien rester pour y avoir une retraite sûre où ils pussent se reposer des travaux et des fatigues de la mer; quoique quelques auteurs prétendent qu'ayant perdu une partie de sa flotte qui avoit été brûlée par des Troiennes ennuiées de traverser les mers, il fut contraint de laisser en Sicile tous ceux qui ne pouvoient plus se rembarquer faute de vaisseaux. Entr'autres marques de la venue d'Enée et des Troiens en Sicile, le plus beau monument est l'autel de Vénus Eneade qu'il érigea à sa mère sur le haut de l'Elyme, et le temple d'Enée que ceux de sa flotte qu'il laissa dans la ville d'Egeste, lui érigèrent eux-mêmes pour marque de leur reconnoissance envers leur libérateur. Les Troiens de la troupe d'Elyme et d'Egeste fixèrent donc leur demeure dans ce canton de la Sicile. Depuis ce tems-là on les a toujours appellé Elymiens à cause de la dignité d'Elyme; car étant du sang royal ce fut lui qui donna son nom à toute cette peuplade.

Pour ce qui est d'Enée et de ses compa-

gnons, étant partis de Sicile ils passèrent la mer Tyrrhenienne et arrivèrent d'abord en Italie au port de Palinure, qu'on dit avoir pris ce nom d'un des pilotes d'Enée qui y mourut. Ensuite ils abordèrent dans une île qu'ils appellèrent Leucasie, du nom d'une des parentes d'Enée qui y finit ses jours. De là ils arrivèrent au pays des Opiques dans un port également beau et profond : ils lui donnèrent le nom de l'illustre Misene qui y mourut. Ils allèrent après cela dans l'île de Prochyte et au promontoire d'Epityque. Ils donnèrent ces deux noms à l'île et au promontoire, afin qu'ils servissent de monument éternel à deux femmes qui y étoient mortes. L'une étoit, dit-on, parente d'Enée; l'autre avoit été sa nourrice. Enfin ils arrivèrent à Laurente en Italie; ils y firent des retranchemens comme étant à la fin de leur course. L'endroit où ils campèrent a porté depuis ce tems-là le nom de Troie. Il est éloigné de la mer d'environ quatre stades.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Je n'ai pu me dispenser de rapporter toutes ces choses et de faire cette longue digression, parce qu'il s'est trouvé des auteurs qui ont prétendu, les uns qu'Enée n'est jamais venu en Italie avec les Troiens, les autres que c'est un autre Enée et non pas le fils d'Anchise et de Vénus; d'autres enfin que c'est son fils Ascagne ou quelqu'autre. Il y en a aussi qui prétendent qu'après avoir établi une peuplade en Italie, Enée, fils de Vénus, s'en retourna dans sa Patrie où il fut roi de Troie; qu'après sa mort, il laissa le royaume à son fils Ascagne, et qu'il s'est conservé longtems dans cette famille. Mais je crois qu'ils ont été trompés par des vers d'Homère mal entendus. Car ce poëte dans son Iliade, fait prédire à Neptune l'illustre destinée d'Enée et de sa postérité en ces termes: » Le brave et courageux Enée » régnera sur les Troiens, lui et les enfans » de ses enfans qui naîtront dans la suite » des siécles. » Ils ont conclu de-là qu'Homère savoit qu'ils régnoient en Phrygie; et comme il ne leur paroissoit pas

possible que ses descendans demeurant en Italie fussent en même tems rois des Troiens, ils ont inventé qu'Enée étoit retourné dans la Troade. Mais ne se pouvoit-il pas faire qu'Enée eût conduit les Troiens dans un autre pays où il fût leur roi ? On pourroit encore apporter d'autres causes de la méprise de ces auteurs.

Au reste, s'il y a quelqu'un qui ne comprenne pas comment il se peut faire qu'on voie des tombeaux d'Enée en différens pays, quoique le même homme ne puisse pas être enterré en plusieurs endroits; qu'il fasse réflexion que la même difficulté se rencontre à l'égard de beaucoup d'autres, sur-tout à l'égard des héros d'une illustre fortune qui ont mené une vie errante; qu'il apprenne que quoique leur corps ne soit qu'en un endroit, cela n'empêche pas que plusieurs peuples ne leur aient érigé des tombeaux en reconnoissance des bienfaits qu'ils en ont reçus, principalement s'il restoit quelques-uns de leurs descendans, s'ils avoient fondé quelque ville, ou séjourné longtems dans le pays avec bonté et humanité envers leurs hôtes, comme nous savons que la fable le dit de notre héros. Car les

Grecs ayant pris la ville d'Ilion, Enée empêcha qu'elle ne fût entièrement ruinée et détruite ; il fit ensorte que les troupes auxiliaires se retirèrent vie et bagues sauves dans le pays appellé Bebrycie ; il laissa son fils Ascagne, roi de Phrygie ; il bâtit en Pallene une ville de son nom ; il maria une de ses filles en Arcadie ; il laissa en Sicile une partie de ses troupes ; enfin, il en agit avec beaucoup d'humanité dans plusieurs autres pays où il séjourna, et par toutes ces marques de bonté il s'attira tellement l'amitié des peuples, qu'après sa mort on lui érigea des tombeaux et des monumens en plusieurs endroits. Car quelle autre raison pourroit-on apporter de tous ses tombeaux qu'on voit chez les Italiens (s'il n'avoit ni régné ni séjourné dans le pays, et qu'il ne se fût fait connoître des peuples d'Italie en aucune manière.) Mais nous parlerons encore de ces choses dans d'autres endroits selon que l'occasion le demandera.

CHAPITRE TREIZIÈME.

La flotte des Troiens étant abordée en Italie, l'oracle se trouva accompli; ce fut ce qui les empêcha d'avancer plus loin dans l'Europe. Les dieux leur donnèrent là-dessus plusieurs marques de leur volonté; car lorsqu'ils furent arrivés à Laurente, après avoir dressé leurs tentes sur le rivage, il se fit un miracle extraordinaire. Je ne ferai que rapporter ce que j'en ai appris des gens du pays. D'abord, comme ils étoient pressés de la soif, parce qu'il n'y avoit point d'eau dans ce canton, on vit sortir de terre, comme d'elles-mêmes, plusieurs sources d'une eau très-agréable qui fournirent de quoi boire à toute l'armée, et cet endroit fut arrosé de leurs ruisseaux qui coulèrent jusqu'à la mer. Aujourd'hui ces sources ne sont pas assez abondantes pour former des ruisseaux: elles fournissent seulement un peu d'eau qui s'arrête dans un creux; les habitans du lieu disent qu'elle est consacrée au soleil. On voit auprès de cette eau deux autels érigés par les Troiens; l'un est tourné vers l'orient,

l'autre vers l'occident; on dit qu'Enée y immola au dieu la première victime, en action de graces pour l'eau qu'il avoit donnée à ses troupes.

Ensuite les Troiens prenant leur repas à terre, plusieurs se servirent en guise de table du persil sauvage qu'ils y trouvèrent, ou, selon d'autres, de gâteaux de froment, pour manger avec plus de propreté. Après qu'ils eurent mangé ce qui étoit servi devant eux, un de la troupe mangea aussi le persil, ou, si l'on veut, le gâteau qui lui avoit servi de table. Un autre suivit bientôt son exemple, et plusieurs firent de même. Là-dessus il y eut quelqu'un, soit des enfans d'Enée, comme on l'assure, soit de ses autres compagnons, qui s'écria: quoi donc! nous avons déjà mangé jusqu'à nos tables! A ces mots tous firent grand bruit, et s'écrièrent que le premier point de la réponse de l'oracle étoit accompli. Car ils avoient reçu une réponse de l'oracle, soit à Dodône, comme disent quelques-uns, soit, comme d'autre prétendent, à Erythre, bourgade du mont Ida, où résidoit une Sibylle; nymphe de ce pays, qui prédisoit l'avenir. L'oracle leur avoit ordonné de naviguer vers

l'occident jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au lieu où ils mangeroient leurs tables, de se laisser guider, quand ils verroient ce premier article accompli, par un animal à quatre pieds, et de bâtir une ville dans l'endroit où ils s'arrêteroient de fatigue.

Se ressouvenant alors de cet ordre, les uns par le commandement d'Enée allèrent quérir les dieux Penates dans le vaisseau et les apportèrent dans l'endroit qu'il leur avoit marqué; les autres leur dressèrent des autels et des marchepieds; et les femmes accompagnoient les choses saintes, en dansant et poussant des cris de joie. Tout étant prêt pour le sacrifice, Enée et ses compagnons se rangèrent autour de l'autel, portant des couronnes sur leurs têtes. Pendant qu'ils faisoient leurs prières, la truie destinée pour le sacrifice, qui étoit pleine et toute prête à mettre bas, rompit ses liens; elle s'échappa des mains de ceux qui la tenoient dans le moment que les prêtres commençoient à l'immoler, et s'enfuit à toutes jambes en s'éloignant de la mer. Alors Enée comprit que c'étoit-là cet animal à quatre pieds qui devoit lui servir de guide selon la réponse de

l'oracle. Il la suivit avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur que si l'on faisoit trop de bruit en la poursuivant, on ne la détournât du chemin prescrit par les destins. La truie s'étant éloignée de la mer d'environ vingt-quatre stades, courut sur une colline où elle s'arrêta de fatigue: et Enée comprit que c'étoit-là l'accomplissement de la prédiction.

Toutefois, voyant qu'il n'y avoit point de terres fertiles dans ce canton, que la place étoit éloignée de la mer, et qu'il n'y avoit point d'endroit commode pour faire un port, Enée douta s'il devoit obéir à l'oracle, et s'établir dans un lieu où il faudroit mener une vie toujours triste; puisqu'il n'y trouvoit aucun avantage ni aucun agrément, ou s'il devoit s'avancer plus loin pour chercher un meilleur endroit.

Mais comme il rouloit ces pensées dans son esprit, se plaignant même des dieux; on dit qu'il entendit tout d'un coup une voix qui sortit du bois sans qu'on vît celui qui parloit. Cette voix lui ordonnoit de de demeurer là, d'y bâtir promptement une ville, de prendre garde qu'en

s'abandonnant à son irrésolution, comme si les dieux lui avoient ordonné de s'établir dans un endroit peu fertile et peu commode pour la vie, il ne laissât échapper l'occasion de son bonheur qui étoit sur le point d'arriver: que les destins portoient qu'en s'établissant dans cette habitation pauvre et incommode, il acquéreroit avec le tems une grande étendue de fertiles campagnes; que ses enfans et leur postérité y auroit un grand empire qui seroit de longue durée; que pour le présent les Troiens devoient se contenter de ce petit établissement; mais qu'après autant d'années que la truie feroit de petits, les descendans d'Enée bâtiroient une autre ville aussi grande par son étendue que florissante par ses richesses et par sa domination. Quelques autres ajoutent qu'ayant entendu cette voix et étant persuadé qu'elle venoit de quelque dieu, Enée obéit aussi-tôt à ses ordres. D'autres disent que ce héros accablé d'inquiétudes et abattu de tristesse, sans vouloir prendre aucune nourriture ni retourner au camp, passa la nuit sur cette colline comme il se trouvoit, et qu'il lui apparut en songe un spectre surprenant et d'une grandeur

extraordinaire, sous la figure d'un de ses dieux Penates, qui lui donna les mêmes instructions dont je viens de parler. Mais il n'y a que les dieux qui puissent savoir lequel de ces deux récits est le véritable. *Quoiqu'il en soit* on dit que la truie fit le lendemain trente petits, et qu'autant d'années après les Troiens fondèrent une autre ville suivant les ordres de l'oracle. Mais nous en parlerons en son lieu.

Enée immola aux dieux Penates la truie et ses *trente* petits, au même endroit où l'on voit aujourd'hui la chapelle que les Laviniens regardent comme sacrée, et dont ils ne laissent jamais approcher d'autres qu'eux. Ensuite il ordonna aux Troiens de venir camper sur la colline. Il plaça les statues des dieux dans l'endroit le plus convenable, et commençant aussi-tôt à bâtir la ville, à la grande joie de tous les Troiens, il fit des courses sur les terres voisines, d'où il enleva tout ce qui pouvoit lui servir pour bâtir, comme du fer, du bois, et les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer de causer beaucoup de chagrin aux paysans et de les mettre dans une grande colère.

Latinus, pour lors roi de ce canton,

étoit en guerre avec les Rutules, ses voisins; il avoit déjà perdu plusieurs batailles. Dans ces conjonctures on lui vint annoncer, même avec exagération, qu'une armée d'étrangers ravageoit toutes ses côtes maritimes, et que s'il ne les réprimoit au plutôt, la guerre qu'il avoit avec ses voisins en deviendroit plus difficile. Frappé d'une si fâcheuse nouvelle, il interrompt la présente guerre pour marcher en diligence contre les Troiens avec toutes ses troupes. Mais voyant qu'ils sont armés à la manière des Grecs, et que gardant exactement leurs rangs, ils l'attendent de pied ferme tout prêts à combattre, il n'ose hazarder une bataille sur le champ, désespérant de les vaincre du premier choc, comme il se l'étoit promis d'abord en se mettant en marche. S'étant donc campé sur une colline pour y faire reposer ses troupes des fatigues de leur marche précipitée, pendant la nuit il se résolut de livrer bataille aux ennemis dès le lendemain de grand matin.

A peine Latinus avoit-il formé ce dessein qu'un dieu du pays, qui lui apparut en songe, lui dit de recevoir les Grecs sur ses terres, qu'ils n'y étoient venus que

pour son avantage et pour le bien commun des Aborigenes. Cette même nuit Enée eut aussi une apparition de ses dieux Penates, qui lui ordonnèrent d'exhorter Latinus à accorder de bonne volonté aux Grecs le canton de pays où il voudroient établir leur demeure, et à faire plutôt alliance avec eux que de les traiter comme ennemis. Ces songes les empêchèrent tous les deux de se livrer combat.

Dès qu'il fut jour les deux armées s'étant rangées en bataille, il vint des hérauts de part et d'autre dans le même dessein de demander une entrevue des deux chefs; ce qui fut accordé. Latinus se plaignit le premier de ce qu'on lui faisoit la guerre si subitement, sans la lui avoir déclarée. Il pria Enée de lui dire qui il étoit; ce qu'il vouloit; pour quel sujet il pilloit ses terres, puisqu'on ne lui avoit jamais fait aucun tort, et qu'il n'ignoroit pas que quiconque est attaqué se défend contre son ennemi; pourquoi, contre tout droit des gens, il enlevoit de vive force, et d'une manière indigne de lui, les choses dont il avoit besoin, pouvant obtenir de bonne amitié tout ce qu'il demanderoit de raisonnable.

Latinus ayant parlé de la sorte, Enée lui répondit en ces termes. „ Nous sommes Troïens de nation, d'une ville fameuse parmi les Grecs. Elle a été prise et ruinée par les Achéens après dix ans de guerre. Présentement nous sommes errans; nous cherchons une nouvelle patrie, et une ville où nous puissions dans la suite établir notre demeure. C'est par l'ordre des dieux que nous sommes venus ici; suivant la réponse de l'oracle, il n'y a que ce pays qui doive nous servir de port après tant de courses. Nous y cherchons donc dans les campagnes ce qui nous est nécessaire. Peut-être avons-nous moins d'égard à la bienséance qu'à nos propres besoins. Mais si cela nous est arrivé dernièrement, c'est contre notre volonté, et nous en sommes fâchés. Au reste, si nous vous avons fait du tort, nous tacherons de le réparer par quelques services importans; nos corps et nos ames sont à vous; vous pouvez en disposer. Accoutumés aux fatigues de la guerre, et exercés dans toutes sortes de périls, si vous voulez vous servir de nous, nous défendrons vos terres du pillage, et nous nous joindrons volontiers à vous pour envahir celles de vos ennemis. Mais nous

vous prions de ne vous pas irriter de ce qui s'est passé, et de croire que nous l'avons fait plutôt par un vrai besoin que par aucune insulte. Toute faute involontaire est pardonnable, et dans l'état de supplians où nous nous présentons devant vous, il ne seroit pas juste de nous traiter avec la dernière rigueur. Cependant, *si vous n'avez point d'égard à nos remontrances*, après avoir prié les dieux et les génies protecteurs de ce pays, de nous pardonner des choses que nous ne faisons qu'à la dernière contrainte, nous tâcherons de nous défendre si vous nous faites la guerre; ce ne sera ni la première ni la plus grande que nous ayons eu à soutenir. »

Latinus ayant entendu ce discours, y répondit ainsi: » J'aime toute la nation des Grecs, et personne ne peut prendre plus de part que moi aux malheurs inévitables des hommes. Je serois donc ravi de contribuer à votre conservation, si j'étois sûr que vous ne fussiez venus ici que pour y chercher une demeure, et que contens d'une portion de mes terres vous voulussiez jouir en bons amis de ce que je vous donnerois, sans entreprendre de me dépouiller de mes états à force ouverte. Si ce que vous dites

dites est vrai et sincère, recevez de nous et nous donnez des assurances comme l'alliance que nous ferons sera gardée avec fidélité et sans aucune fraude. »

Enée ayant accepté la proposition, on conclut une alliance entre les deux nations. Elle fut confirmée par serment de part et d'autre. Les conditions du traité étoient : » Que les Aborigenes donneroient aux Troiens autant de terres qu'ils en demandoient ; savoir, environ quarante stades tout autour de la colline : que les Troiens de leur côté se joindroient aux Aborigenes dans la présente guerre, pour servir sous leurs étendards en tout et par-tout où ils les appelleroient ; et qu'enfin les deux peuples s'aideroient mutuellement en toutes choses, tant par leurs armes que par leurs bons conseils ». Le traité conclu, ils donnèrent réciproquement leurs enfans pour ôtages, et ils marchèrent tous ensemble contre les villes des Rutules.

Après avoir pris toutes les places des Rutules en peu de tems, ils revinrent à la ville des Troiens qui n'étoit encore qu'à demi bâtie, et ils travaillèrent tous avec un égal empressement à la fortifier. Enée la nomma Lavinion, du nom de Lavina,

fille de Latinus, selon le sentiment des Romains, ou selon quelques autres mythologistes grecs, du nom de la fille d'Anius, roi de Delos, appellée aussi Lavina, laquelle étant morte de maladie dans le tems de la fondation de cette première ville, fut enterrée, disent - ils, dans le même endroit où elle avoit été malade; en sorte que la ville lui servit de tombeau et de monument. Ils ajoutent qu'Enée l'avoit obtenue de son père par ses instantes prières, qu'elle s'étoit embarquée avec les Troiens, et que c'étoit une habile prophétesse.

On dit que pendant qu'on bâtissoit Lavinion, les Troiens virent le prodige que je vais rapporter. Le feu s'étant allumé de lui-même dans la forêt, un loup y jetta du bois sec qu'il avoit ramassé avec sa gueule; il y vint en même tems un aigle et un renard, dont le premier aidoit à l'allumer par l'agitation de ses aîles, l'autre au contraire tâchoit de l'éteindre en y jettant de l'eau avec sa queue qu'il avoit mouillée dans le fleuve. Tantôt ceux qui l'allumoient étoient les plus forts, tantôt celui qui vouloit l'éteindre sembloit l'emporter sur eux, jusqu'à ce qu'enfin l'aigle

et le loup étant demeurés vainqueurs, le renard s'en alla sans avoir pu rien faire. On rapporte qu'Enée ayant vû ce prodige, dit que la colonie des Troiens deviendroit un jour très-fameuse, qu'elle seroit connue et admirée presque par toute la terre; mais qu'à mesure qu'elle augmenteroit en puissance, elle deviendroit à charge et odieuse aux peuples voisins; que cependant elle vaincroit ses ennemis, et que la faveur et la protection des dieux l'emporteroient sur l'envie des hommes. Tels furent les présages évidens de ce qui devoit arriver à cette ville. On en voit des monumens dans la place publique de Lavinion; ce sont des figures de bronze de ces animaux, qu'on y conserve depuis très-long-tems.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

SI-TÔT que les Troiens eurent achevé de bâtir leur ville, les deux peuples s'appliquèrent de tout leur pouvoir à se rendre utiles les uns aux autres, et à jouir de l'avantage de leur alliance. Leurs rois commencèrent les premiers; Latinus maria sa fille Lavina à Enée, afin que par

l'alliance des mariages les étrangers devinssent égaux à ses propres sujets. L'exemple des deux rois fut bientôt suivi de leurs peuples; de sorte qu'en très-peu de tems ils n'eurent plus que les mêmes mœurs, les mêmes loix et les mêmes cérémonies pour le culte divin. Ils firent des alliances par le moyen des mariages; ils se communiquèrent les uns aux autres le droit de bourgeoisie, et ne faisant plus qu'une seule et même république, ils prirent tous ensemble le nom du roi des Aborigenes et s'appellèrent Latins. Les articles du traité furent observés si religieusement, que jusqu'aujourd'hui ils ne se sont jamais séparés les uns des autres.

Voici les peuples qui s'étant réunis en un même corps de république, ont donné l'origine aux Romains avant la fondation de la ville qu'ils habitent aujourd'hui. Les premiers, comme je crois, sont les Aborigenes, Grecs de nation, originaires du Peloponnese. Etant sortis autrefois du canton qu'on appelle aujourd'hui l'Arcadie ils s'établirent dans cet endroit de l'Italie sous la conduite d'Oenotrus, et en chassèrent les Siculiens. Les seconds sont les Pelasgues qui sortirent de l'Hæmonie appellée

aujourd'hui Thessalie. Les troisièmes sont ceux qui vinrent de la ville de Palantion en Italie sous la conduite d'Evandre. Les quatrièmes sont les troupes d'Hercule, c'est-à-dire les Epéens et les Pheneates du Peloponnese mêlés de quelques Troiens. Les derniers enfin sont les Troiens qui se sauvèrent avec Enée d'Ilion, de Dardane, et des autres villes de la Troade. Mais quoique quelques auteurs ayent déjà prouvé que ceux-ci étoient une nation des plus grecques qui étoit autrefois sortie du Peloponnese, cela ne m'empêchera pas de traiter encore ce point d'histoire en peu de mots. Voici ce qu'on en dit.

Atlas fut le premier roi du canton qu'on nomme aujourd'hui Arcadie; il demeuroit auprès du mont Caucase. Il eut sept filles qu'on dit être aujourd'hui au nombre des constellations sous le nom de Pleiades. Jupiter en épousa une, qui s'appelloit Electre, dont il eut deux enfans, Jasus et Dardanus. Le premier vécut dans le célibat; Dardanus épousa Chrysé, fille de Palante, dont il eut Idæus et Deimas, qui furent les successeurs d'Atlas et regnèrent quelque tems en Arcadie.

Ensuite l'Arcadie étant affligée d'un

déluge affreux, ses campagnes inondées demeurèrent long-tems en cet état sans qu'il fut possible de les labourer; en sorte que les habitans furent obligés de se retirer sur les montagnes, où ils menoient une vie très-dure, n'ayant pas à demi de quoi manger. Mais ils furent bientôt ennuiés de cette vie misérable. Quand ils virent que ce qui leur restoit de terres ne pouvoit pas suffire pour les nourrir tous, ils se partagèrent en deux corps. Les uns demeurèrent en Arcadie et choisirent pour roi Deimas, fils de Dardanus.

Les autres qui formoient une grosse flotte, sortirent du Peloponnese. Après avoir navigé tout le long de l'Europe, ils arrivèrent au golfe qu'on appelle Melane, d'où ils abordèrent dans une certaine île de Thrace. Je ne sais si elle étoit habitée auparavant, ou si elle étoit déserte. Quoiqu'il en soit, ils la nommèrent Samothrace, nom composé de celui du pays de Thrace, dont elle fait partie, et de celui de Samon, conducteur de la colonie, qui étoit fils de Mercure et d'une Nymphe du mont Cyllène nommée Rhêné. Mais ils n'y firent pas un long séjour, parce qu'ayant à combattre en même tems et contre la stérilité

des terres, et contre les dangers d'une mer impraticable, ils ne pouvoient pas y vivre commodément.

Ayant donc laissé dans cette île une petite partie de leurs gens, la plupart en sortirent, et passèrent en Asie sous la conduite de Dardanus leur chef, car Jasus étoit mort dans l'île d'un coup de foudre, pour avoir attenté à la pudicité de Cerès. Ils firent descente dans l'Hellespont d'aujourd'hui et s'établirent dans le pays qui par la suite des tems a pris le nom de Phrygie. Idæus, fils de Dardanus, alla avec une partie de son armée habiter les monts qui de son nom s'appellent Idéens. Il y érigea un temple à la mère des dieux, et institua les mystères et sacrifices qui sont à présent en usage dans toute la Phrygie.

Pour ce qui est de Dardanus il bâtit une ville de son nom dans la Troade d'aujourd'hui, appellée (autrefois) Teucris du nom du roi Teucer, qui lui accorda une portion de ses terres. Plusieurs auteurs, entr'autres Phanodeme qui a écrit les antiquités attiques, disent que ce Teucer étoit prince du bourg de Xypetée, et qu'il passa de l'Attique en Asie. Après en avoir apporté plusieurs preuves, ils y ajoutent

qu'y ayant conquis une grande étendue de fertiles campagnes où il n'y avoit que très-peu d'habitans, il reçut volontiers Dardanus et les Grecs de sa troupe, tant par l'espérance de se servir de leurs secours dans la guerre contre les barbares, que pour ne pas laisser ses terres en friche. Mais il est tems de parler aussi des ancêtres d'Enée; c'est ce que nous allons faire en peu de mots.

Dardanus, après la mort de Chrysé, fille de Palante, dont il avoit eu ses premiers enfans, épousa Batée fille de Teucer. Il en eut un fils nommé Erichton, qu'on dit avoir été le plus heureux de tous les hommes en ce qu'il hérita en même-tems du royaume de son père et de celui de son ayeul maternel. D'Erichton et de Callirhoé, fille de Scamandre, naquit Tros, qui donna son nom à la nation *Troienne.* De Tros et d'Acalis, fille d'Eumede, naquit Assaracus. D'Assaracus et de Clytodore fille de Laomedon, est descendu Capys. De Capys et de la Nymphe appellée Naïs est venu Anchise. D'Anchise et Vénus est sorti Enée. Mais en voilà assez pour prouver que la nation des Troiens vient originairement des Grecs.

Les auteurs ne s'accordent pas sur l'époque de la fondation de Lavinion. Le sentiment le plus probable, selon moi, est celui qui la rapporte à la seconde année après la sortie des Troiens. Car la ville d'Ilion fut prise sur la fin de l'été, dix-sept jours avant le solstice d'été, le huitième jour avant la fin du mois Thargelion, selon la manière dont les Atheniens comptent les tems. Il restoit encore vingt jours après le solstice pour achever cette année. Ainsi, pendant les trente-sept jours après la prise d'Ilion, je crois que les Grecs réglèrent les affaires de la ville, qu'ils reçurent les ambassades de ceux qui s'étoient sauvés et qu'ils firent des traités avec eux. L'année suivante, qui étoit la première après la prise de Troie, vers l'équinoxe d'automne, les Troiens s'étant mis en mer, traversèrent l'Hellespont et abordèrent en Thrace, où ils passèrent l'hiver à recevoir tous les fugitifs qui s'y rassembloient et à disposer toutes les choses nécessaires pour se rembarquer. Etant partis de Thrace au commencement du printems, ils traversèrent la mer jusqu'en Sicile où ils passèrent le reste de cette année et l'hiver suivant à bâtir des

villes pour les Elymiens qui étoient en Sicile. Dès que la mer fut praticable, ils partirent de cette île. Après avoir passé la mer tyrrhenienne, ils abordèrent enfin vers le milieu de l'été, à Laurente, sur les côtes des Aborigènes, où ils bâtirent Lavinion dans le canton qu'on leur donna; la seconde année depuis la prise de Troie fut pour lors accomplie. Je ne fais que dire simplement mon sentiment sur toutes ces choses.

CHAPITRE QUINZIÈME.

APRÈS qu'Enée eut bâti dans Lavinion les temples nécessaires et plusieurs autres édifices pour l'ornement, dont la plupart subsistoient encore de mon tems; l'année suivante, qui étoit la troisième depuis son départ de Troie, il fut roi des Troiens seulement : mais Latinus étant mort la quatrième année, il hérita aussi de son royaume, tant par droit d'affinité, Lavina en étant devenue héritière après la mort de son père, que parce qu'on l'avoit choisi pour commander dans la guerre contre les peuples voisins. Car les Rutules s'étoient

soulevés une seconde fois contre le roi des Latins. Ils avoient à leur tête un certain transfuge nommé Turnus, cousin d'Amate, femme de Latinus. Cet homme irrité contre le roi de ce qu'il avoit pris un étranger pour gendre au préjudice d'un de ses parens, passa du côté des Rutules avec les troupes qu'il commandoit, à l'instigation d'Amate et à la faveur de quelques autres personnes. Ces sujets de mécontentement éclatèrent en une guerre ouverte. Il se donna un combat sanglant, dans lequel Latinus et Turnus furent tués avec plusieurs autres; mais Enée et les siens remportèrent la victoire, et Enée hérita de la couronne de son beau-père.

Il ne la posséda que trois ans depuis la mort de Latinus; car il mourut la quatrième année dans une nouvelle guerre. Les Rutules assemblèrent des troupes de toutes leurs villes; ils se mirent en campagne avec Mezence, roi des Tyrrheniens, qui craignoit pour son propre pays et ne pouvoit voir sans chagrin la puissance des Grecs s'augmenter si considérablement. On livra une sanglante bataille auprès de Lavinion, dans laquelle il périt beaucoup

de monde de part et d'autre; les deux armées ne se séparèrent qu'à la nuit. Comme on ne put trouver nulle part le corps d'Enée, cela donna occasion aux uns de dire qu'il étoit passé au rang des dieux, aux autres de croire qu'il étoit péri dant le fleuve auprès duquel s'étoit livré le combat.

Les Latins lui érigèrent un monument comme à un demi-dieu, avec cette inscription : *AU PÈRE, DIEU DE CE PAYS, QUI RÈGLE LE COURS DU FLEUVE NUMIQUE.* Quelques auteurs disent néanmoins que ce fut Enée qui érigea ce monument à son père Anchise qui étoit mort l'année précédente. Au reste, ce monument n'est autre chose qu'un petit tertre, autour duquel on a planté des arbres disposés avec un ordre admirable et qui méritent d'être vus.

Enée étant mort environ la septième année après la prise de Troie, Euryleon, qui dans sa fuite fut nommé Ascagne, prit les rênes du gouvernement des Latins. Les Troiens étoient pour lors assiégés dans Lavinion, et les forces des assiégeans s'augmentoient tous les jours, au lieu que les troupes des Latins étoient dans l'im-

possibilité de secourir les assiégés. Ascagne proposa d'abord aux ennemis de faire la paix et un traité d'alliance à de justes conditions. Ensuite, ceux-ci rejettant tout accommodement, Ascagne et les siens furent contraints de se remettre à la discrétion des vainqueurs, et de terminer la guerre à quelques conditions que ce pût être. Mais quand ils virent que le roi des Tyrrheniens vouloit leur imposer un joug insupportable, comme à des peuples déjà réduits en servitude, et qu'il prétendoit les obliger entr'autres choses à porter chaque année en Tyrrhenie tout le vin qu'ils recueilleroient sur les terres des Latins, trouvant ces conditions trop dures, ils firent un décret, suivant le conseil d'Ascagne, par lequel ils consacroient à Jupiter tout le fruit de leurs vignes.

Après cela s'exhortant les uns les autres à se comporter en gens de cœur, ils prièrent les dieux de les secourir dans un danger si pressant, et firent une sortie pendant la nuit, dans le tems que la lune ne paroissoit point. Ils attaquèrent à l'improviste le retranchement des ennemis, qui étoit tout proche de la ville,

dans une situation si avantageuse, qu'il servoit de rempart au reste de l'armée ; Lausus, fils de Mezence, s'y étoit posté avec la fleur de la jeunesse tyrrhenienne. Ils donnèrent l'assaut si brusquement, que dans le moment qu'on ne s'attendoit à rien moins, ils l'emportèrent d'emblée. Pendant qu'ils prenoient ce poste, les troupes qui étoient campées dans la plaine, appercevant un feu au milieu de la nuit et entendant les cris des mourans, abandonnèrent le plat pays pour s'enfuir dans les montagnes. Ce n'étoit que confusion et que tumulte. Les soldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs, comme il arrive ordinairement quand toute une armée prend la fuite pendant la nuit et qu'elle croit avoir à tous momens l'ennemi à ses trousses. Les Latins, qui avoient déjà emporté d'assaut un des retranchemens, poussèrent plus loin leur avantage. Quand ils virent que le reste de l'armée étoit en déroute, ils poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins et en firent un grand carnage. Les ennemis ne pensoient plus à se mettre en défense ; ils ne connoissoient pas même le danger où ils étoient. La confusion et l'épouvante étoient si

grandes, que les uns tomboient dans des précipices où ils rendoient l'ame, les autres alloient donner dans des ravins d'où ils ne pouvoient se retirer et où on les prenoit sans beaucoup de peine. La plupart s'entretuoient comme ennemis parce qu'ils ne pouvoient se reconnoître au milieu des ténèbres; de sorte qu'il en périt un grand nombre par les mains de leurs camarades.

Mezence qui s'étoit emparé d'une certaine colline avec une poignée de soldats, n'eut pas plutôt appris la mort de son fils et la défaite de la plus grande partie de son armée, que considérant d'ailleurs dans quel poste il s'étoit renfermé lui-même, il se trouva dans un si grand embarras qu'il envoya des hérauts à Lavinion pour demander la paix. Ascagne conseilla aux Latins d'user de leur bonne fortune avec modération, Mezence obtint l'effet de sa demande, et après avoir conclu un traité de paix à certaines conditions, il se retira avec ce qui lui restoit de troupes. Depuis ce tems-là il mit bas toute l'inimitié qu'il avoit contre les Latins, et demeura toujours constament leur ami.

La trentième année après la fondation

de Lavinion; Ascagne, fils d'Enée, bâtit une autre ville suivant la réponse que son père avoit reçue de l'oracle. Il transféra dans cette nouvelle ville, non-seulement les habitans de Lavinion, mais encore tous ceux des autres Latins qui voulurent s'y établir. Il la nomma Albe, comme qui diroit en Grec Leuké, *c'est-à-dire Blanche*; et pour la distinguer clairement d'une autre ville de ce même nom, il la surnomma *Longue*, *à cause* de sa figure. De ces deux mots on en fit un composé, et on l'appella Albe-longue, ce que nous exprimerions en Grec par ces deux mots Leuké-Makra, *qui signifient Blanche-longue.* Aujourd'hui cette ville est déserte; car du tems de Tullus Hostilius, roi des Romains, elle fut rasée parce qu'elle sembloit vouloir disputer l'empire à sa colonie, et la ville de Rome ayant détruit sa métropole en reçut les habitans qu'elle incorpora avec les siens. Mais tout cela n'est arrivé que dans les siècles suivans.

On bâtit la ville d'Albe auprès d'une montagne et d'un lac, c'est-à-dire entre l'une et l'autre. C'est ce qui lui servoit comme de rempart et de murailles, et la rendoient plus difficile à prendre. Car la

montagne

montagne est forte et haute; et le lac n'étant pas moins profond que large, les Albains pouvoient facilement inonder les campagnes d'une aussi grande quantité d'eau qu'ils le jugeoient à propos, en ouvrant seulement les écluses. Auprès de cette ville il y a des campagnes d'une vue admirable, riches en fruits de toute espèce, elles ne cèdent en rien aux autres contrées de l'Italie, principalement en vin, qu'on appelle vin d'Albe, qui l'emporte et pour la couleur et pour la douceur sur tous les autres vins, si vous en exceptez celui de Falerne.

On dit que dans le tems qu'on bâtissoit la ville, il arriva un prodige fort étonnant. Car dès qu'on eut érigé un temple avec un sanctuaire et qu'on eut transporté les statues des dieux qu'Enée avoit apportées de la Troade, et qu'il avoit placées à Lavinion; la nuit suivante, quoique les portes du temple fussent bien fermées, ces statues changèrent de place sans qu'il y eut aucune ouverture aux murailles ni au toit, et on les retrouva à Lavinion sur leur ancien piédestal. On les rapporta une seconde fois de Lavinion *au temple d'Albe* avec des prières et des sacrifices propitia-

toires: mais elles retournèrent comme auparavant au même endroit. Les Albains furent long-tems en suspens sur ce qu'ils devoient faire; personne ne pouvoit se résoudre, ni à demeurer à *Albe* sans les Dieux de ses pères, ni à retourner à Lavinion leur ancienne demeure qu'ils avoient abandonnée.

On prit enfin le parti qui parut s'accorder le plus avec la religion et avec l'inclination des particuliers. Ce fut de laisser les statues où elles étoient, et de transférer quelques habitans d'Albe à Lavinion pour avoir soin du culte des dieux. On y envoya au nombre de six cents hommes avec toutes leurs familles pour faire les fonctions du culte divin; on leur donna Egeste pour chef.

Ces Dieux s'appellent Pénates chez les Romains. Entre tous ceux qui ont tâché de rendre en Grec la signification de ce terme, les uns les nomment Dieux paternels ou tutélaires; les autres, Dieux originaires *ou qui président à la naissance*, Dieux des possessions, Dieux de l'intérieur des maisons, ou Dieux secrets et cachés; d'autres enfin les appellent Dieux de l'enclos des maisons, ou Dieux défenseurs. Il

semble qu'ils ne leur ont donné tous ces différens noms, que pour marquer leurs différentes qualités ou propriétés; on peut même dire qu'ils n'ont exprimé que la même chose sous différens termes.

L'historien Timée fait la description de leur figure et de leur attitude en cette manière. Il dit que les figures sacrées qu'on voit dans les sanctuaires de Lavinion sont comme des espèces de caducées de fer, d'airain, de terre de Troie, et qu'il a appris cela des habitans du pays. Mais pour moi, je crois qu'il ne faut pas écrire les choses qu'il n'est point permis à tout le monde de voir ni d'apprendre de ceux qui les ont vues; et je ne puis m'empêcher de blâmer certaines gens qui poussant trop loin leur curiosité, veulent en savoir plus qu'il n'est permis par les loix. Voici les choses dont aucune religion ne m'empêche de parler, et que je sais pour les avoir vues moi-même.

On montre à Rome un temple extrêmement obscur, dont l'édifice n'est pas fort grand. Il est situé assez près de la place publique, vers le chemin le plus court pour aller au quartier des Carines. L'endroit où il est placé, s'appelle en la langue

du pays Hypelaies, *c'est-à-dire sous les oliviers.* Dans ce temple il y a des figures des dieux troiens exposées à la vue de tout le monde, avec cette inscription : DENATES au lieu de PENATES ; car les anciens se servoient, à ce que je crois, de la lettre *D* ou delta au lieu du *Pi*, *p*, qu'ils n'avoient pas encore inventé. Ce sont deux jeunes gens assis tenant des piques à la main; leurs statues sont d'un ouvrage ancien; nous avons vû encore plusieurs autres statues de ces dieux dans des temples anciens; ils ont partout la figure de deux jeunes gens en habit de guerre.

Il est permis de les voir, d'écrire et de lire ce qu'en ont dit plusieurs auteurs, entr'autres Callistrate qui a fait l'histoire de Samothrace, Satyre qui a fait une collection des anciennes fables, et Aratinus le plus ancien poëte que nous connoissions. Ils disent que Chrisé fille de Palante épousant Dardanus, apporta pour dot des présens de Minerve, qui consistoient en statues de cette déesse et en statues des grands-dieux dont elle avoit appris les mystères. Que les Arcadiens ayant quitté le Peloponnese pour se sauver du déluge, et s'étant établis dans une île de Thrace,

Dardanus y bâtit un temple à ces dieux, sans dire à personne leur véritable nom. Qu'il leur institua des mystères et des cérémonies sacrées que les habitans de Samothrace observent encore aujourd'hui. Que quand il passa en Asie avec la plus grande partie de son monde, il laissa les mystères des dieux et les choses saintes à ceux qui restèrent dans l'île : mais qu'il emporta avec lui les Palladions *ou statues de Minerve* et celles des autres dieux. Qu'ensuite ayant consulté l'oracle pour savoir dans quel endroit il devoit établir sa demeure, il en reçut plusieurs instructions, particulièrement sur le soin qu'il devoit avoir du culte des dieux, en ces termes: » Ayez grand soin dans la ville » que vous bâtirez d'honorer toujours » les dieux par un culte éternel, par des » veilles, des sacrifices et des danses; car » tant que ces vénérables présens que *Pallas*, fille de Jupiter, a fait à votre épouse, » subsisteront dans le pays, votre ville » sera toujours imprenable. » Que *suivant ces instructions*, Dardanus plaça les statues des dieux dans la ville qu'il bâtit et à laquelle il donna son nom. Qu'ensuite la ville d'Ilion commençant à être habitée,

ses descendans y transportèrent ces statues. Que les Iliens leur bâtirent un temple avec un sanctuaire dans la citadelle où ils les conservèrent avec tout le soin possible, étant persuadés qu'elles étoient envoyées de la part des dieux, et que le salut de leur ville en dépendoit.

Les mêmes auteurs ajoutent que pendant qu'on prenoit la basse ville, Enée s'étant emparé de la citadelle, emporta du sanctuaire les statues des grands-dieux avec le Palladium qui restoit; (car Ulysse et Diomède étant entrés dans Ilion en une nuit, avoient furtivement enlevé l'autre, et que quand il se sauva de l'embrasement de Troie, il les apporta avec lui en Italie. Aratinus dit que ce fut Jupiter qui donna un Palladium à Dardanus; que ce Palladium étoit à Ilion, et que jusqu'à la prise de cette ville on le gardoit caché dans un sanctuaire dont personne n'approchoit; qu'ensuite on en fit un autre parfaitement semblable à l'original qu'on l'exposa à la vue de tout le monde, afin de tromper ceux qui voudroient l'enlever, et que ce fut véritablement cette copie que les Grecs enlevèrent. Je soutiens donc, suivant le sentiment de ces auteurs

que les statues qu'Enée a apportées en Italie sont celles des grands-dieux, honorés parmi les Grecs, principalement par ceux de Samothrace, avec le Palladium si fameux dans la fable, qu'on dit être en la garde des vierges sacrées dans le temple de Vesta, où l'on conserve aussi le feu éternel. Mais nous en parlerons en un autre endroit. Peut-être y a-t-il encore d'autres choses outre ce que je viens de dire, que nous autres profanes ne connoissons pas. Mais en voilà assez de dit touchant les dieux des Troiens.

Ascagne étant mort en la trente-huitième année de son règne, eut pour successeur son frère Silvius, fils posthume d'Enée et de Lavina, fille de Latinus. On dit qu'il fut élevé dans les montagnes par les bergers. Car Ascagne étant devenu roi, Lavina, qui pour lors étoit enceinte, craignant qu'il ne la maltraitât à cause de sa qualité de belle-mère, le mit entre les mains d'un certain Tyrrhenus, intendant des bergers du roi son père, qu'elle connoissoit pour avoir été un des plus fidèles amis de Latinus. Ce Tyrrhenus la mena dans des forêts désertes. Il lui bâtit une cabane (connue de peu de personnes,)

où il la nourrissoit comme une femme du commun, se gardant bien de la laisser voir à ceux qui la connoissoient. Quand elle eut fait ses couches, il éleva son enfant qu'il nomma Silvius à cause des bois *où il avoit été nourri;* c'est comme qui diroit en Grec Hyléen, *homme des bois.* Mais par la suite des tems, ayant appris que les Latins faisoient de grandes recherches de Lavina, et qu'on accusoit Ascagne de l'avoir fait mourir, il déclara au peuple tout ce qui en étoit, et la ramena des forêts avec son enfant. Ce fut de cette avanture que Sylvius prit son nom; qui fut donné après lui à tous ses descendans. Il devint roi après la mort de son frère, mais ce ne fut pas sans différent ni sans quelque contestation, parce que Jule, qui étoit le fils aîné d'Ascagne, prétendoit succéder à son père et hériter du royaume. On remit l'affaire au jugement du peuple, qui décida en faveur de Sylvius pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'il étoit né d'une mère à qui la couronne appartenoit par droit de succession.

Mais si Jule n'hérita pas de la couronne, en récompense on lui accorda d'autres

honneurs. On le revêtit d'une dignité sacrée, beaucoup moins dangereuse que la dignité royale, et plus commode pour la tranquillité et le repos. Ses descendans qui de son nom s'appellent Jules, en jouissoient encore de mon tems. Cette famille est devenue une des plus considérables et des plus illustres que nous connoissions. Car elle a fourni d'excellens capitaines, qui par leur vertu et leur courage invincible ont donné des preuves certaines de leur illustre naissance et de la noblesse de leur extraction. Mais il sera plus à propos d'en parler en un autre endroit.

Sylvius ayant régné vingt-neuf ans, eut pour successeur son fils Enée Sylvius, qui régna trente-un ans. Après celui-ci, Latinus en régna cinquante-un, et Alba trente-neuf. Après Alba, Capetus régna vingt-six ans, et Capys vingt-huit. Ensuite Calpetus gouverna le royaume treize ans, et Tiberinus l'espace de huit ans. On dit que ce dernier mourut dans une bataille qui se donna auprès du fleuve Albula, et qu'ayant été emporté par la rapidité de ses eaux, il lui laissa son nom *de Tiberinus ou Tiberis*, au lieu de celui d'Albula qu'il

avoit eu jusqu'alors. Agrippa fut le successeur de Tiberinus et régna quarante-un ans. Après Agrippa, Alades, qui étoit un tyran, et l'objet de la haine des dieux, régna dix-neuf ans. Ce roi méprisant les dieux, avoit imaginé un moyen d'imiter les foudres et le bruit du tonnerre, afin d'imprimer de la terreur aux hommes, et de se faire passer pour un dieu. Mais les foudres et les orages tombèrent sur son palais, et les eaux du lac auprès duquel il demeuroit, s'étant enflées extraordinairement, l'ensevelirent avec toute sa maison. On voit encore aujourd'hui les ruines de ses portiques et quelques restes de son palais, quand le lac est calme et qu'une partie de ses eaux s'est retirée. Aventinus, dont une des sept collines de Rome a pris son nom, lui succéda, et régna trente-sept ans. Après lui Procras en régna vingt-trois. Ensuite Amulius s'étant injustement emparé de la couronne, qui appartenoit à Numitor son frère aîné, régna quarante-deux ans. Il fut tué par Romulus et Rémus, tous deux fils d'une Vestale, comme nous le dirons bientôt. Après sa mort la couronne revint à Numitor, ayeul maternel de ses deux jeunes gens, qui en étoit l'héritier légitime.

CHAPITRE SEIZIÈME.

L'ANNÉE suivante, du règne de Numitor, la quatre cents-trente-deuxième après la prise de Troie, en la première année de la septième olympiade, lorsque Daicles de Mesene remporta le prix de la course, Carops étant archonte à Athènes et dans la première année de son gouvernement de dix ans, les Albains ayant envoyé une colonie sous la conduite de Romulus et de Rémus, bâtirent la ville de Rome. Mais comme on ne convient pas sur l'époque de la fondation de cette ville, non plus que sur ces fondateurs, je n'ai pas crû devoir en parler seulement en passant, comme si c'étoit une chose avouée et reconnûe de tout le monde.

Cephalon de Gergithe, auteur très-ancien, dit qu'elle a été bâtie à la deuxième génération après la guerre de Troie par ceux qui s'étoient sauvés avec Enée de l'embrasement de cette ville; que son fondateur fut Rémus, chef de la peuplade et un des fils d'Enée, qui, selon lui, eut quatre enfans, Ascagne, Euryleon,

Romulus et Rémus. Démagore, Agathyllus et plusieurs autres, conviennent avec lui du tems et du fondateur de cette colonie. Mais l'auteur qui a fait l'histoire des prêtresses d'Argos et de ce qui est arrivé du tems de chacune, dit qu'Enée étant venu du pays des Molosses en Italie avec Ulisse, fut le fondateur de cette ville, et qu'il lui donna le nom d'une dame troienne, appellée Rome. Il ajoute que cette dame ennuiée des fatigues de la navigation, excita les autres Troïennes à se joindre à elle pour mettre le feu à la flotte. Damastes de Sigée et quelques autres sont du même sentiment.

Aristote le philosophe écrit au contraire, qu'une partie des Grecs revenant du siège de Troie, se détournèrent vers le cap de Malée où ils furent pris d'une si violente tempête que le vent les fit errer longtems en différentes plages, jusqu'à ce qu'ils arrivassent enfin au pays des Opiques, dans cette contrée qu'on appelle le Latium, sur les côtes de la mer tyrrhenienne; qu'étant ravis d'y être abordés, ils tirèrent leurs vaisseaux à terre pour y passer l'hiver; que pendant ce tems-là ils se disposèrent à se remettre en mer dès le

commencement du printems ; mais que leur flotte ayant été brûlée en une nuit, ils furent obligés malgré eux d'établir leur demeure dans ce pays, parce qu'ils ne trouvoient aucun moyen d'en sortir. Il prétend que les prisonnières troiennes qu'ils avoient amenées avec eux d'Ilion, furent la cause de cet accident; qu'elles mirent le feu à la flotte, de peur que, si les Grecs retournoient dans leur patrie, ils ne les menassent en servitude. Callias, qui a écrit les actions d'Agathocles, dit qu'une certaine Rome, dame troienne, qui étoit venue en Italie avec les autres Troiens, épousa Latinus, roi des Aborigenes, dont elle eut Rémus et Romulus qui bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur mère. Xenagore l'historien prétend qu'Ulisse eut de Circé trois enfans, Rémus, Antias et Ardeas, qui bâtirent trois villes qu'ils appellèrent de leur nom. Denys de Calcide dit aussi que Rémus a été le fondateur de Rome: mais il ajoute qu'il étoit fils d'Ascagne, selon quelques-uns, ou d'Emathion, selon d'autres. Il y a aussi des auteurs qui disent que Rome a été fondée par Rémus, fils d'Italus et d'Electre, fille de Latinus.

Je pourrois citer encore plusieurs autres historiens grecs qui donnent différens fondateurs à cette ville : mais pour ne pas être trop long, je passe aux auteurs romains.

Ils n'ont parmi eux aucun historien ni aucun autre écrivain bien ancien ; cependant chacun de leurs auteurs a pris quelque chose des anciennes histoires qu'on conservoit dans les tables sacrées. Les uns veulent dono que Romulus et Rémus fondateurs de la ville de Rome, ayent été fils d'Enée. D'autres disent qu'ils étoient fils de la fille d'Enée, sans dire qui étoit leur père ; qu'Enée les donna en otage à Latinus roi des Aborigenes, dans le tems qu'il se fit un traité d'alliance entre les gens du pays et les *Troïens* nouveaux-venus. Que Latinus aimant tendrement ces deux jeunes princes, les fit élever avec beaucoup de soin, en enfans de qualité ; et que n'ayant point d'enfans mâles il les laissa héritiers d'une partie de son royaume après sa mort. D'autres disent qu'après la mort d'Enée, Ascagne hérita de tout le royaume (des Latins :) partagea en trois avec ses frères, Rémus et Romulus, toutes les terres et les forces des Latins ; qu'il fonda Albe et quel-

ques autres villes; que Rémus bâtit les villes de Capoue, d'Anchise et d'Enée, laquelle fut ensuite appellée Janicule, donnant à la première le nom de Capys son bisayeul, à la seconde le nom d'Anchise son grand-père, et à la troisième celui de son père; qu'il fonda aussi la ville de Rome et lui donna son nom, mais que cette ville ayant été déserte pendant quelque tems, elle fut rétablie dans la suite par une autre peuplade que les Albains y envoyèrent sous la conduite de Romulus et de Rémus.

Selon ce sentiment il y a eu deux fondations de Rome, l'une peu après la guerre de Troie, l'autre quinze générations après la première : et même si l'on veut remonter plus haut, on trouvera une troisième ville de Rome bâtie avant l'arrivée d'Enée et des Troiens en Italie, et par conséquent plus ancienne que les deux autres. Ce n'est point un historien des derniers tems, ni un auteur du commun qui a laissé cela par écrit; c'est Antiochus de Syracuse, dont j'ai déjà parlé ci-dessus. Il dit que Morgès regnant en Italie, qui pour lors comprenoit toutes les côtes de la mer depuis Tarente jusqu'à Posidône, un certain fugitif de Rome vint le trouver. Voici ses

propres termes : „ Italus étant déjà vieux, „ Morgès régna *à sa place*. Sous son rè- „ gne il vint un certain fugitif de Rome, „ nommé Siculus. „ On trouve donc, selon cet historien de Syracuse, une ville de Rome plus ancienne que le siège de Troie. Mais comme il ne détermine point si elle étoit située où est la ville de Rome d'aujourd'hui, ou s'il y avoit quelqu'autre endroit qui portât le même nom, je ne saurois non plus en rien décider. Mais je crois avoir assez parlé des anciennes fondations de Rome.

Pour ce qui est de sa dernière fondation, soit qu'on l'appelle repeuplement *d'une ville déjà ancienne*, soit *qu'on la nomme proprement* fondation ou autrement, Timée le Sicilien la rapporte au tems que Carthage fut bâtie, c'est-à-dire, la trente-huitième année avant la première olympiade. Mais je ne sais sur quoi il se fonde, ni qu'elle règle il suit en cela. Le Sénateur Ciricius la met en la quatrième année de la douzième olympiade, (et Quintus Fabius en la première année de la huitième olympiade.) Porcius Caton ne se sert point de l'époque des Grecs, *c'est-à-dire des olympiades*, pour fixer la fondation de Rome.

Cependant

Cependant comme c'est un auteur des plus exacts à ramasser l'ancienne histoire, il place cette fondation quatre cents trente-deux ans après la guerre de Troie; ce qui se rapporte à la première année de la septième olympiade, selon la chronologie d'Eratosthene. Or j'ai fait voir dans un autre traité que les règles que cet Eratosthene a suivies, sont très-bonnes et comment on doit rapporter la chronologie des Romains à celle des Grecs. Car je ne me suis pas contenté, comme a fait Polybe de Megalopolis, de dire seulement que je crois que Rome a été fondée vers la deuxième année de la septième olympiade, ni de m'en rapporter aveuglément à la seule et unique table de la ville d'Anchise: j'ai cru qu'il étoit plus à propos d'exposer mes raisons et de les soumettre au jugement de ceux qui voudront les examiner. Mais comme j'ai déjà donné des preuves exactes dans ledit traité, je ne dirai ici que ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus essentiel. Le voici.

Presque tout le monde convient que l'expédition des Celtes *ou Gaulois* qui prirent la ville de Rome, se rapporte au tems que Pyrgyon étoit archonte à Athènes,

vers la première année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Or si l'on remonte jusqu'à Lucius Junius Brutus, et Lucius Tarquinius Collatinus, qui ont été les premiers consuls à Rome, après avoir détrôné les rois, on verra que depuis leur consulat jusqu'à la prise de cette ville, il y a cent vingt ans. Cela paroît par plusieurs monumens, principalement par les annales des censeurs qu'on a conservées à la postérité comme des choses sacrées, avec tant de soin, qu'elles sont venues jusqu'à nous de père en fils; il y a même plusieurs illustres personnages dans les familles des censeurs qui les gardent fort soigneusement. Je trouve donc dans ces annales que la deuxième année avant la prise de cette ville, on fit un dénombrement du peuple romain. On y a marqué la date de ce dénombrement, aussi bien que celle des autres, en ces termes: » Sous » le consulat de Lucius Valerius Potitus » et de Titus Manlius Capitolinus, l'an » cent dix-neuvième depuis le bannisse- » ment des rois » : ainsi l'irruption des Gaulois, que nous trouvons marquée en la deuxième année après le dénombrement, n'est arrivé qu'après les cent vingt

ans accomplis. Or il est clair que cet espace de tems fait trente olympiades; d'où il s'ensuit nécessairement que les premiers consuls sont entrés en charge dans le tems qu'Isagoras étoit archônte à Athènes, la première année de la soixante-huitième olympiade. D'ailleurs, à remonter depuis le tems que les rois ont été chassés, jusqu'à Romulus, le premier roi de Rome, il y a deux cents quarante-quatre ans, comme on le voit par leurs successions et par la durée du règne de chacun d'eux. Car Romulus fondateur de la ville, a régné, dit-on, trente-sept ans; et après sa mort il y eut un interrègne d'un an entier. Ensuite Numa Pompilius, élu par le peuple, régna quarante-trois ans. Après lui Tullus Hostilius en régna trente-deux, et son successeur Ancus Marcius, vingt-quatre. Après Marcius, Lucius Tarquin, surnommé Priscus, *c'est-à-dire l'ancien*, régna trente-huit ans. Servius Tullius, qui lui succéda, en régna quarante-quatre. Il fut tué par le tyran Lucius Tarquin, surnommé le Superbe, parce qu'il fouloit aux pieds toute justice; et ce dernier régna vingt-cinq ans, au moins commencés. En supputant donc ces deux cents

quarante-quatre ans que les rois ont régné, ce qui fait soixante-une olympiades, on trouve qu'il faut nécessairement que Romulus, premier roi de Rome, ait commencé à régner la première année de la septième olympiade, Carops étant archonte à Athènes et dans la première année de son gouvernement de dix ans; car la supputation des années le veut ainsi. Or je fais voir dans cet ouvrage que les rois ont régné chacun autant d'années *que je viens de leur en donner.* Voilà ce que disent les auteurs qui ont écrit avant moi; voilà ce que j'avois à dire moi-même sur l'époque de la fondation de la ville de Rome, qui est aujourd'hui si puissante.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

PLUSIEURS historiens ont déjà parlé des fondateurs de Rome. Ils ont dit qui ils étoient, par quelle aventure ils plantèrent cette colonie, et toutes les autres circonstances de sa fondation. Mais comme ils l'ont fait d'une manière fort différente et qu'ils ne s'accordent pas entre eux, il

ne sera pas inutile de rapporter ce qu'on en dit de plus probable; le voici. Amulius s'étant emparé du royaume d'Albe au préjudice de Numitor son frère aîné, qui en étoit l'héritier légitime; et qu'il en exclut par force, fit paroître dans plusieurs de ses actions un grand mépris de la justice, et forma enfin le détestable dessein d'exterminer entièrement la maison de Numitor; tant pour se conserver la couronne, que de peur d'être un jour puni de son usurpation. Après s'être entretenu longtems de cette pensée, il fit d'abord assassiner Egeste, fils de Numitor, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge de puberté. Il observa l'endroit où il avoit accoutumé d'aller à la chasse, et s'y étant caché en embuscade il le tua; puis il fit courir le bruit que ce jeune homme avoit été assassiné par des voleurs. Mais les faux bruits ne purent l'emporter sur la vérité qu'on vouloit tenir cachée. Car il y eut plusieurs personnes qui osèrent publier son crime, même au péril de leur vie. Numitor savoit tout ce qui s'étoit passé: mais la raison l'emportant sur la douleur et sur le ressentiment, il fit semblant de l'ignorer jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion

favorable d'en tirer vengeance. Amulius croyant donc que son crime n'étoit point connu, y en ajouta un autre.

Numitor avoit une fille nommée Ilia ou Rhéa, selon d'autres auteurs qui prétendent qu'Ilia n'étoit que son surnom. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de puberté, Amulius la fit prêtresse de Vesta, de peur que, si elle se marioit si-tôt, elle n'eût des enfans qui vengeassent la famille. Les vestales devoient rester trente ans vierges; elles avoient la garde du feu éternel, et faisoient au nom de la République les autres fonctions du culte divin, qui, selon les loix, devoient être faites par des vierges. Amulius consacra Ilia à la déesse sous le spécieux prétexte de procurer de l'honneur à sa famille, dans l'espérance que n'étant pas lui-même le premier auteur de cette coutume, il ne paroîtroit pas y avoir forcé son frère, parce que la dignité de vestale étoit déjà en usage dans les familles de distinction, et que chez les Albains il étoit très-honorable pour les filles de la première qualité de se consacrer au ministère de Vesta. Quoique Numitor sentît bien que son frère avoit en cela un mauvais dessein, il

tenoit cependant sa colère cachée, et ne faisoit encore rien paroître de son ressentiment en cette occasion, de peur de s'attirer la haine du peuple.

Quatre ans après, Ilia étant allée dans le bois sacré de Mars chercher de l'eau pure, dont elle devoit se servir dans les sacrifices, elle rencontra quelqu'un qui la força. Les uns disent que ce fut un de ses amans qui l'aimoit passionnément. D'autres prétendent que ce fut Amulius même qui eut commerce avec elle, plutôt pour lui dresser des embuches, que par aucun sentiment d'amour; que dans ce dessein il déguisa le mieux qu'il put les traits de son visage qu'elle connoissoit, et qu'il se revêtit de ses armes les plus propres à imprimer de la terreur. Mais la plupart des auteurs disent que ce fut le dieu même auquel ce lieu étoit consacré; qu'il donna des preuves de sa divinité, entr'autres par une *espèce* d'éclipse de soleil et par les ténèbres dont le ciel se couvrit alors; qu'il étoit d'une taille et d'une figure beaucoup plus majestueuse que celle d'un homme. Ils ajoutent qu'après avoir forcé cette vestale, pour lui faire connoître qu'il étoit dieu et pour

la consoler il lui dit qu'elle ne devoit point être fâchée de ce qui venoit de lui arriver, puisqu'elle avoit eu commerce avec le génie de ce lieu, et qu'elle en auroit deux enfans qui seroient plus courageux et plus grands guerriers que le reste des hommes; qu'enfin après lui avoir parlé de la sorte, le dieu s'éleva dans les airs, couvert d'une nuée qui l'environnoit. il n'est pas tems présentement d'examiner ce que l'on doit penser de ces sortes d'histoires; s'il faut les mépriser comme une fiction des hommes, qui pour autoriser leurs propres crimes les attribuent aux dieux mêmes, quoiqu'il n'y ait point d'apparence qu'un dieu commette des actions indignes de sa nature immortelle et bienheureuse; ou si l'on doit admettre de pareilles choses, comme si toute la substance de l'univers étoit mêlée, et qu'il y eut une espèce de génies, dont la nature tînt le milieu entre les dieux et les hommes lesquels par leur commerce, tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, produisent (comme on dit) ces sortes de héros ou demi-dieux, si célèbres dans les fables: c'est, dis-je, ce que je ne prétends point examiner ici; les philosophes en ont assez

dit sur cette matière. Au reste, après que la vestale eut été forcée, elle feignit d'être malade. Car sa mère lui conseilla de le faire, tant pour sa propre sûreté, que par respect pour les cérémonies saintes. Elle n'approchoit donc plus des choses saintes; elle laissoit faire toutes les autres fonctions aux autres vierges ses compagnes.

Cependant Amulius, soit qu'il sût bien ce qui s'étoit passé, soit qu'il s'en doutât seulement, s'informa avec soin pourquoi elle étoit si long-tems sans faire ses fonctions, et quelle en étoit la principale cause. D'abord il envoya des médecins de confiance pour examiner ce que ce pouvoit être: mais comme les femmes disoient que la maladie étoit secrète et qu'on ne pouvoit la découvrir aux hommes, il laissa Ilia en la garde de la reine sa femme. Celle-ci découvrit bientôt par certains indices la cause de cette maladie cachée; elle en fit le rapport à son mari. Le roi fit garder Ilia par des gens armés, de peur qu'elle n'accouchât en cachette; car le tems de ses couches étoit proche. Ensuite il assembla un conseil, où il fit venir son frère, et lui déclara l'inceste de sa fille qui étoit inconnu aux autres. Il accusa

même les parens d'Ilia d'être complices de son crime, et leur ordonna de révéler tout ce qui s'étoit passé. Numitor répondit que ce qu'il venoit d'apprendre le surprenoit fort, qu'il n'y avoit point de part, et qu'il demandoit du tems pour en examiner la vérité; ce qu'il n'obtint qu'avec bien de la peine. Mais après avoir appris la vérité du fait par sa femme même, à qui Ilia en avoit fait le récit dès le commencement, il en fit son rapport au conseil, et lui raconta comment elle avoit été forcée par le dieu, et ce qu'il avoit prédit touchant les enfans jumeaux qu'elle devoit avoir. Il demanda en même tems qu'on s'en rapportât à l'événement, pour voir si le fruit de ses couches répondroit aux prédictions du dieu; que comme elle étoit proche de son terme, on n'auroit pas long-tems lieu de le soupçonner de connivence. Il consentoit même qu'on prît pour témoins les femmes qui la gardoient, et qu'on procédât à l'examen de cette affaire par toutes les voies qu'on jugeroit à propos. Le conseil approuva la demande de Numitor: mais Amulius se défioit toujours de ses promesses et vouloit absolument perdre Ilia.

Pendant que cela se passoit, ceux qui avoient ordre d'observer Ilia dans ses couches, vinrent annoncer qu'elle s'étoit délivrée de deux enfans mâles. Alors Numitor prouva par un long discours, que le dieu en étoit le père, et qu'il ne falloit pas punir Ilia, puisqu'elle n'étoit point coupable. Amulius au contraire croyoit qu'on lui avoit encore joué quelque tour à l'occasion de l'accouchement de la vestale, et que les femmes ou à l'insçu des gardes, ou de concert avec eux, avoient un autre enfant tout prêt pour le joindre à celui qui venoit de naître. Il parla longtems là-dessus, et les Juges voyant bien que la colère du roi étoit implacable, prononcèrent, conformément à ses intentions, qu'Ilia devoit être punie de mort; que préalablement elle seroit ignominieusement battue de verges selon les loix, pour avoir profané son corps, et que ses deux enfans seroient jettés dans le courant du fleuve: aujourd'hui les loix sacrées ordonnent que les vestales qui ont violé leur *vœu*, soient enterrées toutes vives.

Jusqu'ici la plupart des auteurs s'accordent ensemble, ou sont peu différens

entre eux, les uns donnant dans la fable, les autres approchant un peu plus de la vérité: mais ils ne sont pas d'accord sur les suites de cette histoire. Car il y en a qui disent que la vestale fut aussitôt mise à mort. D'autres prétendent qu'on la renferma pour toujours dans des cachots inconnus; ce qui fit croire au peuple qu'on l'avoit fait mourir secrétement: ils ajoutent qu'Amulius se laissant fléchir aux prières de sa fille accorda la vie à sa cousine germaine; que ces deux princesses ayant été élevées ensemble et étant de même âge, s'aimoient comme sœurs, et que le roi à la considération de sa fille, qui étoit unique, délivra Ilia de la mort: mais que cela n'empêcha pas, qu'il ne la fit toujours garder dans une prison secrette, d'où on la retira dans la suite après la mort de cet usurpateur. Voilà comment les anciens auteurs ne s'accordent point sur ce qui regarde cette vestale. Cependant l'un et l'autre sentiment est probable; et c'est pour cela que je les ai rapportés tous deux. Le lecteur peut s'en tenir à celui qu'il voudra.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

A l'égard des enfans d'Ilia, Quintus Fabius surnommé Pictor, qui a été suivi par Lucius Cincius, par Porcius Caton, par Calpurnius Pison, et par plusieurs autres, dit que quelques-uns des gens d'Amulius les mirent par son ordre dáus un berceau pour les jetter dans le fleuve qui étoit environ à cent vingt-stades de la ville : mais qu'étant arrivés au Tibre, voyant qu'il s'étoit débordé dans les campagnes à cause des pluies continuelles, ils descendirent du haut du mont Palantion, jusqu'à l'eau la plus proche, et que ne pouvant avancer plus loin, ils exposèrent le berceau au pied de la colline sur le bord de l'eau, où il flotta pendant quelque tems; que peu après l'eau commençant à se retirer petit à petit, il alla donner contre une grosse pierre et se renversa avec les enfans. Que comme ils se veautroient dans la boue, une louve entendant leurs cris enfantins, accourut à eux, leur présenta ses mamelles pleines de lait (car il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit mis bas) et lécha

de sa langue la boue dont ils étoient couverts. Sur ces entrefaites, poursuit le même historien, il vint au même endroit quelques bergers qui menoient paître leurs troupeaux; car la campagne étoit déjà à sec. Un deux apperçut la louve qui caressoit ces enfans. Surpris de cette merveille il fut un peu de tems sans pouvoir croire ce qu'il voyoit de ses propres yeux. Ensuite il alla appeller autant qu'il put de ses compagnons, qui gardoient leurs troupeaux vers le même endroit. Il leur fit le récit de ce qu'il avoit vû, et comme ils ne vouloient pas le croire, il les amena voir la chose par eux-mêmes. Quand ceux-ci furent à une certaine distance, voyant que la louve caressoit ces enfans comme s'ils eussent été ses petits, et qu'ils la tétoient comme leur mère, ils crurent voir une chose miraculeuse. Ils s'approchèrent d'elle tous ensemble pour lui faire peur par leurs cris. Mais la louve, sans s'épouvanter beaucoup de cette troupe de bergers, se retira peu à peu d'auprès des enfans, comme si elle eût été apprivoisée. Les bergers ayant fait grand bruit, elle alla se cacher dans un bois sacré, fort sombre et fort épais, qui étoit tout proche,

et dans lequel il y avoit une roche creuse d'où sortoient plusieurs sources. On prétendoit que ce bois étoit consacré au dieu Pan; il y avoit effectivement un autel de ce dieu. Le bois ne subsiste plus: mais l'antre, d'où sortoient les sources, se voit encore auprès des édifices du mont Palatin, dans le chemin qui mene au Cirque. Tout auprès de cet endroit il y a une chapelle, où l'on voit cette aventure représentée en bronze; c'est une louve qui présente ses mamelles à deux enfans: l'ouvrage est fort ancien. Cette place avoit été, dit-on, autrefois consacrée par les Arcadiens qui s'y établirent avec Evandre.

Aussi-tôt que l'animal se fut retiré, les bergers emportèrent les deux enfans dans le dessein de les élever; car ils étoient persuadés que les dieux vouloient les conserver. Il y avoit parmi eux un nommé Faustule, chef des bergers du roi, et homme de bien. Il s'étoit trouvé à la ville pour quelque affaire pressante dans le même tems qu'on y parloit de l'inceste et de l'accouchement d'Ilia; ensuite lorsqu'on portoit les enfans au fleuve, il s'étoit aussi trouvé par un bonheur extraordinaire avec ceux qui

avoient ordre de les exposer; et, comme il alloit à Palantion, il avoit marché de compagnie avec eux par le même chemin.

Faustule, sans faire paroître qu'il sût rien de cette affaire, pria les autres bergers de lui mettre les deux enfans entre les mains. Ceux-ci les lui donnèrent bien volontiers. Il les porta à sa femme; et trouvant qu'elle venoit d'accoucher, mais qu'elle étoit fort triste de ce que son fruit étoit mort en naissant, pour la consoler, il lui fit présent de ces deux autres enfans qu'il lui conseilla d'élever à la place du sien, lui racontant leur aventure dès le commencement. Quand ils commencèrent à croître, il en nomma un Romulus et l'autre Rémus. Etant devenus grands, ils ne ressembloient nullement à des bergers ni d'esprit ni de corps; mais ils avoient l'air de deux jeunes princes issus du sang des rois et des dieux, comme les Romains le chantent aujourd'hui dans les hymnes du pays. Ils menoient cependant la même vie que les bergers; ils vivoient de leur travail; la plupart du tems ils demeuroient sur les montagnes dans de petites cabanes de bois couvertes de roseaux, qu'ils faisoient eux-mêmes. De mon tems on en voyoit

voyoit encore une dans le coin par où l'on détourne pour aller du mont Palatin au Cirque. Elle s'appelle la cabane de Romulus; on la fait garder comme un lieu saint, par des gens destinés à cet office. On ne s'embarasse pas de l'embellir: mais s'il en tombe quelque coin par la violence des tempêtes ou par la longueur du tems, on se contente de le raccommoder du mieux qu'on peut de la même manière qu'il étoit auparavant.

Rémus et Romulus étant âgés d'environ dix-huit ans, eurent une querelle à l'occasion des pacages avec les bergers de Numitor, qui faisoient parquer leurs bœufs sur le mont Aventin, vis-à-vis du mont Palatin. Ils se plaignoient souvent de part et d'autre, ou de ce que leurs adversaires menoient paître leurs troupeaux dans des pâturages où ils n'avoient pas droit ou de ce qu'ils vouloient être les seuls maîtres des pacages communs, et d'autres choses semblables. Des querelles et des plaintes ils en venoient quelquefois aux coups et jusqu'à prendre les armes. Les bergers de Numitor reçurent de nos deux jeunes gens plusieurs blessures; il en demeura même quelques-uns sur la place,

et les autres furent chassés des pâturages à force ouverte. Pour s'en venger, ils résolurent d'user de stratagême. S'étant séparés en deux corps, ils postèrent une partie de leurs gens en embuscade dans un ravin où ils ne pouvoient être vûs, avec ordre d'en sortir quand il en seroit tems pour fondre sur l'ennemi, et les autres allèrent tous en corps de bataille pendant la nuit attaquer les bergeries des deux jeunes gens.

Il se trouva par hazard que Romulus étoit sorti avec les principaux du village pour aller dans une petite ville nommée Cænine où il devoit offrir des sacrifices selon les loix du pays, pour tout le village. Rémus qui étoit resté à la maison, voyant venir les ennemis prit aussitôt les armes, ramassa une poignée de gens et se mit en défense. Mais les agresseurs au lieu de soutenir le choc, se sauvèrent en grande hâte dans un endroit d'où ils pouvoient sortir aisément pour revenir à la charge; de sorte que Rémus, qui ne connoissoit pas leur stratagême, s'avança en les poursuivant au-delà de l'endroit où étoit l'embuscade. Elle sortit aussitôt du ravin; en même tems les fuyards firent volte-face,

investirent Rémus avec tous ses gens, et aprés les avoir accablés à coups de pierres, ils les firent prisonniers. Car ils avoient reçu ordre de leurs maîtres de les leur amener vivans. Voilà de quelle manière Rémus fut pris et emmené, *selon Fabiüs Pictor.*

Mais selon Elius Tuberon, homme fort savant et très-exact à ramasser tous les faits historiques; les bergers de Numitor observèrent le tems que les deux jeunes gens célébroient les Lupercales, qui étoient une espèce de sacrifice des Arcadiens, institué par Evandre en l'honneur du dieu Pan. Pour leur dresser des embûches, ils choisirent le moment que la jeunesse du mont Palatin, après avoir fait les sacrifices, devoit sortir du Lupercal pour courir toute nue autour du village, n'ayant qu'une ceinture de la peau des bêtes qu'on avoit immolées, pour cacher les parties du corps que la pudeur ne permet pas de découvrir. C'étoit une espèce de purification qui étoit en usage parmi les habitans de ce village; on l'observe encore aujourd'hui. Pendant cette cérémonie les bergers de Numitor se postèrent dans l'endroit du chemin le plus étroit, et

lorsque Rémus et ceux de sa troupe furent arrivés au lieu de l'embuscade, la compagnie de Romulus et la troisième étant encore éloignées (car on étoit séparé en trois bandes qui couroient l'une après l'autre à quelque distance) ils se jettèrent tous ensemble sur ceux de cette première bande en poussant de grands cris, et les ayant investis avant que les deux autres bandes pussent les secourir, ils les accablèrent de traits, de pierres et de tout ce qu'ils trouvoient sous leurs mains. Ceux-ci furent tellement surpris de cette attaque imprévue, que ne sachant de quel côté se retourner, parce qu'ils étoient sans armes et qu'ils avoient affaire à des ennemis bien armés, ils se laissèrent prendre sans beaucoup de résistance.

Rémus ayant donc été pris, soit de cette manière, soit de la manière que le prétend Fabius, fut conduit à Albe, lié et garotté. Si-tôt que Romulus eut appris l'accident qui étoit arrivé à son frère, il voulut courir après lui avec les plus vigoureux des bergers ses camarades, dans l'espérance de l'atteindre en chemin.

Mais Faustule le détourna de cette résolution folle et précipitée. Car ayant

passé jusqu'alors pour le pére de ces deux jeunes gens, il ne leur avoit jamais rien découvert de leur aventure, de peur qu'ils ne s'exposassent à quelque péril avant que d'être dans la fleur de leur âge: mais quand il se vit obligé de découvrir tout, il prit Romulus en particulier et lui dit le secret. Ce jeune homme ayant appris son aventure et celle de son frère d'un bout à l'autre, fut touché de compassion pour sa mère, et commença à entrer dans les intérêts de Numitor.

Aprés avoir long-tems déliberé avec Faustule, il trouva à propos de différer son entreprise, aimant mieux attendre qu'il eût fait de plus grands préparatifs pour venger sa famille des injustices d'Amulius, afin de ne s'exposer au dernier danger que lorsqu'il y auroit espérance d'en retirer les plus grands avantages. Il résolut en même tems de ne rien faire que suivant les conseils de son ayeul maternel. Dès qu'il eut formé ces résolutions, il assembla tous les gens du village, les pria d'aller promptement à Albe, mais de n'y pas entrer tous en foule, ni par la même porte, de peur qu'on n'eût quelque soupçon de leur dessein; et leur ayant

donné le rendez-vous dans la place publique avec ordre de se tenir prêts à exécuter ce qu'on leur commanderoit, il partit le premier pour aller à la ville.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

PENDANT ce tems-là, ceux qui avoient pris Rémus le menèrent devant le roi. Ils se plaignirent fortement du mal qu'il leur avoit fait, et montrant leurs blessures, menacèrent d'abandonner leurs troupeaux si on ne leur rendoit justice et si on ne punissoit les deux jeunes gens comme ils le méritoient. Amulius qui vouloit voir régner la paix dans son royaume, tenant d'ailleurs pour suspecte la fierté et l'intrépidité que Rémus faisoit paroître dans ses réponses, entra fort dans les plaintes qu'on faisoit contre ses vassaux, tant pour obliger Numitor qui étoit présent, que pour ne pas refuser les paysans qui étoient venus le trouver en très-grand nombre. Il laissa même à Numitor plein pouvoir de déterminer le genre de punition, disant qu'il étoit bien

juste que celui qui avoit fait l'insulte n'en fût pas puni par d'autres que par celui qui l'avoit reçue.

Pendant que les bergers de Numitor menoient Rémus les mains liées derrière le dos et qu'ils lui faisoient mille insultes, Numitor le suivoit lui-même. Il admiroit sa figure digne d'un prince, la grandeur de son courage, la constance et la fermeté qu'il conservoit encore dans son malheur. Il étoit surpris qu'au lieu d'avoir recours aux prières pour exciter la compassion, comme font ordinairement tous les patiens dans de pareilles conjonctures, il allât au supplice avec un modeste et généreux silence. Quand on fut arrivé à la maison, Numitor fit retirer tout le monde. Il prit Rémus en particulier et lui demanda qui il étoit, qui étoient ses parens; car il ne pouvoit se persuader qu'un jeune homme de si bonne mine, fût fils de gens du commun. Rémus lui répondit qu'il ne savoit là-dessus que ce qu'il avoit entendu dire à son père nourricier; savoir, qu'ayant été exposé dans un bois avec son frère jumeau aussitôt après sa naissance, il en avoit été retiré par des bergers qui l'avoient élevé. Numitor fut un peu

de tems sans dire mot, soit qu'il entrevît un peu la vérité, soit que quelque dieu la lui eût fait connoître; enfin il lui parla en ces termes: „ Tu sais, Rémus, que „ ton sort dépend entièrement de moi; „ que je suis le maître de te faire souffrir „ ce qu'il me plaira; que ceux qui t'ont „ amené ici demandent instamment ta „ mort pour tous les maux que tu leur „ as faits: tu ne les sais que trop, et il „ n'est pas besoin de te le dire. Mais si „ je te délivrois de la mort et de tout „ autre supplice, en serois-tu reconnois- „ sant? Voudrois-tu me prêter main- „ forte dans une affaire qui regarde au- „ tant ton propre intérêt que le mien? „ Le jeune homme lui ayant répondu ce qu'un patient qui a perdu toute espérance, peut dire et promettre dans un pareil cas à ceux qui ont son sort entre les mains et dont il espère la vie, Numitor ordonna qu'on lui ôtât ses fers. Ensuite ayant fait sortir tout le monde, il lui raconta ses infortunes; que son frère Amulius, non content de l'avoir privé de la royauté, lui avoit encore enlevé ses enfans; qu'il avoit traitreusement assassiné son fils à la chasse; qu'il retenoit

sa fille dans une étroite prison; et qu'en toute autre occasion il le traitoit comme un maître traite son esclave.

Par ses discours accompagnés de larmes et de sanglots, il pressa si vivement Rémus de venger l'outrage fait à sa famille, que le jeune homme s'y engagea de tout son cœur. Il vouloit même commencer l'entreprise sur-le-champ; mais Numitor louant son ardeur et son courage: » Ce » sera moi, dit-il, qui aurai soin de mé- » nager le tems le plus propre pour » exécuter cette grande entreprise. En » attendant envoie secrétement dire à » ton frère que tu es sain et sauf, et qu'il » se rende ici en diligence. » Après cela, ayant trouvé un homme qui leur parut propre pour ce message, ils l'envoyèrent à Romulus. Celui-ci l'ayant rencontré tout auprès de la ville, lui déclara les ordres qu'il avoit. Romulus transporté de joie, accourt promptement chez Numitor, l'embrasse le premier et son frère après lui, puis il leur raconte de quelle manière ils avoient été exposés et élevés, et toutes les autres choses que *leur père nourricier* avoit apprises d'un garde du corps *d'Amulius.* Il n'eut pas besoin de

beaucoup de preuves pour leur persuader ce qu'il disoit; tant ils étoient ravis de ce récit. Aussitôt qu'ils se furent reconnus, ils se mirent à délibérer entr'eux sur le tems et sur les moyens les plus propres pour l'exécution de leur dessein.

Mais pendant qu'ils tenoient conseil, on amena Faustule à Amulius. Car, appréhendant que Numitor ne voulût pas croire ce que lui diroit Romulus, s'il ne donnoit des preuves évidentes dans une chose si importante, ayant pris le berceau dans lequel on avoit exposé les enfans, afin qu'on les reconnût à cette marque, il s'en étoit allé à la ville peu de tems après Romulus; et comme on craignoit alors quelque irruption des ennemis, le roi avoit ordonné à ses plus fidèles sujets de faire la garde aux portes. Faustule entrant donc dans la ville tout troublé et cachant soigneusement ce qu'il portoit, un des gardes qui s'en aperçut, se saisit de lui, et voulant voir ce qu'il cachoit avec tant de précaution, il lui arracha son manteau. Comme il le voyoit embarassé de sa contenance, ayant aperçu le berceau il lui demanda quel étoit le sujet de son inquiétude et pourquoi il cachoit ce berceau

qu'il pouvoit porter à découvert et sans rien craindre. Là-dessus plusieurs gardes étant accourus, un d'eux reconnut le berceau dans lequel il avoit lui-même porté les enfans au fleuve, et découvrit toute l'affaire aux autres. Ceux-ci s'étant saisis aussitôt de Faustule, le menèrent devant le roi (auquel ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé.) Amulius menace Faustule des plus rudes tourmens si de lui-même il ne confesse la vérité. D'abord il lui demande si les enfans sont encore envie Faustule répond qu'ils sont vivans. Le roi lui demande ensuite de quelle manière ils ont été sauvés. L'Intendant des bergers lui raconte tout au long comment cela s'étoit passé. ›› Hé bien lui répondit le ›› roi, puisque tu m'as avoué la vérité ›› jusqu'ici, dis-moi où l'on pourroit les ›› trouver présentement. Car, comme ils ›› me sont parens et qu'ils ont été sauvés ›› par la providence des dieux, il n'est pas ›› juste de les laisser parmi des bergers ›› mener une vie indigne de leur nais- ›› sance. ›› Faustule se défiant de cette douceur extraordinaire et se doutant bien que le roi ne pensoit pas comme il disoit, lui répondit en ces termes: ›› Les deux

jeunes princes sont dans les montagnes à garder les troupeaux; c'est la vie qu'ils ont menée jusqu'à présent. Ils m'ont envoyé dire à leur mére l'état de leurs affaires. Ayant donc appris que vous la faisiez garder enfermée dans votre palais, je venois prier votre fille de me conduire chez elle, et j'apportois ce berceau afin de rendre mes paroles dignes de foi par des preuves évidentes et incontestables. Mais puisque vous êtes dans le dessein de faire venir ici les deux jeunes gens dont il s'agit, je m'en réjouis. Vous pouvez envoyer avec moi telles personnes que vous jugerez à propos; je les leur montrerai, et ils leur communiqueront vos ordres. » Il parloit de la sorte à dessein de différer la mort de Rémus et de Romulus, espérant s'échapper des mains de ceux qui le conduiroient, si-tôt qu'il seroit arrivé dans les montagnes. Amulius sans tarder plus long-tems, envoya les plus fidèles de ses gardes avec un ordre secret de se saisir de ceux que le berger Faustule leur montreroit, et de les lui amener.

Après cela il résolut de faire venir son frère, afin de le garder dans une prison libre jusqu'à ce que son entreprise eût

réussi. Il le manda donc sous tout autre prétexte: mais celui qui l'étoit allé chercher, ne lui voulant que du bien, eut compassion de son malheur et lui déclara le dessein d'Amulius. Numitor découvrit aussitôt aux jeunes gens le danger qui les menaçoit; puis les ayant exhortés à se comporter en gens de cœur, il prit avec lui une troupe de ses vassaux, de ses amis et de ses domestiques les plus fidèles, tous bien armés, et il alla au palais avec cette escorte. Dans le même tems les paysans qui s'étoient rassemblés de la campagne et qui faisoient un gros corps de troupes, sortirent de la place publique, tenant leurs sabres cachés sous leurs habits, et se joignirent à lui. S'étant réunis tous en un même corps, ils entrèrent en foule dans le palais royal, forcèrent les gardes qui étoient en petit nombre, tuèrent Amulius sans trouver de résistance, et après cela ils s'emparèrent de la citadelle. Voilà ce que dit Fabius et les autres historiens qui ont suivi son sentiment.

D'autres retranchant tout ce qu'il y a de fabuleux, comme indigne d'être mêlé avec l'histoire, disent qu'il n'est nullement vraisemblable que les ministres du roi

n'ayent point exposé les enfans comme il leur avoit été ordonné ; ils mettent au nombre des absurdités et des fictions poëtiques, la louve apprivoisée qu'on prétend leur avoir présenté ses mamelles ; en un mot, ils racontent cette histoire d'une manière toute différente. Ils disent que Numitor, sachant qu'Ilia étoit enceinte, chercha d'autres enfans nouveaux-nés qu'il substitua en la place des siens dans le moment qu'elle accoucha ; que ce fut ces autres enfans qu'il mit entre les mains de ceux qui la gardoient pendant ses couches, soit qu'il les eût gagnés par argent, soit qu'il les eût trompés par l'adresse des sages-femmes ; et qu'enfin ceux-ci les portèrent à Amulius, qui les fit mourir de quelque manière que ce soit. Que les deux enfans d'Ilia ayant été sauvés par la vigilance de leur ayeul maternel, qui n'avoit rien plus à cœur que leur conservation, furent mis entre les mains de Faustule ; que ce Faustule étoit Arcadien d'origine, et qu'il descendoit des compagnons d'Evandre ; qu'il demeuroit au mont Palatin, où il avoit l'intendance des troupeaux d'Amulius : qu'il fit le plaisir à Numitor d'élever ses petits-fils, et qu'il y fut engagé par son

frère appellé aussi Faustule, intendant des bergers de Numitor sur le mont Aventin. Qu'au reste ils ne furent point allaités par une louve, mais selon toutes les apparences, par la femme de Faustule nommée Laurentia, à laquelle les habitans du mont Palatin avoient donné le surnom de Lupa pour avoir autrefois prostitué son corps. En effet c'est le nom que les Grecs donnoient autrefois aux femmes de mauvaise vie qui se prostituoient pour de l'argent; mais aujourd'hui on les appelle Courtisanes, qui est un terme plus honnête et plus selon la bienséance. Ces mêmes auteurs ajoutent que quelques-uns ne sachant pas cela, ont inventé la fable de la louve, parce que cet animal s'appelle en latin Lupa. Qu'aussitôt que les deux enfans furent sortis des mains de leur nourrice, leur père nouricier les mena à Gabie, ville assez proche du mont Palâtin, pour les y faire instruire dans les sciences des Grecs. Qu'ils y furent élevés chez les amis particuliers de Faustule jusqu'à l'âge de puberté, et qu'ils y apprirent les belles-lettres, la musique et l'exercice des armes à la maniere des Grecs. Qu'étant ensuite revenus chez leurs parens *ou chez ceux* qui pas-

soient pour tels, ils eurent querelle avec les bergers de Numitor au sujet des pacages communs, et qu'ils les chassèrent avec leurs troupeaux après les avoir bien battus. Que cela se fit du consentement et de l'avis de Numitor pour lui donner quelque sujet de se plaindre, et pour fournir à une troupe de bergers l'occasion et le prétexte de venir à la ville. Qu'aussitôt après cela Numitor se plaignit vivement à Amulius de ce que ses bergers l'insultoient et le pilloient; qu'il lui demanda en grace que si tout cela se fait sans sa participation, il lui livrât l'intendant de ses bergers et ses enfans; pour les punir rigoureusement de leur insolence. Qu'Amulius, pour faire voir qu'il n'y avoit point de part, fit venir devant Numitor, non seulement ceux qu'il demandoit, mais encore tous ceux qui pouvoient avoir trempé dans la même faute, pour rendre raison de leur conduite et être punis comme ils le méritoient. Qu'un grand nombre de bergers étant venus à la ville avec les coupables pour défendre leur cause, l'ayeul maternel des deux jeunes gens leur ayant raconté toute leur aventure, les exhorta à profiter de

l'occasion

l'occasion qui se présentoit plus belle que jamais pour se venger, et qu'il commença tout aussitôt son entreprise avec l'aide d'une grande troupe de bergers. Voilà ce qu'on dit de la naissance et de l'éducation des fondateurs de Rome. Il me reste à parler de ce qui arriva dans le tems de la fondation de cette ville; c'est ce que je vais faire tout présentement.

CHAPITRE VINGTIÈME.

APRÈS la mort d'Amulius, Numitor renouvella l'état et remit en peu de tems le bon ordre du gouvernement qui avoit été détruit par la tyrannie précédente. Ensuite il s'appliqua à établir un royaume particulier pour ses petits-fils, et pour cela il résolut de fonder une nouvelle ville. Car voyant que le peuple s'étoit considérablement augmenté, tant en nombre qu'en forces, il trouvoit à propos d'en retrancher une partie et de se défaire principalement de ceux qui lui avoient autrefois été contraires, afin de n'avoir plus aucun sujet dont la fidélité lui fût suspecte. Il communiqua son dessein aux deux jeunes

gens qui acceptèrent volontiers l'offre qu'il leur faisoit. Il leur donna pour apanage le canton où ils avoient été élevés dans leur enfance, et tous ceux de son peuple qui lui paroissoient portés à remuer, ou qui vouloient bien aller s'établir dans la colonie. Ainsi Rémus et Romulus furent suivis d'une bonne partie du peuple, comme il arrive ordinairement dans les changemens d'habitation. La plûpart des premiers de la ville et des plus nobles de la nation troïenne, dont il restoit encore de mon tems environ cinquante familles, se joignirent à cette peuplade. Numitor leur ayant donné de l'argent, des armes, du bled, des esclaves, des chevaux pour porter le bagage et tout ce qui étoit nécessaire pour la fondation d'une nouvelle ville, ils sortirent d'Albe avec leur monde et attirèrent à eux tout ce qui restoit d'habitans aux environs du mont Palatin et de Saturnie.

Ensuite ils partagèrent toutes leurs troupes en deux corps, dans l'espérance de leur inspirer par ce moyen une noble émulation pour achever promptement les travaux. Mais il en arriva tout le contraire; ce partage causa une sédition, qui est le plus grand de tous les maux. Chaque

corps commença à exalter son chef comme capable de les gouverner tous. Les deux fréres mêmes ne s'accordoient plus. Au lieu de conserver entr'eux l'union fraternelle et de se regarder comme égaux, ils tâchoient tous les deux de devenir maîtres et de s'élever l'un au-dessus de l'autre. Après avoir tenu pendant quelque tems leur dessein caché, ils éclatèrent enfin dans l'occasion que je vais dire. Ils ne s'accordoient point dans le choix d'une place pour bâtir la ville. Romulus étoit d'avis de s'établir sur le mont Palatin, tant pour plusieurs autres raisons, qu'à cause du bonheur qu'ils avoient eu tous deux d'avoir été sauvés et élevés sur cette montagne. Rémus au contraire vouloit s'établir dans l'endroit qui de son nom s'appelle aujourd'hui Romorie. La place est très-commode pour bâtir une ville. C'est une colline assez proche du Tibre; elle n'est éloignée de Rome que d'environ trente stades. Il parut assez par cette contestation qu'ils aimoient à régner, mais non pas l'un avec l'autre. Car celui des deux qui auroit cédé pour lors, se seroit vû sans doute dominé de la même manière dans toutes les autres occasions par celui qui auroit eu le dessus.

Quelque tems s'étant écoulé, comme la dissention ne finissoit point, ils convinrent tous deux de s'en rapporter à leur ayeul maternel, et ils s'en allèrent à Albe pour le consulter. Numitor leur conseilla de laisser aux dieux à décider lequel des deux donneroit son nom à la colonie et en seroit le roi. Il leur marqua le jour qu'ils devoient aller de grand matin, chacun du côté qu'il jugeroit à propos, pour observer les augures les plus favorables après avoir fait les sacrifices accoutumés, afin que celui qui auroit le premier les plus heureux auspices fût le fondateur et le chef de la colonie. Les deux jeunes princes approuvèrent ce conseil. Ils se rendirent le jour marqué chacun à l'endroit qu'il aimoit le mieux. Romulus choisit pour cela le mont Palatin où il vouloit fonder la nouvelle ville. Rémus choisit le mont Aventin qui lui est contigu; selon d'autres il choisit Romurie. On leur donna des gardes à tous deux, afin qu'ils ne pussent pas dire autre chose que ce qu'ils auroient vû.

Quand ils furent arrivés chacun sur la montagne qu'il avoit choisie, Romulus, soit par trop de précipitation, soit par

envie contre son frère, ou peut-être même par l'inspiration d'un dieu, avant que d'avoir rien vu, envoya dire à Rémus de venir promptement, et qu'il avoit le premier apperçu des oiseaux d'un augure favorable. Mais ceux qu'il avoit envoyés étant encore en chemin, et ne se pressant pas beaucoup, parce qu'ils avoient honte de tremper dans une pareille supercherie, Rémus aperçut six vautours qui voloient à sa droite, et fut ravi de cette augure. Un moment après, ceux que Romulus avoit envoyé l'avertir, le conduisirent au mont Palatin. Quand il fut arrivé il demanda à son frère quels oiseaux il avoit vus le premier. Celui-ci ne savoit d'abord que répondre: mais apercevant dans le moment douze vautours dont le vol étoit favorable, il se rassura, et les montrant à Rémus: „ Qu'est-il besoin, dit-il, de „ parler de ce que j'ai vû ci-devant? Ne „ voyez-vous pas vous-même ces oiseaux?„ Rémus indigné de cela, et tout transporté de colére, se plaignit hautement qu'il l'avoit trompé, et protesta qu'il ne lui céderoit pas la colonie.

Cela donna occasion à de plus grandes disputes qu'auparavant. L'un et l'autre

aspiroit secrétement à être le maître, et se servoit à l'extérieur du prétexte que je vais dire. Leur ayeul maternel leur avoit dit que celui-là seroit le chef de la colonie, qui auroit vû le premier les augures les plus favorables. Ayant donc vû tous les deux la même espèce d'oiseaux, l'un fondoit son droit sur ce qu'il les avoit vû le premier, et l'autre sur ce qu'il en avoit vû un plus grand nombre.

Le peuple prit parti dans cette querelle avec tant de chaleur, qu'on en vint aux mains sans attendre l'ordre des chefs; le combat fut sanglant; il demeura de part et d'autre beaucoup de monde sur la place. Quelques-uns disent que Faustule, père nourricier de Rémus et de Romulus, voulut les séparer : mais que n'en pouvant venir à bout et souhaitant de mourir promptement, il se jetta sans armes au milieu de la mêlée où il fut tué. Il y en a même qui prétendent que le lion de pierre qui étoit dans le principal endroit de la grande place de Rome auprès de la tribune aux harangues, fut mis sur le corps de Faustule qu'on enterra au même endroit où on l'avoit trouvé mort. Rémus ayant aussi été tué dans ce

combat, Romulus qui avoit remporté une triste victoire par la mort de son frère et de ses citoyens qui s'étoient entr'égorgés, l'enterra à Romurie, parce que de son vivant il avoit choisi cet endroit pour y fonder une ville.

Après cela Romulus fut saisi d'un si grand chagrin et d'un repentir si cuisant de l'action qu'il avoit faite, qu'il tomba dans le désespoir jusqu'à vouloir se donner la mort. Mais les prières et les exhortations de Laurentia, qui les avoit élevés tout petits et qui les aimoit comme leur mère, lui firent enfin reprendre courage; de sorte qu'ayant rassemblés tous les Latins qui n'avoient point été tués dans le combat, il bâtit une ville sur le mont Palatin. D'une si grande multitude de peuple qui étoit sortie d'abord de la ville d'Albe pour fonder la colonie, il n'en restoit alors guère plus de trois mille hommes. Voilà ce que je trouve de plus probable sur la mort de Rémus; je ne laisserai pas néanmoins de rapporter les différens sentimens des auteurs là-dessus.

Quelques-uns disent que Rémus céda le commandement à Romulus; mais qu'ensuite, étant indigné de ce qu'il l'avoit

trompé, lorsque les remparts de sa nouvelle ville furent achevés il lui dit pour lui faire voir qu'ils n'étoient pas assez forts: » Il ne sera pas difficile à l'ennemi » de vous sauter ces murs comme je fais; » et qu'en disant cela il les franchit d'un plein saut. Qu'alors un certain Celerius qui présidoit à l'ouvrage et qui étoit sur les murs, lui répliqua: » Mais aussi le pre» mier venu n'auroit pas grande peine » à repousser cet ennemi; » et qu'en même tems il lui donna un coup de hoyau sur la tête, dont il tomba mort sur la place. Telle fut, dit-on, la fin de la dispute de ces deux frères.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

ROMULUS voyant qu'il n'y avoit plus aucun obstacle à la fondation de sa nouvelle ville, indiqua un jour pour offrir aux dieux les sacrifices propitiatoires et pour commencer l'ouvrage. Ayant fait tous les préparatifs nécessaires, tant pour le sacrifice que pour donner un repas au peuple, lorsque le jour destiné pour cela fut venu il commença le premier à offrir des sacri-

fices aux dieux. Ensuite il ordonna aux autres de faire de même suivant leurs facultés, et il vit des aigles pour premier augure. Après cela il donna ordre qu'on allumât du feu devant les tentes, et fit sauter le peuple à travers les flames pour le purifier de ses souillures.

Lorsqu'il crut avoir fait tout ce qui étoit nécessaire pour se rendre les dieux propices, il convoqua une assemblée du peuple dans le lieu destiné pour cela; puis il décrivit un quarré autour de la colline avec une charrue à laquelle il avoit attelé un bœuf et une vache, traçant un sillon tout de suite pour marquer où il falloit jetter les fondemens des murailles. C'est de-là qu'est venue la coutume qui dure encore chez les Romains, de tracer un sillon avec une charrue autour de la place qu'on destine à bâtir une ville. Cela étant fait, il immola le bœuf et la vache avec plusieurs autres victimes, et il fit aussitôt travailler le peuple.

La ville de Rome célèbre encore à présent tous les ans ce même jour comme une de ses plus grandes fêtes; elle le nomme Pavilia. Ce jour-là, au commen-

cement du printems, les laboureurs et les bergers font des sacrifices pour rendre graces aux dieux de la fécondité de leurs troupeaux. Savoir s'il étoit déjà fêté auparant comme un jour favorable et heureux, et si ce fut pour cette raison qu'ils le choisirent comme un jour de bon augure pour bâtir leur ville, ou bien si ce ne fut qu'en commençant à bâtir qu'ils le consacrérent pour honorer les dieux propices aux bergers, c'est ce que je ne puis décider au juste. Voilà ce que j'ai pû trouver sur l'origine des Romains dans un grand nombre de livres tant Grecs que Latins, que j'ai lûs avec beaucoup de soin.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

APRÈS cela on peut envoyer promener ceux qui font de Rome un réfuge de barbares, de fugitifs, de gens sans feu ni lieu. On peut assurer avec confiance que cette ville est grecque ; que c'est la plus polie et la plus civile de tout le monde, et en même tems la plus obligeante à l'égard des étrangers.

Pour en être persuadé, il ne faut que se ressouvenir que la nation des Aborigenes tiroit son origine des Oenotriens; que ceux-ci descendoient des Arcadiens; que les Pelasgues qui quittèrent la Thessalie pour venir s'établir en Italie avec les Aborigenes, étoient Argiens d'origine; qu'Evandre et les Arcadiens y vinrent aussi, et qu'ils établirent leur demeure sur le mont Palatin où les Aborigenes leur donnèrent des terres; que les Peloponnesiens y étant aussi abordés avec Hercule, habitèrent le mont Saturnien; et qu'enfin les fugitifs de la Troade se mêlèrent avec les autres habitans de l'italie. En effet on ne peut trouver des nations plus anciennes, ni plus véritablement grecques que celles-là.

Pour ce qui est des barbares qui ont fait perdre à la ville de Rome plusieurs de ses anciennes coutumes, ils ne se mêlèrent avec ses anciens habitans que longtems après. Mais quand on y fait réflexion il y a lieu de s'étonner que cette ville ne soit pas devenue entièrement barbare, après avoir reçu les Opiques, les Marses, les Samnites, les Tyrrheniens, les Bruttiens, plusieurs milliers d'Ombriens, de Liguriens d'Iberiens *ou Espagnols*, de Celtes *ou*

Gaulois, et d'autres peuples qui venoient de l'Italie même et des autres pays, tous de différentes langues et de mœurs entièrement opposées. Une telle populace ramassée dans la ville de Rome par la force de la nécessité ou des armes, auroit dû, selon toutes les apparences, en changer presque toute l'ancienne police; d'autant plus que ces différens peuples n'avoient ni le même langage, ni les mêmes coutumes.

En effet, nous en voyons plusieurs autres, qui ayant établi leur demeure au milieu des barbares, n'ont pas été long-tems sans oublier toutes les manières et toute la politesse des Grecs; de sorte qu'ils ne parlent plus la langue grecque, n'observent plus les mêmes coutumes, n'ont plus les mêmes dieux; et, ce qui est le principal point en quoi les Grecs diffèrent des barbares, ils ne gardent plus les mêmes loix pleines d'équité; en un mot ils n'ont plus aucun commerce, ni aucun rapport avec eux. Les Achéens qui habitent le Pont, sont une preuve manifeste de ce que j'avance. Car quoique cette nation soit autant grecque d'origine, pour ainsi dire, que les Grecs mêmes, elle est cependant aujourd'hui la plus grossière de toutes les nations barbares.

Il n'en est pas de même des Romains. Leur langue n'est ni absolument barbare, ni entièrement grecque, mais elle est mêlée de l'une et de l'autre, et la plupart de ses termes sont Eoliques. Le seul tort que leur ait fait ce mélange de tant de nations différentes, c'est d'avoir corrompu leur prononciation dans plusieurs mots. Quant au reste, ils ont conservé plus qu'aucune autre colonie, des vestiges de la nation des Grecs, dont ils sont originaires. Car ce n'est pas seulement depuis que leur bonne fortune et leur bonheur a perfectionné leurs mœurs, qu'ils ont commencé à mener une vie bien policée; ce n'est pas non plus depuis qu'ils se sont rendus maîtres des pays d'au-delà de la mer, après avoir détruit l'empire des Carthaginois et des Macédoniens: ils commencèrent à se civiliser et à vivre à la manière des Grecs aussitôt qu'ils furent réunis dans une même ville, et ils avoient dès le commencement la même ardeur qu'ils ont aujourd'hui pour la vertu. C'est ce que je pourrois démontrer par une infinité de preuves et par le témoignage de plusieurs auteurs dignes de foi: mais je remets tout cela au traité que j'ai

dessein de composer touchant leur Gouvernement. Je reviens maintenant au fil ma narration, et je commencerai le livre suivant par une récapitulation de ce que j'ai dit dans celui-ci.

Fin du premier livre.



